
QUEBEC ENG. CO

Élévations Poétiques

Du même auteur

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES.—Premier volume.

PLURALITÉ DES MONDES HABITÉS.—Considérée au point de vue négatif.

LE Dr PIERRE MARTIAL BARDY. — Sa vie, ses œuvres et sa mémoire.

IMPRIMATUR

Quebeci, die 20â Maii 1907.

† L. N. Arch. Queb.

ÉLÉVATIONS POÉTIQUES

PAR

L'ABBÉ F. X. BURQUE

AUTEUR DE LA

"PLURALITÉ DES MONDES,

CONSIDÉRÉE AU POINT DE VUE NÉGATIF."

VOLUME II



QUÉBEC
IMPRIMERIE DE LA LIBRE PAROLE

1907

PREFACE



I

Dans une espèce d'avant-propos, en tête de mon premier volume d'*Elévations poétiques* m'adressant A MON PAYS, j'ai voulu expliquer en quelques mots l'idéal qui m'a toujours guidé, depuis que j'ai eu l'heur ou le malheur de sacrifier aux muses.

J'ai dit :

J'espère sur un point, qu'on me rendra justice :
De mots je ne me paye pas ;
Sans doute il n'est point bon que la forme pâtisse,
Mais je trouve au fond plus d'appas.

J'ai dû être compris de tous les esprits philosophiques, solides et sérieux qui, en lisant prose ou vers, demandent pour première satisfaction,—le principal avant l'accessoire,—le plaisir de comprendre quelque chose, de trouver des idées valant la peine d'être lues ; et pour deuxième satisfaction,—l'accessoire après le principal,—le plaisir de goûter les agréments de la forme, si par bonheur ils s'y trouvent.

Mais de la part des esprits extra fins qui font consister le mérite littéraire plutôt dans les préciosités de l'expression que dans les beautés de la pensée, j'ai pu, j'ai dû même, ne pas être compris. Ceux-là sont les

hommes entichés de la poésie dite moderne, au détriment et en distinction de la bonne vieille poésie classique, prétendue démodée.

Au risque de passer pour retardataire, même réactionnaire, je sens le besoin, en honneur et en conscience, d'affirmer que si j'appartiens à une école plutôt qu'à une autre,—ce dont je me soucie fort peu,—je me réclame franchement de l'école classique, forte et substantielle, plutôt que de l'école moderne, légère et superficielle.

Cette école moderne est à la fois romantique et fantaisiste. Romantique, elle est personnelle et exploite beaucoup la mise en scène du " moi ". Sous ce rapport, elle ne paraît pas absolument répréhensible ; car pour éviter le reproche d'égoïsme et d'ennui pour le prochain, l'auteur n'a qu'à parler de lui-même, de ses joies et de ses douleurs, de façon à représenter l'humanité en général, toute personne identiquement située, qui sera toujours heureuse de trouver des expressions adaptées à ses propres besoins. C'est en tant que fantaisiste, c'est-à-dire émancipée des règles et abandonnée à ses caprices, que l'école moderne est sujette à être diversement appréciée, selon la diversité des tempéraments intellectuels.

Victor Hugo est regardé à bon droit comme le créateur de la poésie contemporaine. Il est vrai que ses plus belles pièces, incontestablement, sont celles où il s'est montré le plus classique sous le rapport de la forme ; mais d'un autre côté, dans une partie considérable de ses œuvres, il s'est éloigné de la noble grandeur et simplicité des anciens, pour verser dans plusieurs sortes d'innovations, et prendre les allures d'un coursier fougueux, impatient du joug et du frein, courant de

façon désordonnée dans l'arène, faisant avec bonheur des bonds prodigieux et des cabrioles superbes.

C'est donc lui qui a fait tomber les entraves classiques et brisé les moules de Boileau. Une fois lancés dans cette direction, les poètes modernes n'ont pas manqué de s'emballer. Ils ont renchéri et renchéri encore sur le maître. A quoi ont-ils abouti ? Aux aberrations de la poésie *décadente* et de la poésie à *vers libres*, ces deux abominables parodies de l'art du Parnasse. Dans les arts comme dans la politique, l'anarchie vient vite après la révolution. Les tenants actuels de l'école moderne sont ceux qui, tout en répudiant les extravagances du vers décadent et du vers libre, se pâment d'admiration devant les méthodes contemporaines réputées par eux bien supérieures aux méthodes surannées du grand siècle.

II

Si l'on essaye à préciser la différence essentielle entre l'école classique et l'école moderne, on voit que cette différence consiste en deux caractères bien tranchés du côté de l'école moderne, caractères qui sont des défauts suivant les uns et des qualités suivant les autres : 1° une liberté singulière de faire rimer des mots qui, autrefois, ne rimaient pas, de faire choquer voyelles contre consonnes et de supprimer la césure médiane, choses qui, autrefois, étaient des crimes ; 2° une tendance excessive à l'exagération dans le choix des mots, de telle sorte que plus les mots seront rares, affectés, étranges, hyperboliques, dépassant la nature, plus ils seront de " bon goût ". On pourrait ajouter un troisième caractère : la profusion des épithètes, au point d'en faire une débauche, une orgie ; un quatrième :

l'abondance des chevilles dont on se sert pour le remplissage et pour la rime ; un cinquième : l'obscurité du sens qui, de vague et nuageux, va jusqu'à être inintelligible pour le pauvre commun, ceux-là seuls qui sont piqués de la tarentule prétendant s'y reconnaître ; quoique chacun de ces messieurs, pour dire vrai, comprenne mieux et admire plus sa propre poésie que celle des autres.

On dit que la Faculté, pour se venger du rhume qu'elle ne pouvait pas guérir, l'a appelé *coriza*, puis *influenza*, et finalement *grippe*. De même, les poètes modernes, ne se sentant plus capables de rivaliser avec les anciens, ont, par dépit, supprimé toutes les plus difficiles d'entre les règles de bon ton, et de bon goût que ceux-ci nous avaient léguées. La fameuse bibliothèque d'Alexandrie a, jadis, été supprimée pour des raisons à peu près analogues ; seulement cette suppression était une œuvre de barbares !

Eh ! bien, me rangeant sans réserve du côté des esprits sérieux et conservateurs qui tiennent toujours *mordicus* à l'ancienne pureté et simplicité de la poésie française, je n'hésite pas à dire que les caractères susdits de l'école moderne sont d'impardonnables défauts, et que c'est là qu'il faut aller chercher la cause de l'impopularité de la poésie contemporaine, non seulement parmi le peuple, mais parmi les amateurs ordinaires de littérature.

Donner ici des preuves me serait la chose la plus facile du monde. Je n'aurais qu'à prendre au hasard dans la multitude des pièces de poésie que les journaux servent continuellement à notre admiration. Qui les admire ? Personne, excepté les *dilettanti* ! C'est presque toujours du moderne. C'est pompeux ; mais

c'est raide, empesé, ampoulé, guindé, vague, pléthorique, bourré d'épithètes, plein de licences ; on n'y attrape les rimes, les césures, les hémistiches, que tant bien que mal, les chevilles aidant, par des contorsions et des tours de force dignes des meilleurs acrobates de la barre et du trapèze. L'effort acrobatique a tué la chaleur, comme l'empesage a tué la souplesse, comme l'afféterie a tué le naturel. Il y a plus de mots que de pensées, plus de ténèbres que de lumière. On voit rarement ce que l'auteur a voulu dire, quelle leçon morale il a voulu inculquer.

Je parle, ici, beaucoup de la poésie française, (en exceptant toutefois les poètes conservateurs tels que Botrel et François Coppée), et un peu beaucoup de la poésie canadienne, (excepté celle qui ne s'est pas trop modernisée, en se calquant sur la française).

Nos journaux nous servent ces pièces de confiance, parce qu'étant à la mode, ils les croient bonnes. Pour moi, comme pour le bon gros public, un tel genre de poésie est insipide. Pour les adeptes, au contraire, c'est beau, c'est gentil, c'est admirable.

Chacun son goût.

III

L'abbé Barthes, dans une pièce intitulée : " Veillée de Noël ", se moque finement de l'école moderne, quand il dit :

.................................." La mode
Regarde avec dédain le poète ingénu
Qui veut, pieusement, sur un thème connu,
Faire passer l'âme croyante d'un rhapsode.

D'après elle, le vers n'est plus qu'un objet d'art,
Un joyau florentin serti de rime rare ;
Et chaque strophe est une infante qui se pare
Des mobiles reflets d'un manteau de brocart."

Louis Veuillot lui-même s'en moque avec amertume, quand il écrit, en parlant de Molière : " J'aimais cette grâce de style, cette originalité saine, cette liberté si supérieure, à la *platitude laborieuse* ou à *l'enflure* et à *l'amidon* des modernes ; " et en parlant du siècle de Louis XIV : " Certes, les écrivains du siècle, religieux ou profanes, n'étaient pas tous comme Bossuet, comme Fénélon, Racine, Pascal, de ces esprits tout à fait hors ligne, dont les facultés supérieures éclatent pour ainsi dire, à chaque mot ; mais partout, mais chez tous, et même chez les gens qui n'en faisaient pas métier, quel ordre, quelle élégance, quel choix et quelle noblesse dans l'expression ! Quel talent, on dirait aujourd'hui presque miraculeux, de rendre avec concision les pensées les plus délicates et les plus profondes, de relever par la diction les choses les plus communes ! Lisez à haute voix une page écrite alors ; lisez ensuite une de celles qu'on écrit maintenant, (et choisissez cette dernière parmi les plus ˙ ·illantes) ; vous comprendrez, mieux qu'on ne peut l'exprimer, *la décadence effrayante de la pensée et de l'art.*"

Mr Henri Lavedan, de l'Académie française, ne s'en moque-t-il pas, à son tour, avec le plus parfait sans-gêne, quand il écrit au sujet de " La Mesure " : " Nous somme en train de perdre complètement le sens de la mesure, cette qualité discrète, aimable et fine qui fait que l'on dit ce que l'on a à dire et rien de plus, et qui fut, en d'autres siècles, comme la fleur assidûment cultivée du goût français. Aujourd'hui, nous nous jetons par mode, au devant du biscornu et du contourné. Les belles lignes, les formes harmonieuses, ont cessé de

plaire ; et en même temps que les laborieux caprices et les impitoyables tentacules des arts nouveaux se déroulent sur les étoffes et attaquent le meuble, nous avons une façon de parler, d'écrire et de penser infectée de "*modern style.*" Il suffit que le mot simple paraisse essentiellement attaché à la désignation de l'objet pour qu'ausitôt il soit écarté comme banal. Toute expression consacrée par des campagnes de loyaux services, est mise au rebut. Du fait même, j'allais dire du crime, d'être courant,—bien qu'il soit le seul juste.— le terme propre devient impropre; et c'est le mot défectueux qui usurpe la place du nécessaire, pour l'unique et mauvaise raison qu'il est *nouveau, bizarre, inintelligible* ou *sonore. Le sens est sacrifié au bruit.* On va plus loin. Dans une espèce de furie systématique où l'émulation se donne carrière, on s'ingénie à ne choisir et ne préférer, entre tous, que le mot extrême poussé à son dernier degré de paroxisme et d'intensité. Nous avons, d'une façon générale, le microbe de l'intense. De là, cette inondation de termes immodérés et ridicules dispensés à tort et à travers et dont l'excès à tout prix semble être la seule et souveraine règle ... C'est à croire, en vérité, que les bons vieux mots familiers, si sûrs et solides, les expressions probes, fermes et sincères n'aient plus de signification.... La frénésie est l'accompagnement requis, le passe-port exigé pour tout : pour l'admiration, l'amour, la haine, la douceur, etc. Pour qu'une pensée quelconque soit rendue exactement et en complète beauté (?), il est indispensable que le mot la dépasse, aille beaucoup plus loin qu'elle, et qu'un peloton d'épithètes pittoresques, imagées, truculentes, inouïes, la pousse encore, la fouette, l'exaspère, l'amplifie, quitte à la dénaturer jusqu'à ce

qu'elle n'en puisse plus. Alors seulement l'honneur de bien écrire ou de bien parler commence à être satisfait."

IV

Pour un tableau fidèle et vigoureusement brossé, on avouera qu'en voilà un bon, un fameux. Et comme il est triste de penser que ce tableau est surtout vrai de la poésie qui, au lieu de s'illuminer comme autrefois de la chaude clarté du soleil, ne s'éclaire plus qu'aux fantastiques lueurs des feux de bengale, et au lieu de se complaire dans la société des étoiles, se crée avec des mots, dans l'obscurité, de vains feux d'artifice qui peuvent bien éblouir un instant, mais qui ne laissent jamais des impress [illegible] durables et agréables dans l'esprit !

On avouera, en même temps, que l'influence délétère de Victor Hugo, en fait d'exagérations, de métaphores, d'hyperboles, d'antithèses, de boursoufflures, dans la poésie, nous saute aux yeux en lisant une telle page. Combien de fois le maître n'a-t-il pas été grotesque en faisant du sublime raté ! Et que dire de ses imitateurs qui, sans avoir son génie, l'ont dépassé encore dans cette voie ? L'antique marivaudage est revenu parmi nous avec un surcroît d'emphase et de mégalomanie. Il faut que tout soit grand et grandiose, comme les continents, comme les mers, comme les montagnes, comme les espaces. Il faut que tout soi[illegible] brillant et éclatant. Aimez-vous l'or, le cristal, le dir[illegible]t, le soleil ? On en met absolument en tout et pa[illegible] N'est-ce pas là un dévergondage littéraire, où vous voyez le sens entièrement sacrifié à l'expression, le fond entièrement sacrifié à la forme, le principal à l'accessoire, la substance

à l'accident ? Où est la vérité pure qui voudrait se faire connaître telle qu'elle est ? Où est la déesse de la poésie qui voudrait déployer ses propres charmes ? Elle a disparu, hélas ! sous les oripeaux dont elle a été affublée des pieds jusqu'à la tête !

V

Le grand argument des modernistes est que, disent-ils, " la poésie est une déesse à qui il faut un vêtement brillant, une ceinture de pierreries et un diadème ; car il ferait peine de la voir aller pieds nus avec des haillons sur ses épaules et des défroques usées collées à ses flancs."

Un tel argument serait irréprochable s'il s'agissait d'une déesse en chair et en os. Mais la déesse de la poésie, l'idée, est une déesse tout-à-fait spirituelle qui ne demande qu'à paraître dans tous ses charmes, et qui sera d'autant plus glorieuse que l'éclat de son expression sera éclipsé par celui de son être. D'où il faut conclure que la grande préoccupation du poète, à l'inverse de ce qui se pratique, devrait être de rendre sa pensée aussi charmante que possible par elle-même, et de ne lui donner pour expression que des termes appropriés, sans doute, mais non pas des termes criards.

Soit en vers soit en prose, les mots qu'on emploie sont comme un corps dans lequel s'incarne l'idée ; et cette incarnation est une œuvre tellement difficile qu'elle ne peut jamais être adéquate et qu'on n'en est presque jamais satisfait. Les meilleurs écrivains souffrent de ce dualisme, ou plutôt de cette disparité inéluctable entre la pensée et l'expression. N'est-ce pas Sully Prudhomme qui disait que ses plus belles poésies étaient et resteraient toujours en lui-même ? Notre

poète Crémazie n'en était-il pas là également, lui qui disait : " Les poèmes les plus beaux sont ceux que l'on rêve, mais que l'on n'écrit pas." ?

Cela étant, puisque les mots sont comme des nuages qui obscurcissent l'idée, n'est-il pas évident que plus l'idée sera dégagée et indépendante des mots, plus son expression sera nette, radieuse et intelligible ? Cette considération semble décisive contre l'erreur de ceux qui font consister la poésie dans les mots plus que dans les idées, comme si les mots pouvaient être autre chose que le véhicule ou le corps, ou l'habillement de la pensée. On ne lit pas pour les mots, mais pour la pensée contenue dans les mots. Ainsi en doit-il être de celui qui écrit. De même que la vraie beauté d'une personne consiste plus dans ses charmes naturels que dans les agréments de sa toilette, de même la vraie beauté de la poésie consistera toujours plus dans l'or pur de la pensée que dans le clinquant des mots.

Pourquci écrire en vers ? Précisément parce que le vers, par sa concision et son harmonie, par sa légèreté et sa délicatesse, par sa limpidité et sa transparence, est le nuage le plus ténu qu'il y ait entre l'esprit de l'auteur et l'esprit du lecteur, par conséquent l'expression la plus convenable qu'il y ait pour une belle et noble pensée. Le vers est, de tous les langages, celui qui nous met en communication plus prompte et plus directe et plus saisissante avec l'idée. Mais il manque son but complètement s'il est fait de manière à obscurcir l'idée, ou seulement de manière à concentrer sur les mots l'attention de l'esprit, au détriment de l'idée plus ou moins défigurée et reléguée au deuxième plan.

La communication entre Dieu et les anges, entre les anges eux-mêmes, ne se fait-elle pas sans paroles ?

C'est l'idée seule qui est exprimée et perçue directement. Ne serait-ce pas la perfection absolue, même parmi les humains, si la communication directe d'âme à âme était une chose réalisable ? On la réalise d'autant mieux que les mots apparaissent le moins. Les mots sont donc une gêne, un embarras dont il faut subir la nécessité et tirer le meilleur parti possible, mais dont il faut se garder d'exagérer l'importance et de subir l'esclavage.

Subordonner l'expression à la pensée, donner à celle-ci un corps, un vêtement, aussi léger, aussi délicat, aussi diaphane que possible, afin que l'on oublie, en quelque sorte, la forme pour le fond, le corps pour l'âme, le vêtement pour la chose ; voilà donc, philosophiquement, l'idéal qui paraît le mieux correspondre à l'incarnation de l'idée dans les mots.

VI

Cet idéal me paraît bien avoir été celui de notre poète national, Octave Crémazie ; car c'est une chose connue de tous que sa poésie est d'autant plus sobre d'ornementations du côté des mots qu'elle est plus imposante par la force et la grandeur du côté de la pensée. Crémazie a dû regarder comme frivoles toutes les préciosités de l'expression, en face des splendeurs qui brillaient en son esprit. Mais puisqu'il dédaigna les artifices des mots par principe, par magnanimité, ce doit être une erreur de crier, là dessus, à la négligence et au manque de goût. Ce doit être lui faire une grosse injure, que d'oser dire comme on l'a dit, de façon prétendue spirituelle, que sa poésie était « de la prose où les vers s'étaient mis » ; de même que ce doit être lui faire une grave injustice que d'oser le mettre, comme on l'a fait, à cause de cette prétendue pauvreté de

forme, au-dessous de quelques jeunes poètes dont le style a tout au plus le mérite d'être à la mode, c'est-à-dire attifé de clinquants mais peu riche en substance. " On ne fait des poètes, a dit Benjamin Sulte, qu'avec des savants, des penseurs et des gens mûrs." Le goût de la pensée est autrement noble que celui des mots ;— tellement noble, en effet, qu'il échappe à l'appréciation de plusieurs, pour qui les mots sont chose plus délectable.

En tout cas, cet idéal est le mien. On comprendra maintenant ce que j'ai voulu dire quand j'ai déclaré que je trouve plus d'appas dans le fond que dans la forme. Il est clair aussi que j'attache plus d'importance au fond qu'à la forme, parce que c'est le fond seul, après tout, qui instruit, quelles que soient les délectations de la forme.

Si donc quelqu'un, me traitant d'arriéré, voulait me condamner et condamner mes ouvrages pour la raison que je ne suis pas moderne, je lui dirais, de mon ton le plus bénévole : Cher maître, vous êtes le bienvenu ; votre censure m'est une gloire ; loin de moi l'idée de me défendre ; je confesse jugement ; car, en vérité, si vous voulez du modernisme, c'est-à-dire des phrases empesées et tirées à quatre épingles, des vers montés sur des échasses, des rimes prétentieuses, des mots baroques, des pelotons d'épithètes, toujours du grand, toujours du brillant, des métaphores, des antithèses, des boursouflures à plume que veux-tu, des contorsions d'acrobate et des licences à faire frémir ; si vous voulez de tout cela ; eh ! bien, tant pis, j'ai le regret de vous dire que je n'ai pas écrit pour les hommes de votre goût ; car de ce clinquant, de ces oripeaux, j'en ai mis le moins possible dans mes ou-

vrages ; et certes, je ne m'en repens pas ; je n'en ai pas honte non plus.

Pour tout résumer en un mot, j'estime qu'il ne doit pas être nécessaire d'être bizarre, énergumène, épileptique ou sybille de Cumes, pour être poète. Il doit suffire de pouvoir mettre de nobles pensées en nobles vers. Et par nobles vers, j'entends ceux qui, avec des mots naturels, bien appropriés, et en respectant toutes les règles de la belle versification, font ressortir la pensée avec le plus de relief, sans nulle prétention de se substituer à elle.

VII

D'un autre côté, je suis exposé, je le sais bien, à m'entendre dire : " Cher Monsieur, décidément, vous ne paraissez pas avoir une estime suffisante de la forme : sachez que le vers est une œuvre d'art qu'on est tenu de soigner, quand on l'a choisi pour exprimer sa pensée."

Là-dessus, je réponds : A Dieu ne plaise que je n'estime pas la forme suffisamment ! Je fais deux réserves : 1° la forme ne doit pas l'emporter sur le fond ; 2° la forme ne doit pas être frivole ; mais ces deux réserves faites, je n'hésite pas à dire qu'il faut de toute nécessité, rendre la forme aussi attrayante que possible ; car on ne doit rien négliger de tout ce qui peut inciter le lecteur à prendre et à lire, *tolle, lege* ; et en réalité, sous ce rapport, je crois que je puis me rendre le témoignage que telle a été toujours ma règle de conduite.

Que personne donc n'insinue que je ne tiens guère à la forme, et que si le fond est bon, je serai satisfait, dût la forme en souffrir, puisque je n'y tiens pas. En effet, ce n'est pas là du tout ce que j'ai voulu dire. J'ai voulu dire que, dans le travail de la confection du vers

et de l'agencement des vers, je ferai, de préférence, ressortir l'idée claire, limpide, saisie de prime-abord, plutôt que de la sacrifier, comme on le fait, hélas ! trop souvent, dans la poésie dite moderne, où l'on n'arrive au dilettantisme, au raffinement des mots et des tournures que par la mutilation plus ou moins complète de la pensée.

La pensée à exprimer *hic et nunc* : voilà le fond dont je parle et qui, pour moi, s'il est net et clair, offre plus d'appas que des vers bien empesés, bien raides, où le sens, s'il y en a, est tellement nuageux qu'il faut faire un grand effort d'esprit pour le dégager.

D'où vient l'impopularité bien connue de la poésie moderne ?—impopularité si grande qu'on se moque des poètes, aussi bien que de leurs vers, et qu'on croit, en les raillant, faire acte très spirituel. Ne vient-elle pas précisément de ce qu'elle constitue, au moins pour le commun des lecteurs, un jargon, une espèce de lecture énigmatique, plus ou moins fatigante et rebutante ? Les excentricités des poètes décadents et des poètes à vers libres n'ont-elles pas contribué à discréditer la poésie contemporaine, en la faisant diverger, plus qu'elle n'avait divergé auparavant, de la noble poésie classique et en laissant le monde sous l'impression que toute poésie de nos jours est entachée des mêmes tares ?

Il faut bien dire, en effet, qu'une littérature, pour être populaire, doit être sage avec sobriété, *sapere ad sobrietatem*, comme l'enseigne saint Paul, aussi grand maître ès arts que grand maître ès sciences, et ne pas trop verser dans les aveuglements, dans les obscurités de la recherche, de l'affectation et de la mignardise.

La poésie, à la fois substantielle et naturelle, coulant sans effort, comme une belle eau de source, n'est-

elle pas préférable à une poésie artificielle, creuse de fond et prétentieuse de forme, qui ne coule pas, ou ne coule que péniblement ? Ne vaut-il pas mieux faire oublier, autant que possible, les difficultés de la rime, de la césure de l'hémistiche, du rythme lui-même, que de laisser voir un sens tortueux, plus ou moins victime de ces embarras de la versification ? Bref, dans une impasse, où il faut absolument sacrifier quelque chose, ne vaut-il pas mieux sacrifier l'expression à l'idée que sacrifier l'idée à l'expression ? Encore une fois, voilà ce que j'ai voulu dire en mettant le fond au-dessus de la forme.

VIII

Direz vous qu'à force de faire des vers simples, faciles, les lecteurs oublient que ce sont des vers, et s'imaginent lire de la prose ? Entendons-nous bien. Je ne préconise nullement la prose dans la poésie, mais un style clair et net, souple, aisé, qui vise plutôt à illuminer l'esprit qu'à éblouir les sens. Le style peut être orné, imagé, tant que l'on voudra, à la seule condition de ne pas l'être à l'excès et de ne pas cesser d'être aussi noble que naturel. Alors, je n'hésite pas à dire que dans ce genre de poésie, d'ailleurs plus approprié et de lecture plus agréable que l'autre à la grande majorité des lecteurs, on trouvera toujours plus, et beaucoup plus, que dans la prose ordinaire, la concision, la clarté, l'harmonie, la délicatesse de pensée et d'expression,—toutes choses qui font le charme particulier du langage des muses.

Non seulement je suis en faveur de toutes les ornementations dont le vers est susceptible dans toute la mesure de la sobriété, c'est-à-dire en autant que

l'éclat des mots n'est pas contraire à l'éclat des idées ; mais en pratique,—voilà encore un témoignage que je puis me rendre,—je me suis efforcé, en proportion de mes humbles talents, à atteindre cet idéal dans toutes mes compositions.

Trouvant, d'une part, comme je l'ai dit plus haut, dans la poésie moderne, des tournures embarrassées pour arriver à la césure ou à la rime, des mots prétentieux, d'affreuses licences, des vers ampoulés, des masses d'épithètes, des métaphores, des hyperboles, des antithèses, employées à profusion comme du lyrisme ; et remarquant, d'autre part, que cette poésie moderne, trop pompeuse en paroles et pas assez claire, surtout pas assez riche en idées, est fort peu goûtée du commun des lecteurs, je me suis proposé un double but : 1° éviter les défauts en question ; 2° prendre pour modèle et objectif le seul genre de poésie à la fois de nature sobre et d'intelligence facile, alliant la grandeur classique à l'élégance moderne.

Quel est ce genre de poésie ? Je crois que je puis dire hardiment, sans danger de me compromettre, que c'est le genre Molière, Lafontaine, Lamartine, Botrel, Coppée, etc. Voilà pourquoi en écartant l'emphase inutile, en visant toujours à l'ampleur de l'idée et à la sobriété de l'expression je puis dire sincèrement que j'ai fait de mon mieux, pour tout ce qui regarde la perfection artistique de la forme c'est-à-dire la rime, la mesure, l'harmonie, la cadence et le rythme. Je n'ai pas même entièrement oublié "la combinaison des sonorités, la distribution des atones et des toniques, le jeu des coupes intérieures, les nuances et les demi-teintes, l'éclat et la douceur, la solidité et la souplesse, la couleur et la musique, les mouvements prolongés, les des-

sins développés les organismes à la fois résistants et flexibles "—quelque subtile, ébahissante et mystifiante que paraisse une si longue et si savante énumération des qualités du vers comme œuvre d'art !

IX

Il ne m'appartient pas de dire si j'ai atteint, où jusqu'à quel degré j'ai pu atteindre mon idéal, que je crois être l'idéal populaire. J'ai pu avoir travaillé en vain ; mes efforts ont pu n'être pas couronnés de succès ; mais alors, c'est mon humble talent seul, qui est responsable et coupable ; ce n'est ni ma volonté ni mon esprit, car je le répète, j'ai soigné mes vers autant que j'ai pu, pour la bonne raison que, dans toute la mesure où la perfection de la forme est compatible avec l'intégrité de l'idée, je tiens à l'une autant qu'à l'autre, et ce avec toute la force de mon âme.

Ceux qui ont avant tout le culte des mots regardent comme une peccadille de sacrifier l'idée aux exigences du raffinement dans le choix de la rime, dans la tournure de la phrase, dans la coupe du vers ; mais ceci est un crime, ni plus ni moins, pour ceux qui ont, avant tout, le culte des idées.

Au surplus, ne faut-il pas oublier que ceux-là sont bien rares qui écrivent de la poésie parfaite, et que les grands maîtres seuls ont assez de génie pour allier, dans leurs vers, la splendeur de l'idée et la splendeur de l'expression. L'auteur qui réussit en cela ne produit rien moins que des chefs-d'œuvre. Je n'ai pas fait de chefs-d'œuvre sans doute. Je me console de mon insuccès à la pensée que je me trouve dans le même pétrin, avec une foule d'auteurs de 2e ou 3e ou 4e classe, fort

vénérables d'ailleurs, qui ont apporté ingénûment leur contribution telle quelle au trésor artistique de leur patrie, et qu'on n'a pas brûlés sur le bûcher, qu'on n'a pas même cloués au pilori pour le crime d'avoir fait de la littérature plus ou moins inférieure à celle des grands maîtres. A en croire certains critiques, de tels écrivains seraient une honte et une disgrâce pour le pays. Il doit y avoir, dans une telle idée, beaucoup d'exagération et fort peu de patriotisme.

Quel est le résultat le plus net de vos coups de boutoir ? Admettons que les labeurs, les larmes, les sacrifices de temps et d'argent d'un pauvre poète ne disent rien à votre cœur, il en résulte néanmoins ceci qui est fort grave : 1° vous tuez peut-être un bon livre ; 2° vous tuez peut-être un autre talent qui aurait fait mieux.

Vous tuez peut-être un bon livre. Car ce doit être un bon livre celui qui se tient à un diapason très élevé de philosophie, de religion, de patriotisme et de morale et qui ne ferait qu du bien s'il était lu, quand même il ne répondrait pas tout à fait à votre idéal douteux de raffinement dans la forme. Vous le stigmatisez par votre critique : c'en est fait de lui. Un soupir de soulagement s'exhale du cœur de tous ceux qui sont préjugés d'avance contre toute poésie du jour. Bon ! se disent-ils, encore un livre qu'on n'aura pas besoin d'examiner. Et en effet nul ne l'achète. On est fixé.

Vous découragez peut-être un autre talent qui aurait fait mieux. C'est une des vérités les plus banales en Canada qu'il n'y a rien de si rebutant que le métier de littérateur. Si, à défaut d'encouragement matériel, on pouvait au moins encourager moralement nos jeunes écrivains, est-ce qu'on n'aurait pas la chance de voir

éclore, quelque bon jour, un génie qui mettrait le comble à toutes les tentatives, à toutes les aspirations du passé ? Quand les jeunes, qui sont d'ailleurs forcés de gagner leur pain quotidien, voient la poésie tellement bafouée autour d'eux, comment voulez-vous qu'ils ressentent une forte attraction vers Pégase ? En vérité, c'est miracle que quelques débutants persévèrent malgré toutes les rebuffades.

Pas n'est besoin d'emboucher la trompette et d'exalter ridiculement jusqu'aux nues des écrivains de second ordre ;—on peut laisser cette comédie aux sociétés d'admiration mutuelle qui se recrutent beaucoup parmi les adeptes du " modern style " ;—mais rien n'empêche de reconnaître loyalement leur peu de mérites et de les encourager au moins pour ce qu'ils valent. Entre dire avec dédain : ça de la poésie ! et s'écrier avec transport : Dieu quelle poésie ! la marge est très grande. S'il est assez plaisant de jeter la pierre à des auteurs prétentieux qui veulent, à tout prix, voir leur ours mis sur le trône, il ne doit pas l'être autant d'être rigide à outrance envers ceux qui écrivent des choses utiles, sinon très admirables, et ne demandent qu'à faire du bien dans la mesure de leur humble capacité.

X

Certes, je ne parle pas ainsi par lâcheté et par bassesse, comme si j'avais peur de la critique, et comme si je voulais, par avance, demander grâce. Nul plus que moi n'est convaincu des services qu'une critique autorisée peut rendre au monde littéraire ; nul plus que moi ne se sentirait honoré d'en être l'objet ; nul plus que moi ne s'en montrerait reconnaissant.

Mais la critique, pour faire autorité, ne doit-elle

pas être sérieuse, honnête et impartiale autant que savante ? Elle ne doit être ni mesquine, ni étroite, ni pédantesque, ni dédaigneuse, ni injustement acerbe ; elle ne doit pas accuser sans preuves ; elle ne doit pas faire d'insinuations déloyales ; elle ne doit pas s'abaisser au persifflage ; elle ne doit pas s'imaginer qu'elle seule, avec son entourage, a du goût, du savoir et de l'esprit ; elle ne doit pas légèrement stigmatiser le goût des autres ; elle ne doit pas poser en maxime, à *priori*, que rien n'est bon que ce qui vient de France, et que tout rimeur, non moderne, enfant de notre terroir, qui apparaît sur le théâtre canadien, quelque original qu'il soit, est un pauvre imbécile, propre à amuser la galerie.

Et encore serait-il nécessaire de dire clairement sous quel drapeau l'on combat, de quelle dame, c'est-à-dire de quel type de poésie l'on s'est fait le champion. Est-ce telle ou telle école en particulier ? Ou est-ce un idéal éclectique renfermant le bien commun à toutes les écoles ? Ceci est essentiel. Car telle chose est défectueuse dans une école, excellente, au contraire, dans une autre ; et l'erreur est fatale, évidemment, si le public est sous l'impression que le censeur est au-dessus de tous les préjugés, de toutes les singularités des écoles, alors qu'il n'est que le simple partisan de l'une d'elles.

Voulez-vous porter des jugements susceptibles d'être ratifiés par des autorités incontestables, telles que Louis Veuillot, Henri Lavedan, etc., établissez votre indépendance et donnez des preuves de votre supériorité. Alors seulement vous pourrez prétendre à une adhésion universelle dans les hautes sphères ; et pour ce qui regarde le gros du public, vous méri-

terez au moins la confiance implicite avec laquelle vous êtes lu.

A ces conditions-là, je désire la critique plus que je ne la redoute ; parceque alors, me fût-elle défavorable, elle ne laisserait pas que d'être l'expression de la vérité et de la justice. J'ai voulu uniquement, par une sincère confession de principes, dissiper les malentendus, afin qu'au moins, l'on ne m'attribue pas des idées et des intentions qui ne sont pas les miennes.

ERRATA

Dans le premier volume de mes *Elévations poétiques*, page 16, ce vers a été omis :

> Merveilles de chaque saison,

après :

> Fleurs et fruits parmi le gazon.

A la page 190 une malheureuse distraction, qui a passé inaperçue, m'a fait écrire toute une strophe en rimes masculines. Cette strophe est la troisième. On voudra bien lui substituer la suivante :

> Horreur ! ils sont perdus ; les voilà misérables,
> Attaqués de tous les côtés !
> Déjà fondent sur eux des revers effroyables ;
> Plusieurs sont déjà culbutés !

PREMIÈRE PARTIE

POÉSIES RELIGIEUSES

SUJETS TRAITÉS :

Au cimetière.—Sur la tombe d'une mère.—Double vocation.—Allégresses de Noël.—Présents des Mages.—Premières paroles de l'enfant Jésus.—La Sainte Famille en Egypte.—Le Christ agonisant.—Le lit de la Croix.—Souffrir.—Bonheur de voir Dieu.—Les deux fleuves.—Manrèze.—Le lac maudit.—Faux savants.—Cantemus Domino.

AU CIMETIERE

PRIÈRES ET FLEURS

Poésie la plus ancienne de ce recueil (les deux volumes) ; composée en 1866, l'auteur ayant quinze ans.

Le soleil, plus brillant, ranime la nature
Et nous donne ses plus beaux jours ;
La forêt reverdit et le ruisseau murmure,
Et l'oiseau chante ses amours.

Mais là-bas, dans ce champ où gémit le zéphire,
Où penchent des saules pleureurs ;
Dans le vieux cimetière où tout âme soupire,
Autre chose attire nos cœurs.

La croix nous dit : priez ; les tertres funéraires,
Les tapis de sombre gazon,
Les monuments pieux, les tombeaux solitaires,
Tout nous invite à l'oraison.

Là, dans le sol glacé, reposent pères, mères,
Dont les orphelins sont errants :
Là reposent nos sœurs ; là reposent nos frères,
Nos amis, nos plus chers parents.

Allons donc sur leur tombe y semer la verdure,
Y fixer nos plus belles fleurs ;
Et pour les arroser, prenons l'eau la plus pure :
Que nos yeux y versent des pleurs.

Allons donc sur leur tombe y prier pour les âmes,
Y redire dans nos sanglots :
"Seigneur, délivrez-les de leur prison de flammes ;
Donnez-leur l'éternel repos."



Une nuit sur la tombe de ma mere

DOULEUR ET CONSOLATION

Poème composé en 1870, enseignant la résignation à la volonté de Dieu, au milieu des plus dures épreuves. Il faut faire un peu large la part de l'imagination dans les sentiments d'amertume causés par la douleur et allant jusqu'à une sorte de vague desespoir. Ce manque de pondération est le défaut habituel des jeunes gens qui versent dans la poésie sentimentale. Mais le contraste, entre un tel état de sombre dépression et l'état de résignation parfaite qui vient après, n'en est que plus édifiant.

I

Un tertre... un monument... c'est ici, je m'arrête ;
Je ne vois pas le nom ; mais je me sens frémir....
C'est ici qu'est ma mère!... Oh ! quel feu dans ma tête!...
J'ai besoin de pleurer.... de crier... de gémir...
Ma mère, je te cherche , et je viens sur ta tombe ;
C'est moi ; je suis ton fils ; et je souffre ici-bas...
Comme un oiseau blessé, voilà que je succombe...
O ma mère, c'est moi.... ne m'entendras-tu pas ?

Que le ciel est obscur !... Comme la nuit est sombre !...
Le vent siffle, en passant, de funèbres accords....
Tout est lugubre ici... tout soupire dans l'ombre ;
Le deuil règne en ces lieux : c'est la terre des morts !
Eh ! bien, moi, je m'y plais : je suis près de ma mère...
Ma mère !.... L'écho seul a retenti là-bas....
C'est en vain que j'appelle en frappant sur la terre...
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Reconnais donc ma voix ; c'est encore la même :
C'est la voix de ton fils que tu chérissais tant.
Enfant, je te nommais et ton amour extrême
M'attirait sur ton cœur, sur ton sein palpitant
Eh ! bien, je t'aime encore, encore davantage...
Que ne puis-je te voir !.... m'élancer dans tes bras !
Car je meurs .. je perds force .. espérance ..courage..
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Hélas ! qu'ils étaient beaux les jours de mon enfance !
Qu'ils étaient beaux, les jours où j'étais avec toi !
Tu lisais dans mes yeux la joie et l'innocence ;
Tu bénissais le Ciel et tu vivais pour moi...
Pourquoi m'a-t-il fallu, dans un âge si tendre,
Connaître, par ta mort, les horreurs du trépas ?....
Te fallait-il sitôt dans la tombe descendre ?....
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Un jour, tu fus frappée, ô ma mère chérie !...
Pouvais-je concevoir que la mort était là ?
Ton âme vit s'ouvrir la céleste patrie...
Mais moi, j'avais dix ans.... et mon cœur se troubla.
Inutiles regrets.... inutiles prières....
Tu mourus... tu partis... tu nous abandonnas...
Que de gémissements !.... Que de larmes amères !....
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

On respirait à peine... On priait en silence...
Le ministre de Dieu t'entretenait du Ciel...
Une lampe blafarde éclairait ta souffrance...
O moment d'agonie !..., O spectacle cruel !....
Un regard... un soupir.... et tes yeux se fermèrent...
Je voulus m'avancer.... mais je ne fis qu'un pas...
J'étais anéanti !.... Mes sanglots éclatèrent....
O ma mère, pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Et le troisième jour, un funèbre cortège
Suivait, sur le chemin, le chariot des morts...
On voyait onduler, aussi blanc que la neige,
Un drap sur le cercueil qui renfermait ton corps....
Le sol était creusé... la fosse était béante...
En vain je suppliais et je tendais les bras....
Tout fut enseveli sous la terre gluante....
O ma mère pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Bien des jours sont passés depuis ce jour funeste ;
Voilà bientôt dix ans que je marche sans toi....
Le temps fuit, non ma peine ; il est toujours un reste
D'indicible douleur qui se retrouve en moi....
Je te cherche, ô ma mère, et je viens sur ta tombe ;
C'est moi ; je suis ton fils ; et je souffre ici-bas...
Comme un oiseau blessé, voilà que je succombe...
O ma mère, c'est moi : ne m'entendras-tu pas ?

II

Pour me soutenir dans la vie,
Que n'ai-je pu garder ma sœur ?
Mais elle aussi me fut ravie....
Plus rien qui console mon cœur !
Elle était bonne, elle était tendre ;
Ah ! qu'il m'aurait plu de l'entendre
Me parler d'amour et de foi !
Son âme aurait compris mon âme ;
Sa parole, comme un dictame,
Aurait guéri le mal en moi !

Je traîne ma douleur intense ;
Je languis la nuit et le jour ;
Et pour soulager ma souffrance,
Nulle affection, nul amour !....

Aux chagrins qui font mon supplice,
Au fiel qui remplit mon calice,
Nul cœur ne prend part avec moi....
Je suis seul, hélas! sur la terre:
C'est pour cela qu'au cimetière,
O ma mère, je viens à toi.

Les bois, les ruisseaux, les prairies,
Ont su me plaire et m'égayer;
Mais les campagnes sont flétries;
Je vois les arbres s'effeuiller....
Je n'ai plus qu'à verser des larmes:
La nature a perdu ses charmes,
Ainsi que moi tout mon bonheur.
Les vents sifflent: voici l'automne;
Et la douleur qui m'environne
Augmente encore ma douleur.

J'ai dit: que m'importe le monde?
Le monde est cruel à mes yeux!
Il n'est personne qui réponde
Au cœur affligé, malheureux....
De tous côtés règne le vice,
L'orgueil, le plaisir, l'avarice....
On ne connaît plus la pitié,
On reste sourd à l'indigence,
On se moque de l'innocence
Et l'on se rit de l'amitié.

J'ai dit: que m'importe la terre?
La terre est livrée au malheur.
Tout est rêve, tout est mystère,
Tout est chagrin, tout est douleur!
Je m'en vais comme une ombre vaine,

Et je porte partout la chaîne
De mes noires déceptions....
Mes jours se comptent par des songes :
Ils ne sont pleins que de mensonges
Et d'amères dérisions.

J'ai dit : que m'importe la vie ?
La vie est la coupe du mal !
Faut-il vider jusqu'à la lie
Ce calice amer et fatal ?
Le cœur broyé par la souffrance
Aimera-t-il une existence
Triste et froide comme un tombeau ?
Je tremble, j'hésite et je doute,
Et la nuit se fait sur ma route...
Je marche déjà sans flambeau !

N'est-ce pas assez d'infortune ?
Assez d'inutiles désirs ?...
Le monde joyeux m'importune ;
A d'autres que moi les plaisirs !....
Je veux être cendre et poussière ;
Mon œil se ferme à la lumière ;
Mon âme se ferme à l'amour,
Voilà jusqu'où va mon délire :
O mort, c'est à toi que j'aspire ;
Que la tombe soit mon séjour !

O ma mère, je t'en conjure,
Viens sauver ton malheureux fils ;
Viens me guérir de ma blessure :
Entends ma prière et mes cris....
Reviens à moi, reviens sur terre....

Si je reste ainsi solitaire,
Je crains d'outrager le Seigneur....
Depuis que tu me fus ravie :
Le fiel empoisonne ma vie ;
La mort affreuse est dans mon cœur !

III

Or, j'étais là, pleurant, à genoux sur la tombe ;
Et ma voix, comme un bruit qui s'élève et qui tombe,
Montait pour redescendre et se perdre en sanglots.
Je voulais que mes cris éveillassent ma mère ;
Je voulais que mes pleurs, à travers la poussière,
Allassent ranimer ses os !

Tout à coup, je pâlis, je tremble, je frissonne ;
Puis il me semble voir tout ce qui m'environne
Remuer, s'agiter, partager ma frayeur....
J'entendais sûrement une voix dans les ombres ;
Le ciel se remplissait de nuages plus sombres ;
Et la voix m'allait jusqu'au cœur !

“ Le Seigneur, disait-elle, a jeté vers le monde
Un regard menaçant où sa colère gronde
Contre les insensés qui ne l'adorent pas.
Il les supporte encore ; et voilà sa clémence ;
Mais bientôt irrité de leur impertinence,
Il les frappera de son bras.

Il a créé les cieux... il a créé la terre...
L'univers tout entier le reconnaît pour Père...
Mais s'il est grand et bon, n'est-il pas juste aussi ?

Hé quoi ! si l'homme souffre, et si la mère expire,
Si l'enfant reste seul et si le cœur soupire...
N'est-ce pas qu'il le veut ainsi !

Sa justice est terrible et sa volonté sainte !...
Malheur à qui, sans droit, fait retentir sa plainte
Quand la main du Seigneur se plaît à l'éprouver....
Malheur à qui, la nuit, au sein du cimetière,
Vient profaner la tombe, insulter à sa mère,
Lui demander de se lever !

A celui qui murmure, à celui qui blasphème,
A celui qui s'irrite, à celui qui va même
Jusqu'à vouloir le sort de la brute des champs ;
A celui qui n'a point de vertus dans son âme...
A cet ingrat, malheur !—Malheur à cet infâme !....
Il aura le sort des méchants.

Il se tourmentera dans sa désespérance,
Et ne boira toujours qu'amertume et souffrance...
En vain l'air sera pur et le ciel sera beau.
On le verra frémir et s'agiter encore ;
Mais le mal en son cœur, comme un ver qui dévore,
Le rongera jusqu'au tombeau ! "

IV

La voix, c'était ma mère, ou bien ma conscience,
Réprouvant les erreurs de mon intelligence,
Et changeant à l'instant le cours de mes transports.
Mes yeux s'ouvraient enfin ; j'apercevais mon crime ;
Et je sentais mon cœur, comme un immense abîme,
S'emplir de honte et de remords.

La sueur, de mon front, découlait goutte à goutte...
Hélas ! j'avais horreur du blasphème et du doute,
Et la grâce de Dieu se faisait jour en moi.
Au milieu de la nuit, quand l'azur se dévoile,
Le matelot, joyeux, découvre son étoile ;
Ainsi je découvris la foi.

Alors, je me souvins des vertus de ma mère,
De ses soupirs vers Dieu, de sa douce prière,
De son dernier regard au moment de partir....
Tout cela m'accablait, me brisait à cette heure ;
Et je pleurai longtemps comme un coupable pleure
Quand il se livre au repentir.

C'était la paix, la joie, après une tempête ;
Et reprenant courage, et relevant la tête,
Avec un long sanglot, je m'écriai : " Seigneur !
Seigneur, pardonnez-moi ; je reviens ; je vous aime !
Mes regrets sont amers, ma douleur est extrême...
Ah ! je reconnais mon erreur !

C'en est fait, ô mon Dieu, c'en est fait de ma vie :
Si mes égarements l'ont déjà tant flétrie,
Pour mes égarements je suis prêt à mourir !
Mourir !.. Ou plutôt non.. Laissez-moi vivre encore,—
O le Dieu de ma mère ! ô le Dieu que j'implore !—
Pour expier et pour souffrir.

Tourmentez-moi, Seigneur, comme la feuille aride
Que les vents déchaînés, dans leur course rapide,
Font voler dans les airs et rejettent soudain,...
Comme un esquif battu par la vague et l'orage,....
Comme ces champs de blé que l'aquilon ravage....
Car de souffrir j'ai soif et faim !

Vous ne me verrez plus demander à la terre
Un bonheur mensonger, un plaisir délétère,
Qui, toujours, à la fin, désenchante et flétrit....
C'est en vous seul, Seigneur, c'est dans votre service,
Que j'espère trouver, toujours pure et propice,
La paix du cœur et de l'esprit.

Dans la tranquille nuit de sa tombe sacrée,
Je laisserai, Seigneur, ma mère vénérée
Dormir de son sommeil innocent et pieux ;
Car vous avez bien fait, ô divine sagesse !
De l'arracher sitôt à ma folle tendresse
Et de l'enlever dans les Cieux.

O Maître de la mort !—O Maître de la vie !
Que votre volonté soit donc toujours bénie....
A vous seul de fixer le jour, l'heure, l'instant
Où chacun des mortels doit quitter cette terre,
Vous fallût-il produire,—insondable mystère,—
L'abandon le plus attristant.

A vous seul de juger quelles sont les épreuves
Où nous devons passer, pour vous donner des preuves
D'amour, d'obéissance et de soumission....
Fussions-nous écrasés par les croix les plus dures,
A nous de conserver nos âmes toujours pures
Dans l'humble résignation."

V

Je dis, et je jurai de retremper mon âme,
De consacrer ma vie avec zèle, avec flamme,
Au Dieu puissant et bon qui m'avait rappelé.
Depuis, j'ai rencontré de nouvelles alarmes,
Et j'ai souffert encore, et j'ai versé des larmes,
Mais toujours Dieu m'a consolé.

Et Dieu consolera mon existence entière!....
Quand je vais, maintenant, la nuit, au cimetière,
Ce n'est plus pour gémir, lâchement soupirer:
De ma mère et de Dieu l'amour seul m'y dirige...
La douleur sans la foi n'est qu'un sombre vertige...
J'y vais prier et non pleurer.

Car je vois clairement l'heureuse destinée
Que le Seigneur prépare à l'âme infortunée
Victime, en cet exil, des affres du malheur....
Un jour, laissant la terre, et dépouillant sa fange,
Au ciel je m'en irai, sur les pas de mon ange,
Rejoindre ma mère et ma sœur!



Double Vocation

En lisant les poésies d'Hyppolite Violeau.

Poème composé en 1870, alors que l'auteur, à la fin de son cours classique, tout en cultivant un peu les muses, avait l'esprit préoccupé du choix d'un état de vie et inclinait déjà fortement vers l'état ecclésiastique.

I

Aux dissipations je cherche à me soustraire,
M'écartant de la foule et m'abstenant des jeux :
Mais on croit sur mon front voir l'ombre du mystère,
Lorsqu'aux vers du poète, en un coin solitaire,
J'attache mon cœur et mes yeux.

On s'arrête ; on s'étonne ; et l'on ne peut comprendre
Par quels charmes alors je puisse être bercé.
De quelques mots railleurs on ne peut se défendre ;
Parfois à mon oreille ils se sont fait entendre ;
Et même on a dit : " L'insensé !

L'insensé, croirait-il imiter du poète
Les chefs-d'œuvre qu'il lit et qu'il admire tant ?
Voudrait-il de la gloire essayer la conquête ?
Rêverait-il déjà des lauriers sur sa tête ?
Déjà le triomphe éclatant ?"

Oui, l'envie a parlé : j'en ai la certitude !
Mais moi, je me console et n'en suis pas aigri ;
Car je sais que toujours contre la multitude
Ceux-là doivent lutter, qui, dans la solitude,
Cachent leur cœur endolori.

" Erreur !" a dit la foule ; et pourtant elle-même
Est plus extravagante et plus folle que moi....
S'occupe-t-on des sots qui lancent l'anathème ?....
Violeau, je te lis, je t'admire et je t'aime ;
Je suis trop heureux avec toi !

Car je porte en mon cœur une peine incessante....
Que m'importe l'envie ou la méchanceté ?
J'ai besoin de nourrir mon âme languissante :
Tes prières, tes chants, muse compatissante,
Ah ! voilà ma félicité.

Je les aime, ces chants, rayonnants de génie,
Inspirés par le ciel et faits pour Jéhova,
Pleins de foi, de vertu, de tendresse infinie,
Sublimes de douceur, de grâce et d'harmonie....
Que de charmes j'ai trouvés là !

Si nobles sont tes vers, si chrétienne ta lyre !
O poète chéri, que je te comprends bien !
Ta muse me ranime et m'excite et m'inspire ;
Je pleure de tes pleurs ; avec toi je soupire ;
Mon cœur est un écho du tien !

Ta vie est malheureuse, et la mienne y ressemble ;
Hélas ! j'ai comme toi des jours si tourmentés !
Mais lorsque je te lis, bien souvent il me semble
Que mes propres chagrins, avec les tiens ensemble,
Par ta lyre ont été chantés.

II

Ainsi le cœur de l'homme est donc toujours le même :
Partout fait pour gémir, et partout gémissant.
Au chemin de la vie, infortune suprême,
Il se heurte à des maux d'une amertume extrême
Qui le déchirent en passant.

C'est alors qu'inspiré, son cri se fait entendre ;
Il tressaille, il palpite, il frémit de douleur :
O langage sacré, mystérieux et tendre !....
Heureux qui sait remplir la tâche de bien rendre
Ces transports lyriques du cœur !

Comme chante, sur l'onde, au milieu du silence,
Un cygne au cri plaintif, mélancolique et doux,
Il saisira la harpe, et mû par la souffrance,
Il chantera, Seigneur, avec magnificence,
Et ces chants-là seront pour vous.

Il semble défaillir quand sa lyre attendrie
Ne se prête qu'aux pleurs et qu'aux gémissements ;
Mais il est ferme encore ; il s'encourage et prie ;
Il nous montre les Cieux, l'éternelle patrie,
Où finiront tous les tourments.

Aimer.... prier.... chanter.... voilà bien le poète !
Voilà sa mission.... Violeau, te voilà.
Non, ta douleur à toi n'a pas été muette ;
Car un ange t'a dit, voix pieuse et discrète :
Prends la harpe, ta vie est là !

Ton infortune étrange éveillait ton génie,
Et ton cœur était plein de tendresse et d'amour :
La poésie, alors, en longs flots d'harmonie,
S'écoula de ton âme ; et ta harpe bénie
Vibre encore de jour en jour.

De jour en jour, ta voix retentit et console ;
Tu relèves l'espoir, le courage abattu....
Comme l'oiseau charmé vers le bosquet s'envole,
Ainsi l'on monte aux Cieux, loin du monde frivole,
Quand tu nous parles de vertu.

III

Pourtant, c'est bien en vain qu'en un jour de délire,
J'ai cru le feu céleste en mon cœur descendu :
Pour des êtres chéris, vers lesquels je soupire,....
J'ai voulu comme toi faire vibrer la lyre ; (*)
Mais je suis resté confondu,

Car je n'ai pu tirer aucun son d'harmonie,
Quand je chantais la foi, l'amour et le trépas !
En accords, dites-vous, la lyre est infinie ;
Oui, mais pour les produire, il vous faut du génie....
Que peut celui qui n'en a pas ?

L'oiseau brave les airs d'un vol fort et rapide ;
Il joue avec le vent et n'est jamais tombé ;
Mais l'oisillon craintif, impuissant et timide,
Ne peut voler si haut, car son aile est perfide....
Voilà pourquoi j'ai succombé.

Nocher présomptueux, j'ai fait ainsi naufrage ;
Quittant le bord, j'ai vu ma nacelle sombrer.
Mais qu'importe ? Aujourd'hui je retrouve courage....
Le beau temps, sur les flots, ne suit-il pas l'orage ?....
Je ne veux pas désespérer.

Aux rayons du soleil le printemps se ranime ;
Plus doux sont les zéphirs ; plus dorés sont les jours...
Et moi qui me nourris du poète sublime,
De mes enivrements je resterais victime !....
Incapable, infirme toujours !...

(*) Allusion à la pièce précédente : *Une nuit sur la tombe de ma mère.*

Oh ! non ; car Dieu lui-même éclairera mon âme,
Dieu vers qui je reviens avec tout mon amour.
Je consacre au Seigneur et ma vie et ma flamme :
J'attendrai donc de lui ce que mon cœur réclame :
Chanter et prier tour à tour.

Tous les hymnes, les chants, accordés à ma lyre,
Seront à vous, pour vous, ô Maître souverain.
A mes efforts, Dieu bon, tu daigneras sourire :
Je veux tout recevoir de ta main qui m'attire,
Et tout rapporter dans ta main.

On ne me verra pas, ingrat et sacrilège,
Renier Dieu, le Christ, l'Eglise et la vertu....
Car je me souviendrai de mes jours de collège ;
Toujours je combattrai l'enfer qui nous assiège,
Pour que Satan soit abattu.

" Infâmes scélérats, que le Ciel vous confonde !
Qu'il maudisse à jamais votre malignité ! " ....
Voilà mon cri de guerre à cette race immonde,
A tous ces mécréants qui traversent le monde
En y prêchant l'iniquité.

Pareil à ce nocher,—lorsqu'éclate l'orage,
Lorsque mugit sur mer l'ouragan furieux,—
Qui, debout dans sa barque, et fort de son courage,
Sauve les naufragés et les mène au rivage,....
Je sauverai les malheureux.

Barde et prêtre, j'irai, dans l'ardeur qui m'anime,
Sur la mer de ce monde, au milieu des humains :
Eclairé par le sort dont l'impie est victime,
Je saurai leur crier, en leur montrant l'abîme
Où s'engloutissent les mondains :

" Prenez garde, mortels : voyez ce gouffre immense :
N'allez pas y périr dans votre iniquité ;
Au large ! au large ! au large ! avec persévérance,
Et vous irez tout droit le cœur plein d'espérance,
Au port de la félicité."

IV

Mais que dis-je, ô mon Dieu ! Quelle est cette chimère ?
Quel est ce rêve fou, ce désir criminel ?
Je ne suis que néant, que misère et poussière ;
Comme un ver abhorré, je rampe sur la terre. . . .
Et je chanterais pour le Ciel !

Qui te louera, Seigneur, d'une voix presqu'éteinte ?
A plus digne que moi ce bonheur est permis.
Je t'adore, ô mon Dieu !—je t'adore avec crainte ;
Que je vive ou je meure, à ta volonté sainte
Je veux être toujours soumis.

Poète ou non, je sais quelle est ma destinée :
Ma destinée, à moi, c'est de t'aimer, Seigneur !
Ma vie est-elle heureuse, est-elle infortunée,
Qu'importe ?—à te servir mon âme est entrainée :
Là seulement est mon bonheur.

Seigneur, tu vois l'encens, dans une urne embaumée,
S'élever dans les airs et monter jusqu'à toi :
Puissent monter ainsi ma prière enflammée
Et les brûlants soupirs de mon âme charmée,
Pleine d'amour, pleine de foi !

Que je t'aime, Seigneur, et te serve sans cesse ;
Que je trouve en toi seul ma joie et mes plaisirs ;
Veille sur tous mes pas ; protége ma jeunesse ;
Sois mon consolateur dans mes jours de tristesse ;
Voilà mon Dieu, tous mes désirs !

ALLÉGRESSES DE NOËL

Gaudeamus Omnes

O vous premiers parents, les peuples de la terre,
Adam, Ève, à qui Dieu fit l'annonce première
Qu'il nous enverrait un Sauveur,
Regardez la ch[illegible]
Voici l'Enfant Jésus, l'Enfant de la promesse,
Notre Agneau propitiateur

Tressaillez aujourd'hui, Patriarches, Prophètes,
Vous dont les voix, sonnant à l'égal des trompettes,
Annoncèrent l'Enfant divin ;
Saints de l'ancienne Loi, qui fûtes les figures
De ce Christ guérissant nos maux et nos blessures,
Vous aussi tressaillez enfin !

Tressaillez, ô Joseph ; tressaillez, ô Marie ;
Que votre cœur ému, que votre âme attendrie
Éclate en frissons de bonheur !
Tressaillez et venez, angéliques phalanges ;
Dans un flot de lumière, entonnez les louanges
De cet Enfant plein de douceur !

Vous tous, humbles bergers, répandus dans la plaine,
Tressaillez ; vos troupeaux resteront là sans peine :
Venez à la crèche et voyez !

Vers l'Etoile qui brille, accourez, ô rois Mages :
A l'Enfant dans l'étable, apportez vos hommages,
Prosternez-vous et tressaillez !

O peuples, tressaillez d'espérance et de joie :
Cet adorable Enfant nous ouvrira la voie
Qui mène au royaume éternel !
Vous même tressaillez, ô grand Dieu, notre Père :
Grâce à l'Enfant béni, victime salutaire,
Vous pourrez peupler votre Ciel !

AURUM, THUS ET MYRRHAM

Double symbolisme des présents offerts par les Mages à l'Enfant Jésus.

AURUM.

Les souverains d'état, pour leurs besoins extrêmes,
Prélèvent des impôts, remplissent leur trésor :
C'est donc, premièrement, aux puissances suprêmes
Que se payent l'honneur et le tribut de l'or....

" Salut à notre Roi,—déclaraient les rois Mages,
En offrant de l'or à Jésus ;—
Voici le Roi des rois : nos plus riches hommages
Avec notre amour lui sont dus"

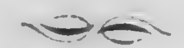
THUS

Qui n'est touché de voir tous les peuples du monde
Faire fumer l'encens avec solennité ?
C'est l'adoration, la piété profonde ;
C'est la prière ardente à la divinité....
" Salut à notre Dieu,—déclaraient les rois Mages,
Offrant de l'encens à Jésus ;—
Voici le Dieu du Ciel : nos plus fervents hommages
Avec notre foi lui sont dus."

MYRRHAM

Qui ne sait que jadis l'aloès et la myrrhe
Servaient, en Orient, à préserver les corps ?
Usage merveilleux que l'univers admire,
Tant il faut respecter la dépouille des morts !....
" Salut à notre Christ, déclaraient les rois Mages,
Offrant de la myrrhe à Jésus ;—
Voici le Rédempteur : nos plus humbles hommages
Avec notre sang lui sont dus."

Premieres paroles de l'enfant Jesus



LEGENDE

I

On raconte qu'un jour, dans la Sainte Famille,
Fugitive en exil,—mais dans sa pauvreté,
Riche de tous les dons de la divinité,—
Une scène arriva, si touchante et gentille,
Que l'on tressaille encore, après dix-neuf cents ans,
Au charmant souvenir des premiers mots naissants
Que la bouche enfantine,
Adorable et divine,
Du cher petit Jésus,
En accents inconnus,
Fit entendre à la terre,
A la nature entière,
Jusqu'aux esprits de feu,
Les Saints Anges de Dieu !

II

Dans les bras de Joseph l'Enfant-Jésus repose...
Sa bouche rose,
Est toujours close...
Joseph lui dit :
" Bien cher petit,
Laisse-nous voir enfin que tu peux nous entendre,
Nous bien comprendre,
Et, de voix tendre,
Nous appeler
Et nous parler.

Oh ! que ta voix réponde à ma voix attendrie :
Dis donc : " Marie,
Mère chérie !
Dis donc ces mots
Doux et dévots....
Ne parleras-tu pas pour l'amour de ta mère ?"

Alors, distinctement, de la voix la plus claire,
Comme il n'en fut jamais, ni là-haut, ni sur terre,
L'Enfant pieux,
Brillant des yeux,
Dit : " O Marie,
Mère chérie !"

III

Joseph encor
Insiste, espère :
" O mon trésor,
Ta bouche est d'or !
Ne parleras-tu pas pour l'amour de ton père ?."

Alors, distinctement, de la voix la plus claire,
Comme il n'en fut jamais, ni là haut, ni sur terre,
Il dit : " Abba,
O cher papa ! "

IV

Quelle adorable complaisance !......
Il règne, sur l'heure, un silence
Universel
Et solennel.
On voit au Ciel
Tous les Saints Anges,
A ce discours,
Rompre le cours

De leurs louanges,
Et s'arrêter,
Pour écouter
Ces mots étranges,
Si doux, si beaux,
Et si nouveaux,
D'un Dieu fait homme,
Devenu comme
Simple mortel,
Nommant son père,
Nommant sa mère,
Lui, l'Eternel
Emmanuel !

V

Mais sur un autre point cette histoire me touche :
C'est que le même instant qui délia la bouche
Du tout petit Enfant Jésus,
Rendit Joseph, dit-on, muet d'amour suprême,
D'étonnement, de joie et de respect extrême,
Car il ne parla presque plus.
On ne voit plus, dès lors, dans la Sainte Ecriture,
Un seul mot émané de lui .
Pourrait-on concevoir plus tendre conjecture
Expliquant ce fait inouï ?
Plus ému que le Ciel, que toute créature,
Jusqu'à sa mort Joseph se tait !....
Quoi de plus touchant qu'un tel trait ?



LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE

LA BOHÉMIENNE

BONNE AVENTURE DE L'ENFANT JÉSUS

LÉGENDE égyptienne
De la Bohémienne
Qui de l'Enfant Jésus,
En termes ingénus,
Dit la bonne aventure
Aussi belle que sûre ;--
La seule évidemment
Qui put correctement,
Une fois dans sa vie,
Dire la vérité !........
Que nul donc ne s'y fie
Dans sa témérité.

Elle était du pays aux monuments splendides,
Aux séculaires Pyramides ;
Sur sa robe d'azur, étoiles, diamants,
Et symboliques ornements,
De diverses couleurs, de céleste nature,
Formaient étrange bigarrure.
Elle vivait aux jours où le Verbe Incarné
Enfin sur la terre était né ;
Où Jésus, reposant sur le cœur de Marie
Embrassait sa mère chérie ;
Où le cruel Hérode ordonnait aux bourreaux
D'égorger les enfants nouveaux.

Livrée entièrement aux sciences magiques,
Elle se distinguait par un air de grandeur.
Elle habitait, rêveuse, un palais enchanteur,
Et ne paraissait point sur les places publiques.
Un obélisque grave indiquait sa maison ;
Un redoutable sphinx en protégeait l'entrée.
Et qui parlait toujours à son âme inspirée ?
Tantôt les dieux, tantôt l'ombre d'un Pharaon !

Un soir, il vint un Juif, pesant de lassitude,
Tout droit vers cette solitude ;
Une femme charmante apparaissait aussi
Sur un âne à côté de lui ;
Aux bras de cette femme un enfant adorable
Faisait un spectacle admirable.
La famille venait de franchir le désert,
Et semblait chercher un couvert ;
Tout révélait aux yeux, dans ce pauvre équipage,
Un long et pénible voyage.
Sans doute, ils avaient fui quelque monstre cruel,
Un danger pressant et mortel.

La sibylle aussitôt s'avance tout émue,
S'étonnant que son cœur se trouble à cette vue.
" Vous êtes fatigués ; voilà qu'il se fait tard ;
Entrez chez moi," dit-elle avec un tendre égard.
Prodiguant à l'enfant les plus vives caresses,
Et poussant jusqu'au bout ses pieuses tendresses,
Elle dit à la mère : " Et ma chambre et mon lit,
Madame, sont à vous, pour y passer la nuit."

Elle indique du doigt :—l'étranger vénérable
Installe sa bête à l'étable.—
Pour leur frugal souper, aux deux nobles époux
Elle offre ses mets les plus doux :

C'est du vin de palmier ; c'est la figue vermeille
Remplissant une ample corbeille ;
Et pendant le repas, ses discours attendris
Consolent ses hôtes ravis,
Leur faisant oublier les chagrins et les peines
Dont leurs âmes paraissaient pleines....
Puis, ce fut dans ses bras que s'endormit enfin
L'aimable petit Chérubin.

Bientôt dans les transport d'une sagesse étrange,
Elle prend dans sa main la main du petit ange,
En observe longtemps les traits mystérieux ;....
On eût vu s'enflammer et son cœur et ses yeux....
Sa face, tout à coup, rayonne, s'illumine.
Et ce cri retentit : " O merveille divine !
Etrangers, dites-moi votre affaire en ce lieu,
Car cet enfant royal, oh ! c'est le Fils de Dieu !—

—" Je suis Joseph gardant la Vierge Immaculée,
De Nazareth en Galilée,
Qui doit à Dieu l'honneur de la maternité
Dans la sainte virginité ;
Un jour le Tout-Puissant traversa le ciel sombre
Et vint la couvrir de son ombre ;
Cet adorable enfant est donc le divin fruit
De la grâce du Saint-Esprit.
Un prince impitoyable avait juré sa perte ;
Loin de notre maison déserte,
Nous cherchons quelque part un modeste séjour,
Jusqu'au temps de notre retour."—

—" Que ma retraite, amis, soit donc votre demeure,"
S'écria la sibylle, en tombant à genoux ;

" Oui, restez avec moi jusqu'à la dernière heure ;
Je crois au Fils de Dieu ; je l'adore avec vous ;
Objet de mon amour et de mon espérance,
Je l'attendais moi-même avec impatience ! "—
—Et les trois voyageurs, sur les rives du Nil,
Passèrent en ce lieu le temps de leur exil.



Le Christ Agonisant

POUR LE VENDREDI-SAINT

O Christ agonisant ! je contemple tes peines :
La flagellation, les épines, les chaînes,
La rage des bourreaux pour te crucifier...
Mon cœur, en ce jour saint, pourrait-il oublier
Les affronts, les tourments, les colères, les haines,
Dont te chargeait alors un peuple meurtrier ?

O Christ agonisant ! je baise la poussière
Où se pose ton pied en allant au Calvaire,
Où ta jambe fléchit sous le poids de la croix...
Jusqu'au terme fatal de tes sanglants exploits,
Dans ce rouge sentier, je marche avec ta Mère
Succombant elle-même aux plus tristes endroits.

O Christ agonisant ! je vois ta face aimable,
Ton front, tes yeux, ta bouche et ton chef adorable...
Je vois ton divin corps suspendu, déchiré...
Je te vois tout en plaie, ô Maître vénéré !...
Et sur le genre humain, sur la terre coupable,
Je vois couler à flots ton sang noble et sacré.

O Christ agonisant ! ta mort et ta souffrance,
Ta couronne, ta croix et tes clous et ta lance,
De plus en plus je veux les graver dans mon cœur.
Toujours, le crucifix soutenant mon ardeur,
Je veux, dans ton amour et dans la pénitence,
Trouver jusqu'à la fin mon salut, mon bonheur !

LE LIT DE LA CROIX

DÉSOLATION ET CONSOLATION

I

Le mendiant criait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'amputé misérable
Qui n'a que des moignons pour bras,
Il se console et dit : quel état pitoyable !
J'ai mes deux mains, lui n'en a pas.

II

L'homme sans bras criait en parcourant le monde :
Essuyant refus sur refus ;
Que je suis malheureux dans ma peine profonde
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'estropié sans jambes
Qui se voiture de ses bras,
Il se console et dit : moi parmi les ingambes
Je marche, lui ne le peut pas.

III

Criait le cul-de-jatte en parcourant le monde
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'infirme né sans vue
Qu'un enfant conduit par le bras,
Il se console et dit : au milieu de la rue
Moi j'ai mes yeux, lui ne voit pas.

IV

L'aveugle s'écriait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer le sourd-muet à l'âme
Toujours solitaire ici-bas,
Il se console et dit : mon bonheur je proclame :
Lui ne parle pas, n'entend pas.

V

Le sourd-muet criait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer le pauvre épileptique
Qui bave et se tourmente à bas,
Il se console et dit : de ce mal satanique
Moi, du moins, je ne souffre pas.

VI

Criait l'épileptique en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus ;
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer l'infecte pourriture
Du lépreux sur son galetas,
Il se console et dit : quelle affreuse torture !
Pourri vivant je ne suis pas.

VII

Et le lépreux criait en parcourant le monde,
Essuyant refus sur refus :
Que je suis malheureux dans ma peine profonde !
Impossible de l'être plus.

Venant à rencontrer, sur la Croix du Calvaire,
Dieu suspendu par les deux bras,
Il se console et dit : O Sauveur de la terre,
Sur un tel lit je ne suis pas !

VIII

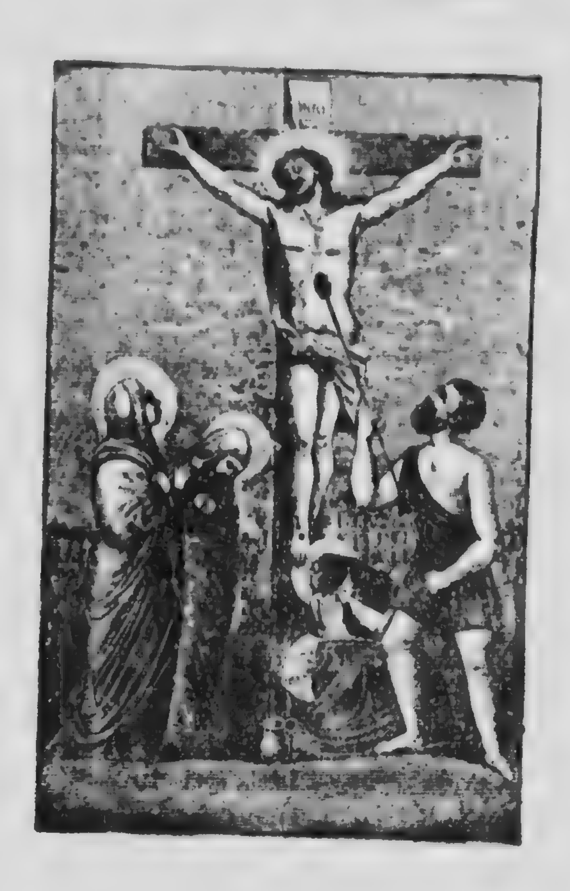
Et tous ces malheureux se disaient en eux-mêmes
" Quelque grand que soit notre mal,
Nous n'atteignons jamais les martyres suprêmes ;
Le nôtre n'est-il pas banal ? "....

Sur le lit de sa Croix le Rédempteur des âmes,
Crispé par d'horribles douleurs,
Nous invite sans cesse, avec cris, avec flammes,
D'aller à lui dans nos malheurs :

IX

"Venez à moi, dit-il, vous que la peine accable,
Venez, je vous soulagerai ;
Vous tous pour qui la vie est triste et lamentable,
Venez, je vous consolerai.

Bienheureux les cœurs purs ! Bienheureux ceux
[qui pleurent !
Bienheureux les pauvres souffrants !...
Ceux qui dans la justice inflexibles demeurent
Du Ciel seront les conquérants !"



IL FAUT SOUFFRIR

La fleur s'épanouit et l'étoile est brillante ;
Le papillon voltige et le rossignol chante
Mais dans le cœur humain je cherche en vain la paix.
Trouvez-vous le repos ?... Trouvez-vous quelque chose
De stable en cet exil ?... Non. La plus belle rose,
Hélas ! ne se garde jamais !

Aujourd'hui l'espérance et demain l'amertume :
Un mal mystérieux nous ronge et nous consume ;
J'entends l'humanité se plaindre tous les jours ;
Dans les sombres chagrins notre âme qui s'abîme,
De mille ennuis divers tour-à-tour est victime....
Quoi donc ! souffrirons-nous toujours ?

Oui, toujours ici-bas ; car c'est Dieu qui l'ordonne.
Oserez-vous combattre un sort qui vous étonne ?
Plus cruels deviendront vos désappointements.
Résignez-vous plutôt ; le Seigneur est un Père ;
Aimez, priez, souffrez : l'amour et la prière
Seront un baume à vos tourments.

Pourquoi l'affliction ? Et pourquoi la tristesse ?
Ah ! c'est que, malheureux, du fond de sa détresse,
Le cœur humain s'élance et bondit vers le Ciel !
Dieu ranime du fouet les ardeurs de notre âme ;
La croix porte ses fruits : désir, appel et flamme,
Cris déchirants vers l'Eternel !

L'homme altéré méprise une source tarie ;
L'homme affamé rejette une écorce flétrie ;
L'homme avare se meurt sur des coffres sans or ;
Et moi, je ne ressens qu'une pitié profonde,
Un souverain dégoût pour l'empire du monde
Où je ne vois pas mon trésor.

Périssent les plaisirs, les faux biens de la terre!....
L'or qui nous enrichit, l'eau qui nous désaltère,
Le pain qui nous soutient, tout se trouve là-haut.
Nous convoitons vraiment les trésors de Dieu même ;
Nous avons soif et faim de la Bonté suprême :
Voilà, voilà ce qu'il nous faut.

Eussions-nous l'univers et toutes ses richesses,
Toutes ses voluptés, toutes ses allégresses ;
Comme des rois, des dieux, fussions-nous encensés ;
Nos misérables cœurs crieraient toujours " Encore !
Encore ! "—Pour guérir le mal qui nous dévore,
Tout cela n'est donc pas assez !

Eh ! bien, courage ! amis ; le vallon des souffrances
Est l'unique chemin vers les magnificences,
Vers l'infini bonheur que Dieu seul peut donner.
Si de pleurs et de fiel Dieu veut que l'on s'abreuve,
Sans cesse à notre force il mesure l'épreuve
Sans jamais nous abandonner.

Courage ! la douleur équivaut au martyre...
A l'exilé qui souffre et gémit et soupire,
Dieu réserve la joie et l'extase des Saints.
Courage ! dans Sion, dans la gloire éternelle,
D'une couronne vraie, éclatante, immortelle,
Nos fronts radieux seront ceints.

Qu'arriverait-il donc si le dard de la peine
N'aiguillonnait nos flancs ?... Si notre coupe pleine
A nos lèvres n'offrait qu'un vin délicieux ?....
Si nos cœurs s'enivraient des plus suaves choses ?....
Si nous n'avions qu'à vivre et dormir dans les roses ?..
Malheur !.... nous oublierions les Cieux !



IMAGES DE DIEU

OU

Bonheur facile ici-bas.

I

Comme on entend, le soir, la brise qui soupire
Et qui veut toujours soupirer ;
Comme l'eau qui murmure en un tendre délire
Et qui veut toujours murmurer ;
Comme l'oiseau gazouille et l'insecte bourdonne ;
Comme l'étoile brille au ciel ;
Comme le beau soleil resplendit et rayonne ;
Comme tout chante l'Eternel....
Ainsi mon âme ardente a des élans suprêmes
Vers les délices du bonheur....
Qui comblera mon âme en ses désirs extrêmes ?...
Qui pourra contenter mon cœur ?....

II

Mon cœur avec dégoût regarde les richesses,
Les plaisirs et la volupté,
Les gloires, les honneurs, les vaines allégresses
D'un monde affolé, transporté......
Le bonheur n'est pas là !.... Le bonheur n'est pas même
Dans les plus candides amours ;
Car au sein du foyer domestique où l'on s'aime,
On pleure, on soupire toujours....
Est-il dans le voyage ?... Est-il dans la science ?...
Est-il enfin dans l'amitié ?....
Non !. . Je trouve partout la fatale impuissance
Qui fait l'objet de ma pitié !

III

Mon Dieu, puisque mon âme est d'essence divine,
Elle est faite pour le divin....
C'est donc votre beauté, seule, qui me fascine,
Comme l'ange et le séraphin....
Les bienheureux, au Ciel, contemplent sans nuages
Votre face qui les ravit.....
Ici, dans l'univers, on n'a que des images
De votre incomparable esprit....
Eh! bien, plus votre image est belle, immense et pure,
Plus elle a d'attraits pour mon cœur....
Et quand je vous vois là, présent dans la nature,
Je palpite, enfin, de bonheur!

IV

Laissez-moi, vains soucis de la terre et du monde,
Jouir de ces reflets de Dieu....
Mon bonheur est de voir l'immensité profonde,
L'infini du firmament bleu,
L'étoile et le soleil, la lune et les nuages,
Les mirages de l'horizon,
L'aurore et le couchant, les forêts, les bocages,
Les fleurs, les ruisseaux, le gazon,
Les montagnes, les mers, les vallons et les plaines,
Les papillons et les oiseaux....
Mon Dieu, de vos grandeurs et beautés souveraines
Voilà les reflets les plus beaux!

V

Vous tous qui gémissez, ô pauvres de la terre,
Soyez donc heureux avec moi....
Pour ces transports d'amour, de bonheur salutaire,
Tout homme est riche comme un roi....
C'est gratuitement que le Bon Dieu nous donne
Tant d'images de sa beauté....
Dans cet éclat divin, qui sous nos yeux rayonne,
Se trouve la félicité......
Pour Dieu si ravissant que notre cœur s'embrase !
Car rien qu'à regarder le ciel,
On pourrait ici-bas défaillir en extase,
Devant les traits de l'Eternel !

VI

Mais ce bonheur terrestre est lui-même une image
Du bonheur que l'on goûte aux Cieux,
Lorsque Dieu nous fait voir son auguste visage
Et ses rayons délicieux....
Oh ! qu'il fera donc bon dans l'ineffable empire
De l'ineffable Majesté,
Puisque cet univers, où le divin transpire,
Offre tant de suavité !....
Que j'aie, en attendant, au milieu de l'espace,
Pour mon regard un coin du Ciel,
Et je m'estime heureux d'un bonheur qui surpasse
Tous les biens du monde mortel !

VII

Je me détache, alors, des vanités du monde,
Comme un prisonnier de ses fers ;
Et mon âme, plus libre, en amour plus féconde,
Imite l'aigle dans les airs :
Elle monte, elle plane, et monte et plane encore,
Voulant toujours monter plus haut,
Dans cette immensité, vers le Dieu qu'elle implore,
Pour l'aimer enfin sans défaut....
Car si l'on doit, au Ciel, avec Dieu se confondre,
Pour ne faire qu'un avec lui,
A ce bonheur divin pourquoi ne pas répondre,
Ne pas voler dès aujourd'hui ?

VIII

C'est là, dans un repos, dans une paix sublime,
Que je perds tous les souvenirs
De ce monde cruel, inexorable abîme
Des malheureux et des martyrs.....
Je ne me souviens plus ni de la calomnie,
Ni de la haine des méchants,
Ni de l'adversité, ni de la maladie,
Ni de la mort aux coups tranchants,
Ni de la trahison, ni de l'ingratitude,
Ni de la perte des amis,
Ni de la pauvreté, ni de la solitude,
Ni des affronts, ni des ennuis !

IX

C'est là, dans un repos, dans une paix sublime,
Que je sens la force de Dieu ;
Mon âme ne craint pas, là-haut, d'être victime
Des faiblesses de ce bas lieu.....
L'erreur serait d'aimer les beautés que j'admire
Sans y voir Dieu qui les créa :
Malheur à l'insensé que l'être aimable attire
Et qui ne voit pas au-delà!....
Si l'on voit Dieu lui-même en ses pures images,
On ne sera jamais déçu :
Plus on voit, plus on aime, et plus nos amours sages
Nous sont un bonheur absolu !

X

Le monde me dira : " La plus parfaite image
Pour nous, de la divinité,
N'est-ce pas l'être humain au sublime visage ?....
N'est-ce pas l'humaine beauté ?" ...
Et moi, je dis : Sans doute!... Aussi voilà le piège
Où vont tomber tant de mortels....
Avec ses dons brillants, notre esprit fait cortège
A tous nos attraits corporels....
Un tel être est si beau qu'on l'aime pour lui-même,
Comme s'il était notre fin ;
Et nous cherchons alors notre bonheur suprême
Ailleurs que dans l'Etre Divin !

XI

Le monde me dira : "Le pouvoir de la vue
Ne saurait être si puissant :
Il faut, pour bien jouir de la beauté perçue,
La tenir d'un cœur embrassant !" . . . .
Et moi, je lui réponds : L'âme est vite blessée
Par les émotions du cœur ;
Plus on aime et jouit par l'œil et la pensée,
Plus on goûte un noble bonheur !
Oh ! qu'il nous soit donc doux, en regardant la terre,
D'aimer comme l'on aime aux Cieux,
Où dans un océan de divine lumière,
On n'aura besoin que des yeux !



LES DEUX FLEUVES

ALLÉGORIE

QUE de fois, sur un fleuve, au milieu de mes rêves,
Assis dans une barque et le cœur plein d'effroi,
Au gré d'un fort courant, je glisse malgré moi,
Sans pouvoir me fixer un instant sur les grèves !

Je vois des fruits, je vois des fleurs,
Je vois de l'herbe et de l'ombrage ;
Et tous ces attraits du rivage
M'arrachent des cris et des pleurs.
Car je dis à ma barque : arrête ;
A descendre là je m'apprête :
J'y coulerais des jours si doux !....
Mais le courant n'a pas d'oreilles :
Je bondis, loin de ces merveilles,
Dans les bouillons et les remous.

Je débouche, à la fin, dans une mer immense,
Et voilà que tout brille à mes yeux éblouis ;
Je découvre partout des charmes inouïs ;
Mon âme entre en extase et j'admire en silence.

J'admire l'azur de la mer,
La sérénité de la brise
Et la délicatesse exquise
Des parfums répandus dans l'air ;
J'admire des îles nombreuses
Regorgeant de fleurs gracieuses,
De gazon, d'ombrage et de fruits....
Oh ! combien je me félicite
De n'avoir pu, durant ma fuite,
Descendre aux rivages proscrits !

Qui ne voit qu'un tel rêve est une allégorie ?
Le fleuve irrésistible est le fleuve du temps :
C'est en vain que, charmé, l'on voudrait, par instants,
S'arrêter pour jouir des douceurs de la vie.

Comme un éclair ou comme un trait
Dans notre course furibonde,
Parmi les tourbillons du monde,
Le plaisir passe et disparait.
Si nous n'avions d'autre espérance,
Que deviendrait notre existence ?
Un désespoir perpétuel !....
Voici donc la clef du mystère :
Ne pas trop estimer la terre,
Et voguer tout droit vers le ciel.

C'est là que nous attend le bonheur véritable,
Dans une immensité de lumière et d'amour,
Dans l'océan divin, dans l'immortel séjour,
Où brille du Très-Haut la gloire incomparable.

Pourquoi Dieu met-il ici bas
Tant d'images de son essence ?
Pourquoi tant de magnificence,
Tant de richesse et tant d'appâts ?
Est-ce pour y fixer nos âmes ?
Non, c'est pour raviver les flammes
De nos élans vers le bonheur ;
Car l'image, partout si belle,
Nous montre en l'essence éternelle
Infiniment plus de splendeur.

Peut-être nous vivons depuis longues années,
Et nous glissons toujours sur le fleuve fatal ;
Peut-être arrivons-nous près du terme final ;
Et qui peut retenir nos barques entraînées ?

Peut-être hélas ! avons-nous vu.
Sur nos têtes, plus de nuages
Que fleurs et fruits sur nos rivages ;
Peut-être l'orage est venu ;
Et par un double sacrifice,
Dieu veut ainsi que s'accomplisse
Notre carrière et notre sort.
Eh ! bien, songeons que la souffrance
Mérite avec plus d'affluence
Le bonheur du céleste port.



MANREZE

Lieu de retr tenu par les Révds Pères Jésuites, sur le chemin Ste-Foy, près Québec.

Quelle est cette villa charmante
Où la nature nous enchante
Par son aspect silencieux,
Par ses arbres majestueux,
Par ses fleurs aux vives parures,
Par ses oiseaux, par ses verdures,
Par son doux climat de printemps ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette ample résidence
Où l'art, avec magnificence,
Sur un splendide piédestal,
Dans un maintien noble et royal,
Nous montre le grand saint Ignace,
Et, sous ses pieds, l'ignoble face
Du diable aux gestes révoltants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette aimable demeure
Où la porte s'ouvre à toute heure,
Pour accueillir le pèlerin
A *Notre-Dame du chemin*,
Dans des cellules spacieuses
Montrant images précieuses
A leurs bien-aimés habitants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette maison d'étude,
De prièr et de solitude,
Où le docte religieux,
Par des exercices pieux,
Des méditations profondes
Et des affections fécondes,
Elève à Dieu ses pénitents ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Quelle est cette sainte retraite
Où, dans la paix la plus parfaite,
Un jour passe comme un éclair,
A contempler, d'un regard clair,
Nos éternelles destinées,
Et de nos trop courtes années
Les trop infertiles instants ? —
C'est Manrèze des retraitants.

Quel est ce salutaire asile
Tout imprégné de l'Evangile,
Tout plein de la grâce de Dieu,
Où l'amour divin, comme un feu,
Comme une abondante lumière,
Projette sur notre carrière
Ses rayons les plus éclatants ?—
C'est Manrèze des retraitants.

Heureux le prêtre ou le fidèle
Que la grâce divine appelle
A venir se réconforter,
Se recuillir, se délecter,
Se consoler de l'infortune,
Et bien combler toute lacune
Dans son cœur, sa vie et son temps,
A Manrèze des retraitants !

LE LAC MAUDIT

Légende italienne

Cette légende épouvantable
S'adresse à vous, blasphémateurs
Du Dieu mille fois adorable,
Ainsi qu'à vous, profanateurs
De la sainte loi du Dimanche ;
Craignez la terrible revanche
De Dieu contre ses insulteurs.

Dans la province de Viterbe,
Vivait un très riche héritier,
Qui, par son esprit de superbe
Et son tempérament altier,
Fut poussé jusqu'à la folie
De renier d'abord Marie,
Puis le Christ, puis le Ciel entier.

Oubliant jusqu'à son baptême,
Sa première communion,
Il abhorrait avec blasphème
Tout acte de religion.
Chacun le tenait pour coupable
D'avoir vendu son âme au diable,
Dans sa noire aberration.

Le Dimanche, sa joie infâme
Etait de vaquer au travail ;
L'horreur du public et le blâme
Etaient son moindre épouvantail ;
Car plus il causait de scandales,
Plus ses œuvres dominicales
Etaient la terre et le bétail.

Quiconque entrait à son service
Etait contraint de travailler. . . .
Adieu l'église ! Adieu l'office !
Fallait agir et non prier ! . . . .
Son cœur plein de scélératesse
Trouvait ainsi, pendant la messe,
Un plaisir tout particulier.

Dans l'aire il étendait ses gerbes,
Et pour battre les épis mûrs,
Il lançait ses bêtes superbes,
Leur criant des jurons impurs ;
Il les claquait de sa lanière,
Et les chevaux, dans la carrière,
Battaient le grain de leurs pieds durs.

Le plus étrange de son crime
Est qu'il avait de bons parents,
Qui, pour le tirer de l'abîme,
Lui tendaient des bras suppliants ;
Mais c'est en vain que père et mère
Faisaient prière sur prière
Pour le plus ingrat des enfants.

Il ne voulait plus rien entendre :
Il aurait pu fouler aux pieds
Le cœur de sa mère si tendre,
Et de son père pitiés....
A tant d'amertume on succombe :
Ils descendirent dans la tombe :
Le chagrin les avait tués.

Mais avant de quitter la terre,
Ils avaient confié leur fils
A l'amour d'un autre bon père
Vénéré dans tout le pays :
Ambrosio le saint ermite
A qui le peuple faisait suite
Pour sa prière et ses avis.

Comment redire tout le zèle
De ce bon père Ambrosio,
Et sa charité paternelle,
Pour Giousep Dominio ? —
Car tel est le nom exécrable
De cet impie abominable
Qui de l'enfer s'est fait l'écho.

Allant le voir avec courage,
Dans ses champs ou dans son logis,
Il lui disait : " Tout cet ouvrage
Est chose maudite, ô mon fils !
Travailler ainsi le Dimanche !....
Ah ! si tu savais la revanche
De Dieu contre ses ennemis ! "

Avec le mépris du silence,
Le mécréant, d'un air moqueur,
Accueillait cette remontrance
Qui ne faisait qu'aigrir son cœur....
A la fin, voilà qu'il s'irrite....
Il menace le saint ermite
Des vengeances de sa fureur.

" Du Ciel c'est plutôt la vengeance,
Mon fils, qui tombera sur toi....
Reviens au Dieu de ton enfance,
Reviens à ta première foi ;
Arrête, arrête ce manège,
Cet effroyable sacrilège
Contre le Seigneur et sa Loi." —

Dans l'aire il étendait ses gerbes ;
Et pour battre les épis mûrs,
Il lançait ses bêtes superbes,
Leur criant des jurons impurs ;
Il les claquait de sa lanière,
Et les chevaux, dans la carrière,
Battaient le grain de leurs pieds durs.

" Comprends donc, mon fils, la démence
D'insulter ainsi que tu fais
A la bénigne Providence
Qui te comble de ses bienfaits.
Veux-tu que le Ciel te pardonne ?
Il est temps, mon fils, abandonne
Le plus horrible des forfaits!"—

Dans l'aire il étendait ses gerbes ;
Et pour battre les épis mûrs,
Il lançait ses bêtes superbes,
Leur criant des jurons impurs ;
Il les claquait de sa lanière,
Et les chevaux, dans la carrière,
Battaient le grain de leurs pieds durs.

Dans un langage prophétique,
Toujours le saint vieillard parlait ;
Mais à son œuvre satanique
Giousep toujours s'affolait :
Battre dans l'aire épis et gerbes,
Avec gens et chevaux superbes,
Chaque Dimanche il s'en allait.

Enfin, la colère divine
Va s'abattre sur le maudit...
Ecoutez.... La cloche argentine
Sonne.... Le peuple est interdit...
Car il voit encor sur les gerbes
Piétiner les chevaux superbes
De l'abominable bandit !

C'est Dimanche !.... La Sainte Messe
Va commencer dans un instant....
Tout à coup, rempli de tristesse,
Arrive un vieillard palpitant....
Il s'avance, ferme, intrépide....
Il prend les chevaux par la bride,
Et d'un ton de voix éclatant,

Il dit : " Arrête cet outrage,
Giousep, ou tu vas périr !"....
Mais l'autre, en écumant de rage,
Crie : " Ah ! c'est toi qui vas mourir !...
Va-t-en, sermonneur exécrable !....
Je n'ai d'autre dieu que le diable !....
C'est lui seul que je veux servir !"....

Puis il lui cingle le visage
D'un coup terrible de son fouet !....
Aussitôt éclate un orage,
Déchaîné par un tel forfait !....
A ces menaçantes alarmes,
Ambrosio, baigné de larmes,
S'éloigne en criant : " C'en est fait ! "

Le vent mugit, l'orage gronde,
La foudre tonne, les coursiers,
Dans une course furibonde,
S'en vont broyant tout sous leurs pieds....
La terre tremble et tourbillonne....
On entend la cloche qui sonne....
On voit s'allumer des brasiers !....

Puis dans une infernale ronde,
Le renégat et sa maison,
Ses chevaux, son aire féconde,
Ses bâtiments et sa moisson....
Tout saute, roule et tourbillonne....
On entend la cloche qui sonne....
On voit le peuple en oraison !....

Dans cette course furibonde,
Tout souffre un horrible tourment ! ....
Tout, dans cette infernale ronde,
Participe à l'effondrement !....
On entend la cloche qui sonne....
Dans le sol qui s'ouvre et frissonne
Tout disparaît en s'abimant ! ....

....

....

Cette légende épouvantable
S'adresse à vous, blasphémateurs
Du Dieu mille fois adorable,
Ainsi qu'à vous, profanateurs
De la sainte loi du Dimanche :
Craignez la terrible revanche
De Dieu contre ses insulteurs.

....

....

On raconte qu'à l'endroit même
Où tout venait de s'engloutir,
En ce lieu frappé d'anathème,
Du fond du gouffre, on vit sortir
Un vaste lac à l'eau brûlante,
Où les gens, saisis d'épouvante,
Croyaient tout voir s'anéantir.

Après la fin de la tourmente,
On vit l'ermite Ambrosio
Prier pour l'âme impénitente
Du malheureux Dominio....
Mais chacun trouvait exécrable
La mémoire du misérable
Qui de l'enfer était l'écho!

....

....

On dit qu'au jour anniversaire
De cet horrible événement,
Dès le matin, juste au moment
Du sacrifice salutaire,
Il se fait un bruit sous les eaux
Pareil au galop de chevaux
Foulant des gerbes dans une aire,
Ou courant fous dans la carrière...
Puis l'on entend des coups de fouets,
Des cris, des jurons, et la voix
D'un homme qui semble maudire....
Enfin, l'on entend comme un rire,—
Rire infernal,—dont les échos
S'en vont ricochant sur les flots!



UN REVE

Les faux savants en déroute

Science humaine et science divine.

I

Les prétendus savants, dans leur fière attitude,
Etaient là groupés devant moi,
Accusant de stupide et lâche servitude
Tous les disciples de la foi.

O belle occasion !.... O chance précieuse
Que tous ces gens en ce moment !....
Je leur tendis les bras, dans mon ardeur fiévreuse,
Et je leur criai prestement :

" Savants, savants, de votre ineffable science
Donnez-moi donc un aperçu ;
Venez donc dissiper la profonde ignoranc
Dans laquelle je fus conçu.

Pour vos esprits, sans doute, il n'est point de mystère
Dans toute la création !....
Heureux mortels pour qui tout être de la terre
Trouve son explication !

Vous qui n'admettez rien sans pouvoir le comprendre,
Vous comprenez donc l'univers !....
A l'admettre incompris oseriez-vous descendre ?....
Quel acte illogique et pervers !

Eh ! bien, révélez-moi l'origine des choses !....
Car si le monde est éternel,
Pourquoi sa contingence ?... Où donc en sont les causes,
Si vous dites qu'il est mortel ?

Je vous entends placer au sein de la matière
Une inhérente attraction :
Pourquoi n'a-t-on pas vu la masse tout entière
S'unir dans sa concrétion ?

Où prenez-vous la force, à tendance contraire,
Qui, séparant les éléments,
En fit par millions, et chacun dans sa sphère,
Les soleils et les firmaments ?

La matière, réduite en atomes infimes,
Devrait au fond se ressembler :
Mais les corps primitifs ont leurs vertus intimes :
Voulez-vous me les révéler ?

Tout métal, n'est-ce pas, quand il se cristallise,
Prend un angle particulier,
Qui donc donne aux cristaux leur forme si précise
Et leur aspect si régulier ?

Voulez-vous m'expliquer cette douce lumière
Par laquelle nous voyons tout ?....
Est-ce un frémissement agitant la matière ?....
Un fluide courant partout ?....

Maîtres, vous le savez, le feu produit encore
Le calorique et la chaleur :
Quel est cet élément que plus d'un peuple adore,
Si précieux par son ardeur ?

Et l'électricité, puissance féerique,
Chaleur, lumière, mouvement,
Ne m'en direz-vous pas la nature énergique,
L'ineffable éblouissement ?

Savez-vous les secrets de la terre qui tremble,
Des volcans qui lancent le feu !....
De l'interne fournaise à qui l'enfer ressemble,
Savez-vous la force et le jeu ?

Quand les lourds ouragans nous apportent la grêle
Qui hache les blés des vallons,
Nous direz-vous comment la glace à l'eau se mêle,
Comment se forment les grêlons ?

En quoi l'être organique et l'être inorganique
Ont-ils des traits si différents ?
Vous dites : " Par la vie."—Ah ! la simple physique
Est donc à bout d'expédients !

Dites ce qu'est la vie !.... Est-ce chose inscrutable
Chez la plante et chez l'animal ?
Dites son origine !.... Est-elle inabordable
A votre esprit transcendantal ?

La matière peut-elle, aimable, complaisante,
Nous donner ce qu'elle n'a point ?....
Notez que l'animal, mieux doué que la plante,
A des sens actifs en appoint !

Non seulement des sens, mais un instinct sagace
Qui le guide infailliblement !
Comment, sans la raison, est-il si perspicace,
Faisant tout inconsciemment ?

D'un germe dans le sol, ou dans une matrice,
La plante ou l'animal surgit ;
Et dans son rejeton, la forme créatrice
Intacte, identique, survit.

D'où vient que chaque espèce, en ses traits légitimes,
Se conserve indéfiniment ?
Nous expliquerez-vous ces merveilles sublimes
Qui nous comblent d'étonnement ?

Nous direz-vous pourquoi chaque espèce à sa taille
Arrive et ne va pas plus loin ?
Pourquoi faut-il toujours que le vivant défaille
En dépit du plus tendre soin ?

Nous direz-vous comment se produit la nature
Mâle et femelle tour-à-tour ?
Comment en équilibre on voit la créature
Se multiplier chaque jour ?

Dites par quel moyen le beau sexe est imberbe,
Alors que vous êtes barbus :
Ici, peau de satin ; là, moustache superbe :
Expliquez ces deux attributs !

Me direz-vous comment s'exerce l'influence
Du cerveau sur tout notre corps ?
Avec quelle harmonie et par quelle puissance
Organe et nerf ont leurs rapports ?

Puis l'homme n'a-t-il pas, mieux doué que la bête,
Les lumières de la raison ?
N'a-t-il pas, pour mûrir les projets dans sa tête,
Jugement et réflexion ?

Voyez son libre-arbitre avec sa conscience,
Pour choisir le mal ou le bien....
Affamé de bonheur, voyez comme il s'élance,
Cherchant à rompre tout lien !

Savants, que dites-vous de ces prérogatives ?....
De cet être intellectuel ?....
De notre liberté ?.... De nos âmes captives
Toujours en essor vers le Ciel ?....

Vous ne me direz pas que cette intelligence
N'est que de la sensation !....
Que d'un cerveau plus fin, plus noble en son essence,
Elle est pure sécrétion !

La sensibilité purement animale
Peut-elle si haut s'élever ?....
Parlez-moi dignement, de façon magistrale,
Sans chercher à vous esquiver !"

II

Déjà tous mes savants, les uns après les autres,
Sans mot dire avaient disparu :
Irréfragable aveu que tous ces fiers apôtres
Ne savent rien.... Qui l'aurait cru ?

Ce qu'ils savent un peu n'est qu'une humble parcelle,
Une goutte d'eau dans les mers !
Ce qu'ils ne trouvent point dans leur pauvre cervelle
Est plus vaste que l'univers !

Au mystère ils se croient,—aveugles volontaires,—
Des étrangers libres d'égards ;
Et je les vois soumis aux milliers de mystères
Qui se dressent de toutes parts !

Qu'ont-ils jamais compris à l'essence des choses
Dans l'univers matériel ?
Furent-ils empêchés par d'aussi piètres causes
De croire à ce monde mortel ?

Admirez leur orgueil et leur inconséquence :
Ils rejettent Dieu non compris,
Et le monde ignoré dans son intime essence
Est bon pour leur faibles esprits !

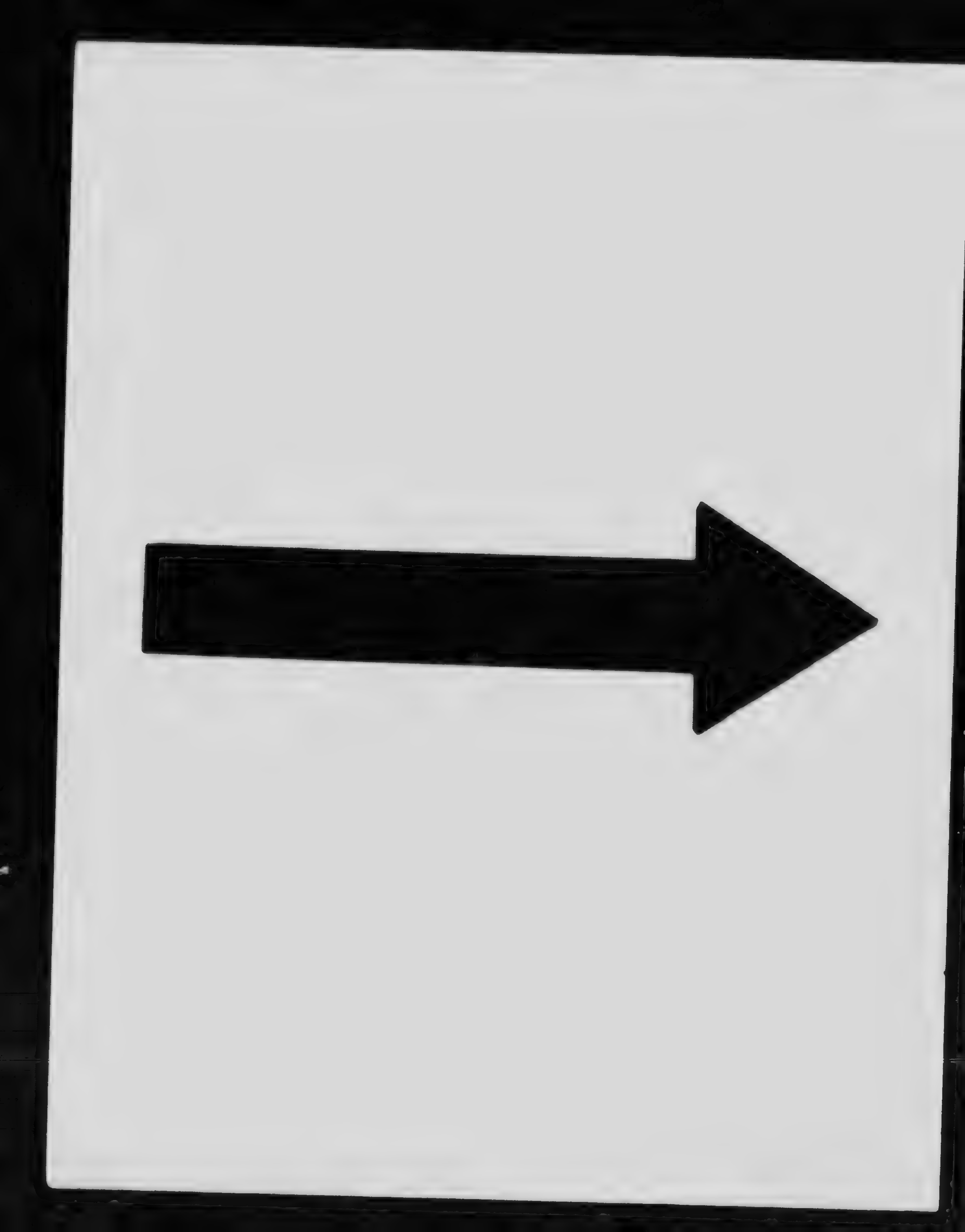
Laissons-les s'aveugler.... Mystères pour mystères,
Vivent les mystères de Dieu !
Ne sont-ils pas plus beaux, plus grands, plus salutaires
Que les secrets de ce bas lieu ?

Lorsque l'homme est tout seul à comprendre le monde,
N'y rien voir n'est pas étonnant ;
Mais Dieu nous parle-t-il ?.... Sa clarté nous inonde :
Nous n'hésitons plus maintenant !

Dieu n'a-t-il pas parlé par lui-même à nos pères ?....
Par ses prophètes ?.... Par son Fils ?....
N'a-t-il pas opéré, ruisselants de lumières,
Les miracles les plus précis ?

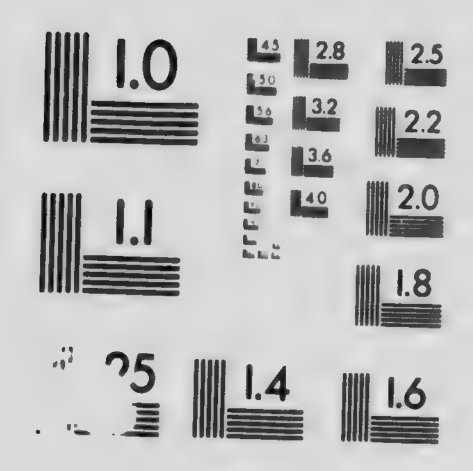
Savants, je reste froid devant votre science ;
Mais devant le Verbe Divin,
Oh ! je frémis de joie et de reconnaissance :
Voilà l'enseignement certain !

Que nous importe-t-il de ne pas tout comprendre
Dès que nous comprenons ce point :
Que si la voix de Dieu vers nous daigne descendre,
Elle ne nous trompera point ?



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Si mon esprit pâlit devant la créature,
Qu'est-il devant le Créateur ?
Je ne puis rien comprendre au sein de la nature :
Puis-je comprendre son Auteur ?

Quoi donc ! Dieu n'est-il pas plus grand que les ouvrages
Qu'il laisse tomber de ses mains ?
N'est-il pas au-dessus des esprits les plus sages
Dont se glorifient les humains ?

Qu'on puisse le scruter comme on scrute le monde
Sans qu'il écrase notre esprit,
Il cesse d'être Dieu : son essence profonde
S'évapore et s'évanouit !

La grandeur insondable est son propre domaine :
Que je suis fier de mon grand Dieu !
J'en serais tout confus si la sagesse humaine
Le renfermait en son milieu !

Seigneur, soyez béni, vous qui daignez m'instruire
Des éternelles vérités !
Arrière les savants qui veulent me séduire
Par leurs vaines stupidités !

III

Et quand même ils pourraient de la nature entière
Me dévoiler tous les secrets,
Pourraient-ils m'enseigner la divine carrière
Que Dieu nous donne en ses décrets ?

Si jusqu'à vous, mon Dieu, par amour et par grâce,
Vous daignez élever nos cœurs ;
Si vous daignez, Là-Haut, révéler votre face
Aux élus sauvés et vainqueurs ;

Si vous nous attirez par d'ineffables joies
Vers l'empire surnaturel ;
Si vous avez, pour nous, déterminé les voies
Qui conduiront à votre Ciel ;

Ne serez-vous pas seul, en cela, notre Maître,
O Dieu de toute vérité ?
Par quel autre que vous pourrais-je bien connaître,
Atteindre la félicité ?

Où chercher les trésors de la vie éternelle
Sinon dans les enseignements
De Pierre qui régit votre Eglise immortelle
Et dispense vos sacrements ?

Combien donc, ô Seigneur, la science divine
Est-elle toujours au-dessus
De la science humaine, impuissante, enfantine,
Qui laisse nos esprits déçus !

Sur un unique point la science du monde
Est vraie et bonne en même temps :
C'est quand elle voit Dieu comme source féconde
De tous les êtres palpitants ;

Quand elle voit partout la divine puissance
Et la divine majesté,
La divine sagesse, et la divine essence
Avec la divine bonté,

Eclater, rayonner, dans l'espace admirable
Où se balance l'univers,
Dans les astres des cieux, dans la terre habitable,
Dans les airs, les bois et les mers !

Donnez-nous, ô savants, cette aimable science
Qui nous jette en face de Dieu :
Jamais vous ne pourrez, avec trop d'abondance,
Combler, sur ce point, notre vœu !



CANTEMUS DOMINO

Invocation Générale

O voix de la nature,
Vous qui savez chanter,
Venez, je vous adjure,
Venez pour m'assister.

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

Invocations Particulières

I

Petit oiseau, de branche en branche,
En gazouillant, veux-tu sauter ?
Petit oiseau, de gaîté franche,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De branche en branche,
Veux-tu sauter ?
De gaîté franche,
Veux-tu chanter ?

De branche en branche,
De gaîté franche,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble ;
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

II

Joli ruisseau, de roche en roche,
En babillant, veux-tu sauter ?
Joli ruisseau, comme une cloche,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De roche en roche
Veux-tu sauter ?
Comme une cloche
Veux-tu chanter ?

De roche en roche,
Comme une cloche,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

III

Humble grillon, de place en place,
En t'égayant, veux-tu sauter ?
Humble grillon, lorsqu'on te chasse,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De place en place
Veux-tu sauter ?
Lorsqu'on te chasse
Veux tu chanter ?

De place en place,
Lorsqu'on te chasse,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

IV

Léger zéphir, de plage en plage,
En t'enfuyant, veux-tu sauter ?
Léger zéphir, dans le feuillage
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De plage en plage
Veux-tu sauter ?
Dans le feuillage
Veux-tu chanter ?

De plage en plage,
Dans le feuillage,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

V

Parfum exquis, de rose en rose,
En t'exhalant, veux-tu sauter ?
Parfum exquis, dans fleur éclose,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De rose en rose
Veux-tu sauter ?
Dans fleur éclose,
Veux-tu chanter ?

De rose en rose,
Dans fleur éclose,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

VI

Poisson gentil, de rive à rive,
En folâtrant, veux-tu sauter ?
Poisson gentil, dans l'onde vive,
En m'assistant, veux tu chanter ?

De rive à rive
Veux-tu sauter ?
Dans l'onde vive
Veux-tu chanter ?

De rive à rive,
Dans l'onde vive,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

VII

Fier aquilon, de crête en crête,
En tournoyant, veux-tu sauter ?
Fier aquilon, dans la tempête,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De crête en crête
Veux-tu sauter ?
Dans la tempête
Veux-tu chanter ?

De crête en crête,
Dans la tempête,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

VIII

Torrent fougueux, de chute en chute,
En bouillonnant, veux-tu sauter ?
Torrent fougueux, dans ta culbute,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De chute en chute
Veux-tu sauter ?
Dans ta culbute
Veux-tu chanter ?

De chute en chute,
Dans ta culbute,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

IX

Rage des flots, de vague en vague,
En écumant veux-tu sauter ?
Rage des flots, sur la mer vague,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De vague en vague,
Veux-tu sauter ?
Sur la mer vague
Veux-tu chanter ?

De vague en vague,
Sur la mer vague,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

X

Foudre du ciel, de nue en nue,
En éclatant, veux-tu sauter ?
Foudre du ciel, sans retenue,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De nue en nue
Veux-tu sauter ?
Sans retenue
Veux-tu chanter ?

De nue en nue,
Sans retenue
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XI

Clameur des nuits, de cime en cime,
En murmurant, veux-tu sauter,
Clameur des nuits, lyre sublime,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De cime en cime
Veux-tu sauter ?
Lyre sublime,
Veux-tu chanter ?

De cime en cime,
Lyre sublime,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers

XII

Vent du désert, de zône en zône,
En résonnant, veux-tu sauter ?
Vent du désert, sur le sol jaune,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De zône en zône
Veux-tu sauter ?
Sur le sol jaune
Veux-tu chanter ?

De zône en zône,
Sur le sol jaune,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers

XIII

Lion coureur, de plaine en plaine,
En rugissant, veux-tu sauter ?
Lion coureur, à gorge pleine,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De plaine en plaine
Veux-tu sauter ?
A gorge pleine
Veux-tu chanter ?

De plaine en plaine,
A gorge pleine,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XIV

Feu du soleil, de terre en terre,
En frémissant, veux-tu sauter ?
Feu du soleil, dans le parterre,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De terre en terre
Veux-tu sauter ?
Dans le parterre
Veux-tu chanter ?

De terre en terre,
Dans le parterre,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XV

Belle Phébé, de phase en phase,
En gravitant, veux-tu sauter ?
Belle Phébé, dans ton extase,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De phase en phase
Veux-tu sauter ?
Dans ton extase
Veux-tu chanter ?

De phase en phase,
Dans ton extase,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XVI

Dôme étoilé, de flamme en flamme,
En t'allumant, veux-tu sauter ?
Dôme étoilé, vaste oriflamme,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De flamme en flamme
Veux-tu sauter ?
Vaste oriflamme,
Veux-tu chanter ?

De flamme en flamme,
Vaste oriflamme,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XVII

Foi des chrétiens, de monde en monde,
En t'exaltant, veux-tu sauter ?
Foi des chrétiens, vertu féconde,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De monde en monde
Veux-tu sauter ?
Vertu féconde,
Veux-tu chanter ?

De monde en monde,
Vertu féconde,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XVIII

Génie humain, de ville en ville,
En triomphant, veux-tu sauter ?
Génie humain, toi si fertile,
En m'assistant. veux-tu chanter ?

De ville en ville,
Veux-tu sauter ?
Toi si fertile,
Veux-tu chanter ?

De ville en ville,
Toi si fertile,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

XIX

Soupir des morts, de tombe en tombe,
En frissonnant, veux-tu sauter ?
Soupir des morts, quand le soir tombe,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De tombe en tombe,
Veux-tu sauter ?
Quand le soir tombe,
Veux-tu chanter ?

De tombe en tombe,
Quand le soir tombe,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'âmour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.

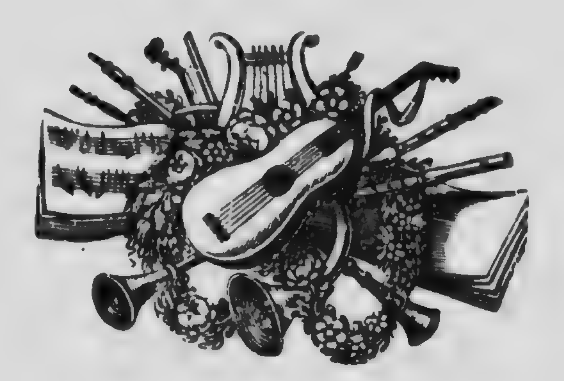
XX

Ange des cieux, de gloire en gloire,
En jubilant, veux-tu sauter ?
Ange des cieux, dans la victoire,
En m'assistant, veux-tu chanter ?

De gloire en gloire
Veux-tu sauter ?
Dans la victoire,
Veux-tu chanter ?

De gloire en gloire,
Dans la victoire,
Veux-tu sauter ?
Veux-tu chanter ?

Que l'amour nous rassemble :
Dans nos plus doux concerts,
Nous chanterons ensemble
Le Dieu de l'univers.



DEUXIÈME PARTIE

POÉSIES SOCIALES

SUJETS TRAITÉS :

PRÉSENCE DE DIEU.—BONHEUR DE PLEURER.—VOCATION RELIGIEUSE.—ENTRÉE EN RELIGION.—VIE DU CLOÎTRE.—VIE D'HOPITAL.—REMERCIEMENTS.—RECONNAISSANCE.—BON VOYAGE.—LONGÉVITÉ.—L'OISEAU-MOUCHE.

A L'AMI POÈTE



PRÉSENCE DE DIEU



I

O vous qui tressaillez, comme la sensitive,
Au souffle d'un mot, d'un soupir ;
O vous dont l'âme tendre et timide et craintive
Est plutôt faite, pour souffrir ;

O vous qui comprenez les voix de la nature,
L'esprit des fleurs et des oiseaux,
Le vol des papillons, le mystique murmure
Des vents, des bois et des ruisseaux ;

O vous qui contemplez, dans l'univers immense,
Dieu tout-Puissant qui le créa,
La sagesse la gloire et la magnificenc
Que partout sa main déploya ;

O vous qui méprisez les tumultes du monde,
Ses vains propos, ses vains plaisirs ;
O vous qui recherchez la retraite féconde
En doux silence, en doux loisirs.

O vous dont l'œil s'allume et dont le cœur s'en-
[flamme
Devant un spectacle béni ;
O vous qui vous plaisez à descendre en votre âme
Pour remonter vers l'infini ;

Oui, vous êtes poète et vous goûtez l'ivresse
De l'extatique enchantement ;
Vous pouvez, transporté par l'amour qui vous presse,
Escalader le firmament.

Avec moi venez donc ; envolons-nous ensemble :
Allons explorer l'univers....
Même soif nous unit, même faim nous rassemble,
Les mêmes bonheurs nous sont chers.

II

Envolons-nous avec la brise,
Avec le nuage et l'oiseau ;
Montons comme un encens d'église,
Comme un parfum de renouveau.

Allons parcourir les campagnes,
Les forêts, les prés, les vallons ;
Passons pardessus les montagnes,
Les pics et les nids des aiglons.

Allons voir l'immense étendue
Des grands lacs et des océans,
La richesse, enfin, répandue
Sur notre globe et dans ses flancs.

Allons, dès que surgit l'aurore,
Admirer le soleil levant,
Tout ce qu'il éclaire et qu'il dore
De son feu magique et vivant.

Allons vers la face argentée
De l'aimable reine des nuits,
Par qui la terre est enchantée.
Et les voyageurs sont conduits.

Allons plus haut, vers les étoiles
Qui, dans la profondeur des cieux,
Perçant des ténèbres les voiles,
Viennent scintiller à nos yeux.

Allons, au-delà des espaces,
Nous abîmer dans le Saint Lieu,
Nous éterniser dans les grâces,
Dans les délices du Bon Dieu !

III

Mais quoi ! faut-il atteindre à ces confins extrêmes
Pour trouver le céleste appui ?
Le Bon Dieu n'est-il pas au-dedans de nous-mêmes ?
Ne sommes-nous pas tous en lui ?

La mort vient nous frapper : c'est un rideau qui tombe.
Aussitôt parait notre Roi....
Nous le voyons quand même, en deçà de la tombe,
Avec les yeux de notre foi.

Vivons donc ici même en la douce présence
De l'adorable Majesté ;
Ici-bas, comme au Ciel, dans la divine essence,
Plongeons-nous pour l'éternité.

Une foi si profonde est-elle bien possible ?....
Oui, bien possible assurément,
Puisque Dieu, sous les traits d'une forme sensible,
Nous appelle amoureusement.

Jésus-Christ s'est levé des bas-fonds de l'étable,
Comme un soleil, sur le Thabor ;
Puis on l'a vu, sorti du tombeau redoutable,
Plus grand, plus glorieux encor.

Il conserve, à l'autel, sa grandeur et sa gloire :
Son cœur est consumé d'amour :
Sa chair est à manger et son sang est à boire :
Il se donne à nous sans retour ;

Et nous dit : " Venez donc embrasser votre Père ;
Venez vous plonger dans mon cœur :
Venez boire à longs traits le nectar salutaire
Qui fait germer vierge et vainqueur. "



AU POETE FRERE

BONHEUR DE PLEURER

I

Quand vous avez compris que la Beauté divine
Etincelle partout au sein de l'univers :
Dans les astres brillants dont le ciel s'illumine
Et qui sont réflétés par le cristal des mers ;
Dans les fleurs, dans les fruits et dans les verts feuillages
De tant d'arbres groupés en forêts et bocages ;
Dans l'éclat, dans la grâce et le vol des oiseaux ;
Dans les terrains coupés de limpides ruisseaux ;
Dans les champs ondoyants, tapissés de verdure ;
Dans les gais papillons qui sillonnent le pré ;
Dans l'aurore et ses feux ; dans toute la nature....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

II

Quand vous avez compris que la Bonté divine
Rayonne à l'infini sur tout le genre humain :
Dans les pampres vermeils qui couvrent la colline ;
Dans les épis dorés qui nous donnent le pain ;
Dans les bêtes des bois et des mers généreuses,
Offrant à nos festins leurs chairs délicieuses ;
Dans le lait et le miel ; dans les fruits savoureux
Aussi doux au palais qu'attrayants pour les yeux ;
Dans les trésors du sol, dans les sources d'eau pure ;
Dans les corps lumineux dont l'œil est éclairé ;
Dans l'air et la chaleur ; dans toute la nature....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

III

Quand vous avez compris la charité divine
Sans cesse en action pour les hommes pécheurs :
Au jardin regretté qui fut notre origine ;
Au Sinaï tonnant, fulgurant de splendeurs ;
A Bethléem où vint parmi nous le Messie ;
Au Calvaire où Jésus sacrifia sa vie ;
A Rome où Pierre règne, ici-bas immortel ;
Au temple où toujours Dieu s'immole sur l'autel ;
Au guichet du pardon pour l'humble pénitence ;
Au baptême d'où sort l'enfant régénéré ;
Sur la tombe où la Croix nous prêche l'espérance....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

IV

Quand vous avez compris que la grâce divine,
Comme un flot de lumière au sein du diamant,
Une sève que l'arbre aspire à sa racine,
Un feu dans le fer rouge, un principe animant,
Rend notre âme si belle et si noble et si pure
Que Dieu la fait jouir de sa propre nature,
Qu'il la remplit de foi, d'espérance et d'amour,
Qu'il en veut même faire au céleste séjour,
Une étoile vivante, à jamais glorieuse,
Luisant, parmi les saints, devant l'Etre adoré,
En extase toujours et toujours bienheureuse....
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

V

Quand vous avez compris la parole divine
Qui retentit toujours dans les Livres sacrés,
Laissant couler à flots la sublime doctrine
De Jéhova, du Christ, des Auteurs inspirés ;
Quand vous avez senti le frisson d'éloquence
Vibrant de l'orateur à l'auditoire immense ;
Quand vous avez trouvé le Vrai, le Beau, le Bien,
Dans les productions de l'Art chaste et chrétien ;
Quand vous avez compris les grandeurs de l'Eglise,
La gloire des martyrs et leur sang vénéré,
L'héroïsme des saints et leur tendresse exquise . . .
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

VI

Frère, avez-vous pleuré quand votre âme trop pleine,
Pour sortir d'elle-même éclatait en efforts ?. . . .
Quand un infortuné vous racontait sa peine ? . . .
Quand la harpe exhalait ses plus touchants accords ?. . . .
A l'apparition de sublimes pensées,
Telles, dans votre esprit, que des vagues pressées ;
Quand des regrets amers déchiraient votre cœur ;
Quand le Banquet divin vous comblait de bonheur ;
Quand l'amour du Bon Dieu s'emparait de votre âme ;
Quand vous jetiez au Ciel un regard éploré ;
Quand la douleur, en vous, brûlait comme une flamme. . .
Frère, frère, avez-vous pleuré ?

VII

Si vous avez pleuré ; si vous pleurez encore,
Transporté, tour à tour, de joie ou de douleur ;
Oh ! venez avec moi, cher ami que j'implore,
Et nous n'aurons tous deux qu'un seul et même cœur....
Ensemble vers le Ciel, d'un élan salutaire,
Nous nous élèverons, loin des bruits de la terre....
Voguant dans l'idéal, comme en un char de feu,
Nous goûterons Dieu seul et les choses de Dieu....
Nous unirons toujours nos sanglots et nos larmes,
Nous enivrant déjà d'un bonheur assuré,
Nous disant l'un à l'autre : " Est-il de plus doux charmes
Que le bonheur d'avoir pleuré ? "



VOCATION RELIGIEUSE

A UNE JEUNE PERSONNE DÉGOUTÉE DU MONDE

Jeune fille, ton cœur soupire,
Et tu ne sais pourquoi ;
Si tu veux, je vais te le dire :
Écoute, écoute-moi :

C'est que ton cœur est une flamme
Qui doit monter vers Dieu,
Et le monde retient ton âme
Captive en ce bas lieu.

Le papillon brûle son aile
Au feu qui l'éblouit :
Et toi, c'est ton âme immortelle
Que le monde trahit.

Car le monde, dans sa folie,
Croit remplir notre cœur :
Et notre cœur, vide, s'écrie :
Où donc est le bonheur ?

N'hésite plus, quitte le monde
Et ses folles amours ;
Car là, ton âme si profonde
Soupirera toujours.

ENTREE EN RELIGION

ADIEU AU MONDE—PARENTS CONSOLES

Paroles d'encouragement adressées par une jeune fille à son père et à sa mère, le jour qu'elle les quitta pour embrasser la vie religieuse. Ces paroles ne sont pas une fiction. Quant aux pensées et aux sentiments qu'elles expriment, elles ont réellement été écrites par une jeune fille. L'auteur, y ayant trouvé un magnifique sujet pour une pièce de poésie, les a mises en vers et en a fait la présente pièce.

I

Le plaisir est trompeur, la joie est éphémère ;
Le monde est une immense et profonde misère ;
Je m'en sépare enfin, car c'est assez pâtir....
Adieu, rêves d'amour, de bonheur et de gloire ;
Périsse en mon esprit votre vaine mémoire !....
Mon heure sonne : il faut partir !

A m'arracher d'ici pourquoi tarder encore ?
Vous savez, chers parents, que mon cœur vous adore :
Veuillez donc à mes vœux aujourd'hui consentir.
Ne me retenez plus par vos pleurs, ô ma mère !
Ni vous, par vos regards de tristesse, ô mon père !...
Mon heure sonne : il faut partir !

Oh ! je bois avec vous le fiel de ce calice :
Les douleurs que vous cause un si dur sacrifice,
Ma tendresse pour vous me les fait ressentir.
Mais c'est Dieu qui m'appelle : adorons son ouvrage ;
Résignons-nous ensemble ; ayons même courage....
Mon heure sonne : il faut partir !

Votre amour, chers parents, exagère les peines
Qui m'attendent là-bas ; moi, je baise les chaînes
Par lesquelles, bientôt, Dieu va m'assujettir.
Déjà mon cœur palpite et brûle à la pensée
Que je suis de Jésus la chère fiancée !....
Mon heure sonne : il faut partir !

Consolez-vous l'un l'autre ; aimez-vous davantage ;
Croyez-moi toujours là, parmi votre entourage,
Et vous serez bénis, j'ose le garantir.
Pour moi, c'est maintenant que je vais, tout heureuse,
Me consacrer à Dieu comme Religieuse.....
Mon heure sonne : il faut partir !

II

Me retenir serait pour vous un crime,
Et pour moi-même un acte douloureux ;
Inspirez-vous de l'ardeur qui m'anime :
Je pars, soyez heureux !

Les insensés crieront à la folie ;
Gardez-vous bien de murmurer comme eux :
Sublime et sage est ma nouvelle vie :
Je pars, soyez heureux !

N'hésitez plus dans votre sacrifice :
Que votre cœur soit fort et généreux :
Je vais au Ciel et non pas au supplice :
Je pars, soyez heureux !

A Dieu pour vous j'offrirai mes prières,
Le suppliant de combler tous mes vœux :
Ne craignez donc ni chagrins, ni misères :
Je pars, soyez heureux !

Pour quelques jours de peine et de souffrance,
N'irons-nous pas triompher dans les Cieux ?
O l'ineffable et divine espérance !...
Je pars, soyez heureux !



VIE DU CLOITRE



A UNE SŒUR CONTEMPLATIVE

Traduction de l'ode latine *In virgines Deo devotas*
de Notre Saint Père le Pape Léon XIII.



O vierges du Seigneur, tressaillez d'allégresse !
Vous avez pris Dieu pour époux :
Voyez-le tout près, devant vous,
Lui-même palpitant d'ineffable tendresse.

Par un acte en son cœur inscrit,
Il vous nomme avec joie, au Ciel et sur la terre,
(Incomparable honneur, délicieux mystère,)
Les épouses de Jésus-Christ.

Des vanités du siècle il vous a délivrées :
A toujours vivre saintement,
Dans un pieux recueillement,
Loin du monde et du bruit, vous êtes consacrées.

Vous êtes des lis odorants
Dans un jardin fermé tout rempli de merveilles ;
Vos abnégations, vos prières, vos veilles,
Ont mille parfums enivrants.

L'enfer à vous atteindre épuiserait sa rage,
Comme la mer, au fond d'un port,
Epuise toujours son effort,
En y voulant sans cesse introduire l'orage.

Filles de Dieu, ne craignez rien :
Votre cœur est armé d'une puissance extrême :
Faibles, vous pouvez tout ; car le Christ est lui-même
Votre force et votre soutien.

Marchez donc, ici-bas, de victoire en victoire,
Avec l'époux de votre choix ;
Plus vous embrasserez sa croix,
Plus il vous comblera de bonheur et de gloire.

Il ne vous permettra jamais
De l'emporter sur lui par vos amours immenses :
Il voudra toujours plus, dans ses magnificences,
Vous éblouir de ses attraits.

Oh ! qu'il vous sera doux, à votre heure suprême,
De quitter le monde mortel,
Et de vous envoler au Ciel,
Près de ce bien-aimé qui vous charme et vous aime !

Toujours, dans les siècles futurs,
Il vous enivrera de suaves délices ;
Toujours vous chanterez, dans les divins offices,
Le chant sublime des cœurs purs !



VIE D'HOPITAL

A UNE SŒUR DE CHARITÉ

Hélas ! qu'il est triste et pénible
De voir tant de maux ici-bas,
Produisant douleur et trépas !
Mais peut-on rester insensible
Envers la divine bonté,
Qui, dans sa libéralité,
Donne à l'Hôtel-Dieu la sœur grise
Et sa délicatesse exquise,
Pour soigner toute infirmité ?

On voit accourir la jeunesse
Dans cet Hôpital enchanté ;
On voit venir la pauvreté ;
On voit s'y rendre la richesse ;
On voit arriver les vieillards
Tous reconnaissent, pleins d'égards,
Qu'ils ont besoin de la sœur grise,
De sa délicatesse exquise,
De son cœur et de ses regards.

On voit la mère de famille
Amener là, d'un pas tremblant,
Son garçon, cadavre ambulant,
Ou sa chère petite fille
Que la mort menace déjà :
Tout autre moyen échoua :
Ce qu'il lui faut, c'est la sœur grise
Et sa délicatesse exquise....
Toute son espérance est là !

Voyez cet homme, à corps robuste
Qui s'indigne de son état
Et considère son grabat
Comme le sort le plus injuste :
Toujours jusque là bien portant !....
Membre brisé par accident !....
Pourrait-il bien, sans la sœur grise
Et sa délicatesse exquise,
Se résigner d'un cœur content ?

Voyez ce jeune homme qui brûle
De fièvre autant que de douleur :
Il fait pitié dans son malheur :
Il se tourmente ; il gesticule ;
Refuse tout soulagement,
Excepté le médicament,
De la sympathique sœur grise :
Car sa délicatesse exquise
Lui paraît un baume charmant !

Voyez ceux que l'ivrognerie
A plongés dans l'insanité :
Honteux de leur iniquité,
De leur existence flétrie,
Ils s'en retournent tempérants,
Bons chrétiens et persévérants ;
Car la vertu de la sœur grise,
Et sa délicatesse exquise,
Ont touché ces cœurs délirants.

Voyez cette âme impatiente
Qui se livre à des jurements,
Et qui, dans ses emportements,
Devient maussade et violente :
Cet homme, fût-il un lion,
Arrête son cri, son juron,
Dès que la voix de la sœur grise,
Avec délicatesse exquise,
Lui fait sa pieuse leçon !

Un autre a négligé son âme,
Et le Bon Dieu, depuis longtemps :
Voyez ses membres palpitants
Ecrasés par un char infâme :
Un signe est dans ses yeux glacés....
Déjà ses vœux sont exaucés....
Il fut compris par la sœur grise....
Dans sa délicatesse exquise,
Elle a dit [illegible] prêtre : " Avancez ! "

Le prêtre avance et le confesse,
Lui donne l'Extrême-Onction,
S'il le peut, la communion,
Et l'encourage avec tendresse....
Voilà le mourant préparé,
Son bonheur au ciel assuré !....
Pour la confiante sœur grise
Et sa délicatesse exquise,
Aucun cas n'est désespéré.

Elle n'est pas moins empressée
Auprès des gens d'une autre foi ;
Elle ne connait qu'une loi :
Soigner l'humanité blessée !
Ceux-là n'en sont que plus ravis
De se voir traités sans mépris
Par la catholique sœur grise
Dont la délicatesse exquise
Ramène à Dieu tous les esprits !

D'un malade à l'autre, sans cesse,
Elle court prodiguer ses soins
Et répondre à tous les besoins
Avec grâce, amour et sagesse....
Les voit-elle enfin tous contents,
Vous pourrez voir, par entre-temps,
Aux pieds de Jésus la sœur grise ;
Car sa délicatesse exquise,
Trouve là ses plus doux instants.

Il est impossible de dire
Tout le bien par elle opéré,
Dans cet Hôpital consacré,
Par la tendresse et le sourire,
A charmer tous les malheureux.
Que ses protégés sont nombreux !....
Ils conservent de la sœur grise,
De sa délicatesse exquise,
Les souvenirs les plus heureux.

Il est encor plus impossible
De dire la félicité
Que son immense charité
Et sa patience invincible
Auront pour récompense au Ciel....
A sa mort, le Père Éternel
Lui dit : " Viens, ma chère sœur grise :
Pour ta vertu, ta grâce exquise,
Je te donne un trône immortel ! "



PAROLES DE REMERCIMENTS

I

A UNE DAME BIENFAITRICE

QUI AIDA L'AUTEUR A TERMINER SON COURS D'ÉTUDES.

A l'âge de vingt ans que la vie est ardente !
L'âme, encor dans sa fleur, l'âme que tout enchante,
Aime à vivre d'émotion.
Je suis comme l'oiseau de la saison nouvelle :
Je cherche à m'envoler comme cette hirondelle
Gazouillant sa douce chanson,
Et laissant tomber de son aile
Quelques plumes sur le gazon.

Des sentiments divers ont bercé ma jeunesse :
Tour à tour le chagrin, la joie et la tristesse
Ont frappé leurs coups sur mon cœur ;
Et mon cœur, trop sensible, en a gardé la trace ;
O les chers souvenirs que jamais rien n'efface !....
Telle on voit l'épine et la fleur
Que l'onde emporte à sa surface
Avec une égale douceur !

Eh ! bien, voilà pourquoi mon cœur est une lyre,
Une lyre qui chante, ou murmure, ou soupire
Des airs de tendresse et d'amour.
Voilà pourquoi, la nuit, lorsque tout fait silence,
Je dispose des mots avec ordre et cadence,
Pour exprimer suivant le jour,
Ma douleur ou mon espérance,
Chanter et pleurer tour à tour.

Mais ces chants de mon cœur, seul je puis les comprendre
Et dégoûté bientôt, sans pouvoir m'en défendre,
Je les éparpille soudain.
Je ne regarde pas si quelqu'un les accueille :
Je les laisse, pareils à la rose qu'on cueille,
Tomber lentement de ma main,
Et se répandre, feuille à feuille,
A tous les buissons du chemin.

Il est vrai que j'ai vu des âmes généreuses
M'honorer quelquefois de louanges flatteuses
Et se plaire à lire mes vers.
O noble sympathie ! O charité suprême !
Il fait bon quand on souffre, il fait bon quand l'on aime,
Dans les succès, dans les revers,
Que la bonté, la pitié même,
Nous présente ses bras ouverts.

Telle, naguère encor, telle je vous ai vue
Ame compatissante, heureusement connue
Longtemps avant ces derniers jours.
Vous fîtes refleurir l'ancienne connaissance :
Que je vous dois de grâce et de reconnaissance
Pour vos bienfaits, pour vos discours,
Pour votre aimable bienveillance
Dont je me souviendrai toujours !

Votre don précieux m'est un gage d'estime :
Souffrez donc que mon cœur, à son tour vous exprime
Son respect, ses remerciments.
Aux plus humbles accords de la plus humble lyre
Vous daignerez, trop bonne, accorder un sourire :
Ils n'ont point d'autres agréments
Que le mérite de vous dire
Quels sont pour vous mes sentiments.

Vous n'avez pas qu'un titre aux efforts de ma muse ;
De tous vos droits, pourtant, faut-il que je m'excuse ?—
Votre belle âme est le meilleur.
Rien n'égale, ici-bas, l'empire irrésistible,
Le charme tout divin, d'un cœur tendre et sensible
Qui console dans le malheur,
Et qui, toujours, est accessible
Aux angoisses de la douleur.



PAROLES DE RECONNAISSANCE

A Madame Duval-Thibaut.

A l'occasion de l'envoi gracieux d'un exemplaire de son livre de poésies, intitulé *Fleurs du printemps*. Ce livre est un des joyaux de notre littérature canadienne.

A mon tour j'ai goûté le bonheur de vous lire :
Et tout rempli d'émotion,
Madame, j'ai pensé qu'il fallait vous écrire
Pour accuser réception.

D'abord, je me suis dit : " Il me manque l'adresse :
Ecrire je ne pourrai pas ;
Mais pourtant le devoir me commande et me presse,
Et d'être indécis je suis las. "

Tout à coup mon esprit s'éclaira d'une idée :
Je m'écriai : " Que je suis sot ! " . . . .
Mon âme à vous écrire est enfin décidée,
Et je prends la plume aussitôt.

Car vous êtes partout acclamée et connue ;
Votre nom n'a pas de rival :
Toute missive à vous est toujours parvenue :
Ce mot suffit : Thibaut-Duval !

Un jour, il vint en France une lettre adressée
" Au poète le plus fameux " ;
Et la poste, sur ce, fut très embarrassée :
Il fallait choisir entre deux !

C'était Victor Hugo, ou c'était Lamartine,
Que la lettre voulait nommer :
Enigme assurément fort délicate et fine ;
Impossible de proclamer !

Mais avec vous, Madame, il n'est pas d'équivoque
A craindre dans un cas pareil :
Votre nom seul suffit : l'adresse je m'en moque :
C'est aussi clair que le soleil !

Je vous enverrai donc ce très humble message
De compliments si mérités :
Honneur, gloire, louange, à vous pour chaque page
Que vous écrivez ou chantez !

Votre livre, Madame, étincelle de charmes :
O les belles *Fleurs du printemps* !
Les voir, les savourer, met nos yeux tout en larmes,
Et rend nos cœurs tout palpitants.

Les doux instants qu'on passe, et les charmantes heures
Dans votre parterre enchanté !
On s'envole avec vous vers des plages meilleures,
On monte vers l'Eternité !

Par ses pieux accents, votre muse chérie
Nous fait oublier la douleur ;
L'illusion descend dans notre âme attendrie,
Et l'on croit encore au bonheur !

Agréez le tribut de ma reconnaissance :
Grand merci pour votre cadeau :
Ces *Fleurs*, toutes de foi, d'amour et d'espérance,
Est-il un hommage plus beau ?



BON VOYAGE

A Madame Adéline St-Onge

A L'OCCASION DE SON DÉPART POUR LA VILLE ÉTERNELLE EN SEPTEMBRE 1905.

Madame Veuve Séraphin St-Onge, née Adéline Delisle, est une des dames les plus distinguées de la ville de Montréal par ses vertus, par ses aumônes, et surtout par ses nombreux pèlerinages à la ville de Rome, où elle eut l'insigne bonheur de voir le Pape Léon XIII seize fois en audiences privées et plus de vingt fois en audiences générales. Ce voyage de 1905 à Rome était son cinquième. Elle ne voulait pas mourir sans voir le nouveau Pape. Ses vœux furent plus qu'exaucés : privément et publiquement elle vit le Pape Pie X dix-huit fois ! Elle en est enchantée comme de l'autre. Elle n'est pas encore satisfaite. Elle parle d'y retourner. Elle est âgée de 74 ans. Ceci est écrit en 1907. Madame St-Onge a, depuis longtemps, la faveur de l'autel privé dans sa villa des Anges, et, depuis quelques années, le privilège d'y conserver le Saint-Sacrement.

Qui ne connaît Madame, à la villa des Anges,
Dans la cité de Mont-Royal ?....
Ses amis, par milliers, publiant ses louanges,
L'aiment d'un amour sans égal.

Ses amis, quels-sont-ils ?....Oh ! les grands personnages
De sa ville, de son pays,
De la France, de Rome, où ses pèlerinages
Sont toujours si bien accueillis.

On voit en Canada les prêtres, les évêques,
L'honorer de leurs compliments....
Des livres faudrait-il et des bibiothèques
Pour raconter ces traits charmants ;

Pour raconter aussi tant d'aumônes discrètes,
Tant de pieuses charités,
Que son cœur généreux, par des routes secrètes,
Prodigue à des cœurs attristés ;

Pour raconter au long tant de faveurs insignes
De la part des prélats romains,
Qui, devant ses désirs, levant toutes consignes,
Ouvrent les portes, les chemins ;

Pour raconter enfin les sublimes tendresses
Dont Léon treize l'honora,
Ou, pour dire le mot, les papales caresses
Que sur sa tête elle attira !....

Trente ou quarante fois, à ses pieds prosternée,
Elle put le voir, le prier ;
Et chaque fois son âme, éprise, fascinée,
Eut lieu de se glorifier.

Le Pape s'écriait : " Encor la Canadienne !....
Venez : je vous reconnais bien !....
Que faut-il, en ce jour, à votre âme chrétienne ?....
Ai-je pour vous assez de bien " ?....

On vit, plus d'une fois, la calotte bénie
Echoir à Madame en partant......
Sa bourse en était bien quelque peu dégarnie !....
Mais le cœur était si content !....

O les beaux souvenirs que Madame conserve,
Embaumant sa vie et ses jours !....
O les cultes divins que votre cœur observe,
Si doux, si suaves toujours !....

Et puis, n'avez vous pas, sous votre humble demeure,
Le cœur même de Jésus-Christ ?....
Dieu pouvait-il vous faire une grâce meilleure,
Plus consolante à votre esprit ?....

Quand votre corps, hélas ! est brisé de souffrance,
Votre cœur brisé de chagrin,
Vous ne faites qu'un pas vers le Dieu d'espérance,
Et vous voilà forte soudain !

Car autant vous aimez palpiter au Calvaire
Que tressaillir sur le Thabor ...
Vous n'attendez qu'au Ciel ce qui pourra vous plaire :
Le vrai bonheur, le vrai trésor !

Jusque là votre joie est de dire sans cesse :
" Mon Dieu, que votre volonté
Se fasse et non la mienne ! "....Ainsi dans la sagesse
Votre cœur est réconforté.

Maintenant, vous allez dans la Ville Eternelle
Fixer encor votre séjour,
Vous plonger de nouveau dans la source immortelle
De la ferveur et de l'amour.

Pareille à Jésus-Christ montant sur la montagne
Pour voir Jérusalem de loin,
Du haut du Vatican où Dieu vous accompagne,
Vous cherchez le Ciel avec soin.

Allez donc bravement où votre destinée
Sollicite encore vos pas....
Vers le Pape nouveau votre âme est entraînée....
Un tel voyage a mille appas !

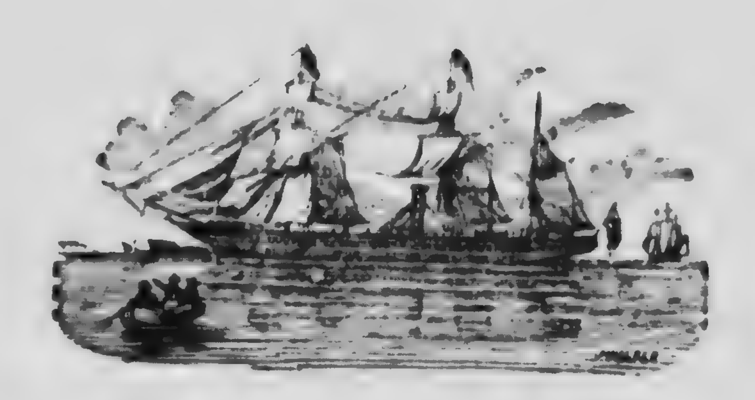
Oh ! vous avez l'espoir d'être bénie encore
Par le Vicaire du Bon Dieu,
De retrouver intacts, – choses que l'on adore, —
Tous les attraits de ce Saint Lieu.

Donc nous vous souhaitons heureuse traversée,
Heureuse existence là bas....
Puisse de vos amis la prière exaucée
Vous ramener sauve en leurs bras !....

Et quand vous serez là, dans les doux sanctuaires
Où vient la grâce par torrents,
Vous penserez à nous, en faisant vos prières
Pour vos chéris et vos parents.

O vous qui jouissez d'un si puissant empire
Dans la Sainte Eglise de Dieu,
Vous devez toujours voir le Bon Dieu vous sourire,
Quand vous formulez votre vœu.

Peut-être oublierez-vous d'implorer pour vous-même
La grâce de vivre lontemps :
Nous la demandons, nous, cette faveur suprême
Que vous viviez jusqu'à cent ans !



LONGEVITE

A une Dame charitable

Madame est si bonne, si tendre,
Qu'oubliant son propre chagrin,
Sans cesse elle désire entendre
Le récit des maux du prochain.

Dès lors, son âme ingénieuse
Ne songe plus qu'à soulager
De façon la plus gracieuse,
Les douleurs du mal étranger.

Dieu s'est dit : " Une si belle âme
Devrait plutôt monter au Ciel ;
Mais au monde qui la réclame
L'ôter déjà serait cruel

Je vais donc prendre patience,
La laisser vivre encor longtemps,
Pour augmenter la récompense
Avec laquelle je l'attends,"



L'OISEAU-MOUCHE

Cette pièce fut composée en l'honneur du charmant petit journal qui fut publié jadis au collège de Chicoutimi sous le même titre. Ceux qui se rappellent bien cette feuille minuscule y verront tout de suite, non seulement un hommage d'affection et d'admiration, mais encore un emblème exprimant parfaitement le double caractère d'amabilité et de combativité qui distingua toujours le vif et allègre petit "oiseau" de Chicoutimi.

Or, azur et rubis, émeraude et topaze,
Ineffables reflets, radieuses couleurs,
Etincellent sur lui comme un feu qui s'embrase ;
Il surpasse en éclat les plus brillantes fleurs !
Je le vois, je l'admire, et je tombe en extase :
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs ;
Si délicat ! si beau ! voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche
Qui nous ravit par ses splendeurs !

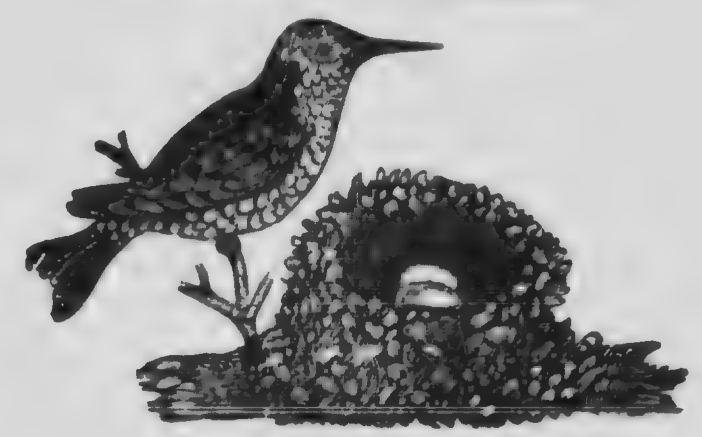
Tout à coup il arrive, il voltige, il bourdonne,
Venant on ne sait d'où comme un joyau du ciel ;
Il paraît immobile et sa gorge rayonne ;
Il enlève à la fleur son insecte ou son miel :
Cette apparition me fascine et m'étonne ;
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs ;
Si délicat ! si beau ! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Au milieu des lilas un instant il se pose ;
Mais dans tous nos jardins, rien n'est digne de lui,
Ni ces lilas en fleurs, ni le lis, ni la rose ;
Je le contemple encor quand il a déjà fui !
Longtemps, je vois briller, miroiter quelque chose ;

Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs ;
Si délicat ! si beau ! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Trouverez-vous son nid, adorable merveille ?
Pour lit, soie et duvet ; et pour œufs, deux pois blancs !
A peine les petits sont gros comme une abeille,
Déjà brillent ouverts leurs yeux étincelants !
Quels bijoux ! quels trésors ! quelle teinte vermeille !
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs ;
Si délicat ! si beau ! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !

Pour défendre les siens quel sublime courage !
Hérissé, l'œil en feu, tout son corps a frémi ;
Contre l'oiseau suspect il s'enflamme de rage ;
Voyez-le, comme un trait, fondre sur l'ennemi !
J'admire, encore plus, ce héros du bocage ;
Toute mon âme est là, je ne puis voir ailleurs ;
Si délicat ! si beau ! Voilà ce qui me touche....
O le cher petit Oiseau-Mouche,
Qui nous ravit par ses splendeurs !



TROISIÈME PARTIE

POESIES PATRIOTIQUES

SUJETS TRAITÉS :

CANTATE DE RÉUNION — UN CANADIEN ERRANT. — VIVE LA CANADIENNE. — LE CANADIEN, BRAVE HABITANT — AMOUR AU CANADA. — VIVE NOTRE PATRIE. — O CANADA, TERRE CHÉRIE. — GAI LON LA, JOLI ROSIER.

CANTATE

Pour la Réunion

DES ANCIENS ÉLÈVES DU COLLÈGE DE ST-HYACINTHE,

LE 26 JUIN 1878.

Une voix.

D'où vient cette foule riante
Qui se presse de tous côtés ?
Pourquoi vient-elle rayonnante,
A pas joyeux, précipités ?
Quelle est cette fête brillante
Où tous les cœurs sont enchantés ?

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse !
Mille frères sont réunis :
Et l'heureux temps de la jeunesse
Renaît, même pour la vieillesse,
Avec ses plaisirs infinis.

Une voix.

D'où vient cette foule riante
Qui se presse de tous côtés ?

Deux voix.

Ils viennent fréquenter encore
Ces lieux qu'ils ont tant estimés,
Et ces murs dont chacun s'honore,
Et ces maîtres qu'ils ont aimés.

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une voix.

Pourquoi vient-elle rayonnante,
A pas joyeux, précipités ?

Deux voix.

Ils viennent louer la mémoire
De ce prêtre, au cœur généreux,
Dont l'œuvre, aujourd'hui, fait la gloire
D'enfants si nobles, si nombreux !

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une voix.

Quelle est cette fête brillante
Où tous les cœurs sont enchantés ?

Deux voix.

Ils viennent, ces amis d'enfance,
Croiser leurs fraternelles mains,
Et savourer la jouissance
De tous leurs souvenirs lointains.

Le Chœur.

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

Une voix.

D'où vient cette foule riante ? etc., etc.

Deux voix.

Ils viennent pour toute la vie,
Unir leurs esprits et leurs cœurs :
Au fond de leur âme ravie
Que de charmes, que de douceurs !

Le Chœur

O jour de joie et d'allégresse ! etc., etc.

(Finale)

O jour à jamais mémorable !
O spectacle délicieux !
Est-il un bonheur comparable
Au bonheur qu'on goûte en ces lieux ?
Tout nous ravit, tout nous attire,
Tout nous enivre de transports :
Chantons, chantons avec délire
Nos plus mélodieux accords.



UN CANADIEN ERRANT



Dans le numéro du 9 Janvier 1892 du *Monde Illustré* de Montréal j'écrivais : " C'est bien là le sentiment et le vœu de tout véritable patriote, en Canada : retenir d'abord les enfants du pays, et puis y rappeler ceux qui s'en sont exilés. Nul doute que la fameuse complainte de Gérin-Lajoie *Un Canadien errant* ne contribue puissamment à cette noble fin en célébrant, d'une manière si touchante les charmes du pays et les amertumes de l'exil. N'est-il pas vrai, cependant, que cette complainte, telle qu'elle est, ne s'applique pas rigoureusement à la situation ordinaire de nos Canadiens des Etats-Unis, et qu'elle serait beaucoup plus effective si elle était une exposition fidèle des sentiments propres à une telle situation ? Ce qu'il faut exprimer, d'après ce nouveau plan, c'est l'amour du pays, l'ennui de l'exil, le projet du retour, le retour et enfin les joies du foyer retrouvé. De cette manière, la complainte serait parfaite. Elle serait une véritable prédication. Impossible de la chanter sans se sentir entraîné dans cette voie Je propose donc la modification suivante de cette patriotique chanson, espérant qu'on lui donnera l'honneur de la publicité."

I

Un Canadien errant
Loin de ses doux foyers,
Parcourait en pleurant
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots :

"Si tu vois mon pays,
Mon pays bienheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Plongé dans les douleurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés moments.

O jours si pleins d'appâts.
Vous êtes disparus....
Et ma patrie, hélas !
Ne la verrai-je plus ?

II

Oui, je te reverrai,
O terre du bonheur !
Et je retrouverai
Les amis de mon cœur"

Aussitôt animé
Du plus noble dessein,
De son pays aimé
Il reprend le chemin.

Il arrive joyeux,
Le cœur libre d'ennui :
Oh ! qu'il se trouve heureux
Et tranquille chez lui !

Et là, souvent le soir,
Tout fier de son retour,
Il dit ce chant d'espoir,
De bonheur et d'amour :

" Hors de mon cher pays
Je n'irai plus souffrir :
Avec tous mes amis
Je veux vivre et mourir ! "

Pour justifier cette modification de la romance de Gérin-Lajoie, il importe de rappeler ici succinctement, la polémique aimable et courtoise que j'eus alors à soutenir contre Mr Germain Beaulieu, homme de lettres bien connu. Mr Beaulieu protesta dans les termes suivants :

" Je loue hautement l'intention du digne prêtre ; je reconnais l'ardent patriotisme qui le fait agir et je l'en félicite de tout mon cœur. Mais qu'il me permette de dire que je ne suis pas de son opinion lorsqu'il s'agit de défigurer le chant de Gérin-Lajoie. Le *Canadien errant* est une de ces romances sublimes de naïveté et de sentiment qui doivent rester intactes dans la mémoire d'un peuple. Vouloir les changer, les modifier, c'est leur ôter toute leur grâce, toute leur originalité charmante ; en un mot, c'est vouloir indirectement les anéantir."

A cela je répondis :

" Selon moi, il est de toute évidence que cette chanson est aujourd'hui un anachronisme. Il y a 40 ou 50 ans, personne ne pouvait s'y tromper, le *Canadien errant*

n'était autre que l'exilé de 1837. A la bonne heure. Mais aujourd'hui, dans l'idée de tout le monde, le véritable *Canadien errant*, c'est l'émigré volontaire....... Il en résulte donc l'inconvénient que voici : les mots : *Banni de ses foyers, mon pays malheureux* et *je ne la verrai plus* (ma patrie), nous font mal au cœur parce qu'il portent à faux......Et j'en conclus que mettre : *Loin de ses doux foyers* à la place de *Banni de ses foyers* ; et *Mon pays bienheureux* à la place de *Mon pays malheureux* ; enfin *Ne la verrai-je plus ?* (ma patrie) à la place de *Je ne la verrai plus*, c'est tout simplement faire acte de justice et de patriotisme........ L'émigré volontaire qui regrettant ses foyers, n'en pense que du bien et revient joyeux dans sa patrie, ne fait-il pas meilleure figure et ne donne-t-il pas meilleur exemple que l'exilé au cœur aigri qui meurt tristement à l'étranger ?..Quant à composer un chant nouveau pour atteindre ce but, ou choisir un hymne quelconque déjà en existence, j'estime que c'est une illusion, car pour remplacer le *Canadien errant*, il faudrait que le chant nouveau devînt, pour le moins aussi populaire ; il y a 99 contre un à parier qu'on n'y arrivera pas....

Puis donc que le chant de Gérin-Lajoie n'est pas remplaçable d'une part, et que d'autre part, à raison des changements de temps et de circonstances, il demande à être légèrement modifié pour produire tout le bien dont il est susceptible, il ne me semble pas que ce soit montrer un esprit profanateur envers les saintes reliques du passé, ni porter une main sacrilège sur un joyau national, que de faire hardiment cette modification devenue nécessaire, pour l'avantage du public et pour l'avantage de la romance elle-même."

Nouvel assaut de Mr Germain Beaulieu.

" Les preuves qu'apporte Mr Burque à la nécessité de modifier la romance du *Canadien errant* ne m'ont nullement convaincu. Que dis-je ? Plus encore que jamais je tiens à mon opinion : que cette romance doit rester intacte. Cette modification qu'on veut y apporter me parait d'abord tout à fait impossible : le peuple ne l'acceptera pas. Il s'est habitué à chanter la romance telle que l'a composée Gérin-Lajoie ; il ne saurait la chanter autrement. Les mots en sont gravés dans son cœur et rappellent à sa mémoire le souvenir des nobles luttes de nos pères ; car le peuple, sous ce rapport, n'est pas aussi ignorant que veut le faire croire M. l'abbé Burque : qu'on lui parle des événements de 37 et l'on verra s'il les ignore ! et l'on verra s'il a oublié les malheureux exportés, sur le triste sort desquels Gérin-Lajoie a composé sa romance.

On me parle de patriotisme : eh bien ! ce souvenir de tant de luttes le réveillera dans le cœur du Canadien. Oui, quand le peuple chante :

Un Canadien errant
" Banni " de ses foyers....

il reporte son esprit vers ces jours d'autrefois où nos pères luttaient pour la défense de leurs Droits et de leur Religion ; où ils ne craignaient ni l'*exil*, ni la mort même, pourvu que cet exil et cette mort rapportassent à leurs fils une condition meilleure. Et quand nous avons une romance qui nous rappelle tant de hauts faits et de grandeur d'âme, on voudrait la modifier en ce qu'elle a de plus essentiel ? Et l'on amènerait le patriotisme à l'appui de ce changement ? Eh bien ! moi, je dis que non seulement par patriotisme, mais encore par re-

connaissance pour ce qu'ont fait les héros de cette romance, nous devons la conserver telle qu'elle a été écrite ; et c'est avec les larmes de 37 qu'elle a été écrite. Nous montrerons du patriotisme en la conservant ainsi : car ce qui touche à l'histoire de notre pays est sacré, l'on peut dire que dans ce seul chant du *Canadien errant* est renfermée une page, toute de dévouement, de notre héroïque histoire ; du patriotisme encore, car ce seul chant nous mettra devant les yeux les luttes de nos pères, et nous exhortera à ne pas craindre de tout sacrifier quand il s'agit de Langue, Droits, Religion. Malheureusement, nous sommes encore dans des jours où nous avons besoin de ces exemples.

Nous montrerons ensuite de la reconnaissance : car si l'on continue à chanter le *Canadien errant* tel que composé par Gérin, ce sera une preuve que l'on n'aura pas oublié le dévouement des *bannis* de 37. Quand on chantera :

Un Canadien errant
" Banni " de ses foyers,
Parcourait en pleurant,
Des pays étrangers,

on sera porté à se dire : " C'est pour nous qu'ils ont été bannis, c'est pour nous qu'ils ont pleuré ; merci, oh ! merci, généreux défenseurs de nos droits ! "

Et voilà comment j'entends le patriotisme ; surtout quand on peut fort bien se dispenser de défigurer une œuvre.

....

Laissons donc intact notre chant suave du *Canadien errant* et si le besoin de romances se fait sentir, que l'on en fasse de nouvelles. Il ne manque pas de plumes : M. Burque nous l'a prouvé. Les strophes qu'il a déjà

faites, qu'il les détache du *Canadien errant*, qu'il en ajoute de nouvelles à celles-là, que je prise beaucoup, je le dis en toute sincérité, et nous nous flatterons d'avoir deux jolies romances, l'une pour les Canadiens *bannis*, l'autre pour les Canadiens qui *s'exilent* volontairement."

A cette phase de la discussion, il n'y avait plus, évidemment, qu'un simple malentendu à dissiper, c'est ce que je fis dans une dernière correspondance.

" Mon honorable contradicteur se récrie comme s'il était question de faire dispaître de la littérature canadienne la chanson *Un Canadien errant*, telle que composée par Gérin-Lajoie. En vérité, s'il était question de cela, Mr Germain Beaulieu aurait raison de se soulever. Je me soulèverais moi-même un des premiers. Vouloir anéantir une de nos plus belles chansons canadiennes que tout le monde sait par cœur et qui est écrite partout dans les fastes de notre histoire, ce serait non seulement un acte de folie, mais ce serait encore du brigandage. Ces paroles de ma part doivent convaincre Mr Beaulieu que je partage tous ses sentiments à l'égard de la conservation jalouse de toutes nos perles littéraires, et que, par conséquent, il fait fausse route en m'accusant de vouloir anéantir une d'entre elles. Alors, qu'est-ce que je veux donc ?

Pour le faire comprendre, je rappellerai qu'il y a une grande distinction à faire entre une chanson telle que consignée dans l'histoire d'une littérature, et la même chanson telle qu'on la retrouve dans la bouche de tout un peuple. Autant la première est fixe, stable et iné-

branlable, autant la seconde est mobile et sujette à toute espèce de variations.

Il vous est facile, messieurs les écrivains, d'assurer la conservation de vos œuvres dans toute leur intégrité : vous n'avez qu'à les coucher dans les annales de notre histoire. Et vous savez fort bien que si ces mêmes œuvres étaient seulement confiées à la mémoire du peuple, il ne s'écoulerait pas dix ans avant qu'elles fussent entièrement défigurées et méconnaissables.

Quoi donc ! le peuple est-il falsificateur des œuvres littéraires ? Oui, certes, il l'est éminemment, pour toutes les œuvres confiées à sa mémoire, comme les romances et les chansons. C'est son droit. C'est dans sa nature, comme peuple. Vous n'y pouvez rien. Il est lui-même si inconstant et si variable ! Il modifie ses chansons suivant son caractère. Tel jour, vous lui livrez une romance qui devient populaire ; et dix ans, ou vingt ans après, vous ne trouvez plus nulle part le texte original. Au lieu d'une chanson, vous en aurez peut-être une quinzaine, suivant la diversité des personnes et des endroits.

Ici, je crois énoncer une vérité qui est de notoriété publique. Je n'en donnerai qu'une preuve : *Hymns of all ages*, volume de 1616 pages, contenant plus de trente mille hymnes annotées. Un des chapitres les plus curieux dans l'histoire des cantiques est l'exposé des modifications qu'ils ont subies pour diverses raisons. La première stance de l'hymne *Jesus, lover of my soul*, par Charles Wesley, se lit de vingt différentes manières !

L'hymne de M. Lyte, *Abide with me*, se trouve également sous plusieurs formes. L'hymne exquise du Cardinal Newman, *Lead Kindly light*, n'a pas même été épargnée ! Règle générale, le peuple modifie donc ses

chants, profanes et religieux, selon son caractère, ses goûts et ses besoins.

J'en viens maintenant à mon cas particulier. En proposant une modification à la complainte du *Canadien errant* je n'ai pas voulu porter atteinte à la chanson de Gérin-Lajoie, telle que consignée dans les fastes de l'histoire ; j'ai voulu toucher seulement à la chanson publique, du domaine public, telle que trouvée dans la bouche du peuple.

Je sais que la première est sacrée et qu'on n'y touche pas. L'œuvre littéraire d'un homme doit se conserver tout à fait identique à elle-même dans l'histoire de la littérature. Aussi longtemps que la littérature vivra, quand quelqu'un demandera à voir l'œuvre de tel ou tel homme, il faut qu'on puisse lui montrer non pas une falsification de l'œuvre, mais l'œuvre même, dans toute son originalité.

Je sais cela. Mais je sais aussi que la deuxième chanson, la chanson populaire, a perdu ses droits à l'originalité, par le fait même qu'elle est tombée dans le domaine public. Ce n'est plus la chanson de tel ou tel auteur. C'est la chanson du peuple. Le peuple l'a chanté sans se demander d'où elle vient, sans s'inquiéter si elle est conforme ou non au texte original. Il la chante parce qu'il l'aime. Et quand une occasion se présente de la modifier plus ou moins pour l'adapter aux circonstances, aux besoins du présent et en faire une chanson d'actualité, je voudrais bien connaître la puissance au monde qui empêchera le peuple de faire cette modification !

Voilà mon cas. Et voilà mon excuse.

On dira : mais vous défigurez l'œuvre de l'auteur ! —Pardon, il n'y a pas de danger pour cela. La mémoire du peuple n'est pas un répertoire d'œuvres littéraires ; la légende n'est pas un criterium d'originalité Soyez tranquille, dans cinquante ans, dans cent ans, si vous le voulez, on ne consultera pas la tradition populaire pour connaître la chanson originale de Gérin-Lajoie ; on ira tout droit aux annales de la littérature : c'est là qu'est le répertoire et le criterium.

On dira : mais vous n'êtes pas le peuple, pour proposer une telle modification.—Non, sans doute, je ne suis pas le peuple. Aucun individu n'est le peuple Et avec cette raison-là, jamais personne, parmi le peuple, n'aurait le droit de prendre l'initiative. C'est absurde. Il suffit de savoir que l'on répond à un besoin, à une aspiration du plus grand nombre. Et la preuve que je ne me suis pas trompé à cet égard, c'est que partout où j'ai introduit ma modification du *Canadien errant*, elle a été accueillie avec approbation et avec louange. Il était réservé à mon honorable contradicteur de faire entendre la première, et heureusement, la seule note discordante.

On dira : mais quand mille autres chansons auraient varié avec le temps, au moins celle-ci : *Un Canadien errant* n'a jamais varié, même dans la bouche du peuple ; et c'est mal fait que de ne pas la laisser ainsi, toujours conforme au texte original. Jamais varié ? En êtes-vous bien sûr ? Informez-vous, et vous trouverez vite la preuve du contraire. Je soutiens qu'il s'est déjà glissé des modifications, antérieures à la mienne, dans le texte, voire même dans l'air de cette complainte. Elle a eu le sort de toutes les chansons

populaires. La question est donc de faire prévaloir les modifications les plus heureuses, celles qui répondent le mieux aux besoins du présent, et aux aspirations du peuple.

Quant aux raisons qui m'ont inspiré dans ma propre modification, je les ai suffisamment exposées dans ma dernière correspondance. J'ai cru faire acte de patriotisme en appliquant cette chanson à tous nos *Canadiens errants* d'aujourd'hui qui sont des exilés volontaires, et aux oreilles desquels il est toujours bon de faire sonner la note du retour, le rappel de la patrie. Et j'estime que ce patriotisme-là doit bien en valoir un autre qui consiste à s'extasier, à se pâmer d'admiration devant les nobles folies de nos grands imprudents de 1837.

Par bonheur, il n'y a pas d'opposition sur ce point. Mr Germain Beaulieu déclare lui même que ce serait bien d'avoir une romance pour les exilés de 1837 et une autre romance pour les exilés volontaires des temps actuels.

Dans mon idée, la complainte de Gérin-Lajoie répond parfaitement à ce double besoin, et il est impossible de mieux faire.

Voulez-vous chanter pour les exilés de 1837 ? Chantez, dans le texte même de Gérin Lajoie ;

Un canadien errant
Banni de ses foyers....

Voulez-vous chanter pour les exilés volontaires de nos jours ? Chantez la même complainte, telle que modifiée par moi :

Un canadien errant
Loin de ses doux foyers"....

Ces dernières explications eurent plus que l'effet désiré ; car non seulement elles donnèrent satisfaction à mon ami, mais elles l'engagèrent même à déposer les armes et à baisser pavillon de la façon la plus chevaleresque par ce gentil morceau de poésie :

Fin de Polemique

(A Mr l'Abbé Burque)

Notre lutte ressemble un peu
Aux combats pleins de courtoisie,
Quand le champion, plein de feu,
De l'antique chevalerie,
Mourait pour sa dame et pour Dieu.

Nous avons, d'estoc et de taille,
Frappé bravement plus d'un coup,
Et, dans mainte et mainte bataille,
Montré qu'on s'amusait beaucoup
A cette sorte de mitraille.

La plume fut notre canon ;
Notre champ fut " L'Illustre Monde "
Et sans trompette ni clairon
Loin de tous les fracas du monde
Vous m'avez demandé raison....

Et vous m'avez vaincu !.... Victoire
Profitable aux deux combattants,
Sans larmes tu donnes la gloire :
Aussi je le jure, longtemps
Tu fleuriras dans ma mémoire !....

Mais, ô vainqueur, sur vos lauriers
Ne vous endormez pas : la brise
Dépouille à la fin les rosiers....
Faut-il que je vous contredise
Toujours, pour que vous écriviez ?

GERMAIN BEAULIEU.



Comme une politesse en attire une autre, je répondis par la pièce suivante, et la polémique fut close.

Fin de Polemique

(A MR GERMAIN BEAULIEU)

Allégorie

Un noble chevalier, pour l'honneur de sa Dame,
Etait chatouilleux à l'excès :
Qu'on touchât seulement à l'objet de sa flamme,
Il ne le permettait jamais !

Un jour il s'écria, brandissant son épée,
" Rustre, manant, tu vas mourir !
Car ma Dame se plaint de ta folle équipée :
Je ne pourrai plus te souffrir."—

" Pardon ! dit le manant, c'est mon bonheur suprême
Que de lui prouver mon respect :
Un trône à votre reine, un sceptre, un diadème,
Voilà, Maître, tout mon souhait !"—

" Alors, tu m'as vaincu, je t'en donne la gloire,
Dit le chevalier radouci :
Je te laisse aller : va ! Et pour cette victoire,
Tu pourras me dire merci."—

" Maître, c'est trop d'honneur, car dans cette aventure,
Non, je ne vous ai pas vaincu :
Mais de ma loyauté, seigneur, de ma droiture,
Vous ai seulement convaincu !"

F. X. Burque, Ptre.

Une autre justification de mon humble essai m'était réservée : une justification éminemment importante et significative, à l'honneur de laquelle je ne m'attendais pas : je veux dire l'approbation d'une autorité historique et littéraire telle que Mr Benjamin Sulte qui, dans une correspondance au *Monde Illustré*, numéro du 22 octobre 1892, daigna sanctionner à la fois mon innovation et les principes sur lesquels je l'appuyais, en écrivant ce qui suit :

" Depuis que Mr l'abbé F. X. Burque nous a parlé pour la première fois de la transformation que les couplets populaires subissent en traversant les âges, j'ai fait quelques réflexions à ce sujet, et je crois me rappeler que cette pratique est commune à tous les peuples. Cela procède des circonstances particulières à ceux qui chantent ces couplets. "

Après avoir exposé, comme exemples, les transformations de la *Claire Fontaine*, du *Juif Errant*, de *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, de la *Marseillaise* elle-

même, Mr Sulte a la bonté d'ajouter : " J'espère que Mr Germain Beaulieu va voir le *Canadien Errant* sous un jour nouveau et qui est grand par lui-même, (comme le veut Mr l'abbé Burque). La transformation de quelques mots dans ces strophes célèbres tombe parfaitement d'accord avec la donnée du sujet tel qu'il est maintenant. Si Gérin-Lajoie a voulu parler des exilés de 1839, son cadre est (tout de même) susceptible d'embrasser les événements de notre époque ; car c'est, après tout, l'élégie du Canadien snr la terre étrangère qu'il a voulu rendre ; et puisque la moitié de notre peuple est aujourd'hui absente de ses foyers, il faut bien conserver les expressions douloureuses dont le poète s'est servi et dont il avait puisé l'inspiration dans son ardent désir de voir les Canadiens-Français se tenir compacts au milieu de la province de Québec, notre seule patrie, notre France !

Je vous citerai un autre fait bien curieux qui m'a été conté par Mgr. Faraud, évêque de la rivière McKenzie :—c'est que le *Canadien Errant* a déjà eu les honneurs de la parodie, comme toutes les œuvres qui impressionnent vivement un peuple au sens artistique. Monseigneur m'a chanté ces couplets pleins d'esprit, improvisés par les voyageurs du grand Nord-Ouest ; mais je me garderai bien de vous en fournir le texte. . . Pour faire plaisir à Gérin-Lajoie, je lui récitai, le lendemain, ce que je venais d'apprendre, et il rit de bon cœur. C'était un homme ouvert à toutes les surprises de l'intelligence ; et se voyant travesti de la sorte, il me remercia de lui avoir fait connaître une chose aussi nouvelle. "

VIVE LA CANADIENNE

En Avril 1892, j'adressais au MONDE ILLUSTRÉ la correspondance qui suit, en vue d'introduire un nouveau texte pour la susdite chanson :

" Il n'y a rien comme un criminel pour tout déclarer, une fois qu'il est entré sur le terrain des aveux. Manifestez un peu d'intérêt à son récit, et vous êtes sûr de tout savoir.

Pour moi, je me suis confessé d'avoir modifié tant, soit peu une chanson patriotique, celle d'*Un Canadien errant ;* l'on m'a donné l'absolution ; même je me suis entendu dire que ce n'était pas un crime, mais une bonne œuvre, dans mon cas ; et j'ai reçu des félicitations. En voilà plus qu'il n'en faut pour me décider. J'éprouve une certaine complaisance à faire maintenant l'aveu que j'ai plus d'un péché de cette sorte sur la conscience. Modifier des chansons, voire même des cantiques, ma foi ! *j'ai tondu de ce pré* beaucoup plus que *la largeur de ma langue !*

J'ai établi, dans mes précédentes correspondances, que c'est chose tout à fait ordinaire dans le monde, de voir les chansons populaires se modifier indéfiniment sous le souffle particulier de telle ou telle inspiration de temps, de lieux et de circonstances. Jusqu'ici, c'est un simple fait que l'on constate.

Or, on pourrait demander : Cette humeur transformatrice du peuple est-elle, de soi, bonne ou mauvaise ? Doit-on l'encourager ou la combattre ? Faut-il y résister ou la subir ?

La première réponse qui me vient à l'esprit est que cette humeur, bonne ou mauvaise, a toujours existé,

existera toujours, et que ce serait folie, peine perdue, que d'essayer à l'entraver. Je l'ai dit, c'est dans la nature du peuple, c'est son caractère et c'est son droit, et aucune puissance au monde n'y peut rien. Autant vaudrait vouloir arrêter l'eau de couler dans le fleuve Saint-Laurent.

Mais enfin, dira-t-on, si les esprits éclairés, au point de vue moral et philosophique, reconnaissent que cette manie est de mauvais aloi, on laissera les rimeurs de basse classe s'en donner à cœur joie dans la manipulation des chansons ; tandis que dans un monde plus élevé, plus noble et plus judicieux, on aura au moins la sagesse et la discrétion de s'abstenir.

Nous voilà au cœur même de la question. Eh ! bien, je crois qu'il est impossible de condamner en bloc toutes les transformations des chansons et des cantiques populaires. Ce serait poser en principe que jamais, de la part de n'importe quelle main, une modification ne peut être supérieure à l'original, ce qui est manifestement faux ; ou qu'il ne peut jamais se rencontrer de raisons, de circonstances assez fortes pour justifier un changement quelconque ; ce qui n'est pas moins contraire à l'évidence des faits.

S'il est question de changements arbitraires et ridicules, où l'original est indignement sacrifié ou dans sa poésie, ou dans sa versification, ou dans son application morale ; oh ! alors, protestons de toutes nos forces ; qu'il n'y ait qu'une voix et qu'un sentiment parmi tous les esprits supérieurs de la société : la voix et le sentiment de la réprobation. Ne trempons pas dans une aussi coupable erreur. Laissons cette sale besogne aux rimailleurs improvisés parmi le peuple.

Mais s'il est question de changements tout à fait

judicieux, où l'original, sans rien perdre des grâces de sa poésie et de sa justesse de versification, y gagne dans son application morale ; de changements où l'original, défectueux dans la forme, se trouve réajusté suivant toutes les exigences de l'esprit, de la délicatesse et de la littérature ; de changements en un mot qui constituent un incontestable progrès ; alors il ne me semble pas que l'œuvre soit mauvaise, ou seulement d'un caractère équivoque. Je crois que c'est un champ d'action honorable, où les sages de la littérature peuvent se rencontrer, où les poètes, même de bonne catégorie, peuvent encore trouver des lauriers à cueillir.

Ce qui fait que ma variante de la chanson *Un Canadien errant* a trouvé grâce devant le public, c'est que le style, se maintenant à peu près au même diapason, l'application morale y gagne énormément sur l'original, en s'adressant à nos millions d'émigrés canadiens dans toutes les parties des Etats-Unis, pendant que l'original ne visait que les exilés politiques de 1837.

Aujourd'hui, je veux présenter un exemple du deuxième cas, celui d'un changement justifiable par l'amélioration de la forme littéraire. Je n'ai pas besoin d'aller loin pour cela ni de tâtonner. Je prends la chanson la plus populaire du Canada, notre chanson nationale et patriotique par excellence : *Vive la Canadienne* que tout le monde connaît, qui résonne avec éclat dans les circonstances les plus solennelles et qui fait vibrer toutes les fibres de notre cœur.

Je vous arrête tout court. Etes-vous capable de me chanter tous les couplets de cette chanson ? Vous êtes interdit et vous dites : Non. — Où est le Canadien qui me chantera tous les couplets ? Je ne crois pas qu'il y en ait un sur cent, même un sur mille !

C'est étrange, me dites-vous, et pourtant c'est vrai. Alors, comment expliquer ce mystère ? L'explication n'est pas difficile. Ouvrez le recueil d'Ernest Gagnon : *Chansons populaires du Canada*, à la page six, et lisez toutes les stances de cette fameuse chanson. Vous verrez de suite que c'est un véritable fatras de platitudes et d'absurdités, sans poésie et sans style. Les bras nous tombent du corps, quand nous arrivons à la septième strophe :

Notre bonheur augmente
Quand nous sommes tous soûls.

Hélas ! faut-il qu'une chanson qui commence si bien,—car le premier couplet est tout ce qu'il y a de plus gracieux et de plus entrainant,— dégénère en une chanson d'ivrognerie et de débauche ! On nous annonce un chant à l'honneur de la femme canadienne, et on nous donne un chant qui célèbre les vapeurs de l'ivresse ! *Desinit in piscem mulier formosa supernè.*

Qu'est-ce qu'il y a donc de si populaire dans cette chanson ? C'est l'air, messieurs, c'est l'air ; c'est cette note altière et superbe, et à la fois douce et tendre, qui vous empoigne, qui vous captive, et qui rivalise si bien avec la musique nationale de n'importe quel peuple ! C'est l'air et non pas les mots : car les mots sont indignes de l'air, indignes de la Canadienne, indignes du pays ; les mots répugnent à la mémoire et au cœur, et il est aussi impossible de les chanter que de les apprendre. Ce serait une tâche bien ingrate, que je n'ai vu jusqu'à présent accomplie par personne ; et c'est un objet de grande surprise que Mr Ernest Gagnon ait pu seulement sauver ces mots du naufrage et les consigner dans son livre. Mr Gagnon ne mérite aucun blâme, assurément ;

car il est en cela, un simple compilateur, et il a bien bien soin de nous avertir dans sa préface qu'il n'assume aucune responsabilité.

Eh ! bien, la chanson en l'honneur de la femme canadienne, vous croyiez qu'elle existait et elle n'existe pas. Elle est à faire, elle est à créer. Seul, le point de départ existe. Le thème est donné.

Vive la Canadienne !
Vole, mon cœur, vole !
Vive la canadienne !
Et ses jolis yeux doux !
Et ses jolis yeux doux,
Tout doux !
Et ses jolis yeux doux !

C'est magnifique. C'est une inspiration de haute volée. Mais l'original ne va pas plus loin. Qui reprendra, ici, l'inspiration, et développera fièrement le thème promis ? Messieurs les poètes, voilà une belle tâche pour vous. A l'œuvre ! Que l'émulation vous aiguillonne et donnez-nous enfin une chanson patriotique dont les mots se prononcent avec gloire, une véritable chanson nationale, non seulement à l'honneur des yeux doux, mais de toutes les autres qualités de la femme canadienne-française.

En attendant qu'elle vienne, cette chanson que tous les Canadiens aimeraient et dévoreraient par dessus tout,—et j'espère en effet qu'elle verra le jour, un jour, —permettez-moi, messieurs, de vous suggérer la modification suivante, à titre d'essai, qui pourrait être substituée temporairement à l'ancien texte, jusqu'à l'apparition d'un texte encore supérieur au mien."

On trouvera, peut-être, un peu longue cette chanson de 22 couplets. Mais rien n'oblige de la chanter d'un

bout à l'autre. Qui peut plus peut moins On peut se borner à un petit nombre de strophes. Il y en a pour tous les goûts et toutes les circonstances. Chacun peut choisir les couplets qu'il préfère ou dont il a besoin et se composer ainsi une courte chanson particulière. Cette remarque s'applique également aux quatre autres chansons qui suivent celle-ci.





Vive la Canadienne,
Vole, mon cœur, vole,
Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux,
Et ses jolis yeux doux, tout doux,
Et ses jolis yeux doux.

Comme une magicienne,
Vole, mon cœur, vole,
Comme une magicienne
Elle nous charme tous,
Elle nous, etc.

Elle est fin[illegible]
Vole, mon [illegible]
Elle est fi[illegible]
Belle d[illegible]
Belle [illegible]

Elle r[illegible]
Vole, mon c[illegible]
Elle rayonne [illegible]
Avec ou sans b[illegible]
Avec ou, etc.

Nous l'aimons à l'extrême,
Vole, mon cœur, vole,
Nous l'aimons à l'extrême,
D'un cœur tendre et jaloux,
D'un cœur, etc.

Elle est reine suprême,
Vole, mon cœur, vole,
Elle est reine suprême,
Du monde à ses genoux,
Du monde, etc.

Quand elle se marie,
Vole, mon cœur, vole,
Quand elle se marie,
Elle nargue les loups,
Elle nargue, etc.

Par sa riche industrie,
Vole, mon cœur, vole,
Par sa riche industrie,
Elle joint les deux bouts,
Elle joint, etc.

Que d'enfants elle donne,
Vole, mon cœur, vole,
Que d'enfants elle donne,
A son joyeux époux,
A son joyeux, etc.

La famille foisonne,
Vole, mon cœur, vole,
La famille foissonne,
De petits manitous,
De petits, etc.

Aux bambins qui s'amusent,
Vole, mon cœur, vole,
Aux bambins qui s'amusent,
Maman fait des joujoux,
Maman, etc.

Quand les culottes s'usent,
Vole, mon cœur, vole,
Quand les culottes s'usent,
Elle en bouche les trous,
Elle en, etc.

Elle fait à l'aiguille,
Vole, mon cœur, vole,
Elle fait à l'aiguille,
Les robes, les surtouts,
Les robes, etc.

Elle apprend à sa fille,
Vole, mon cœur, vole,
Elle apprend à sa fille,
A ménager les sous,
A ménager, etc.

Elle fait à merveille,
Vole, mon cœur, vole,
Elle fait à merveille,
La bonne soupe aux choux,
La bonne, etc.

Elle est bien sans pareille,
Vole, mon cœur, vole,
Elle est bien sans pareille,
Pour soigner rhume et toux,
Pour soigner, etc.

Rien n'égale ses tartes,
Vole, mon cœur, vole,
Rien n'égale ses tartes,
Son beurre et ses ragoûts,
Son beurre, etc.

Elle a toujours, aux cartes,
Vole, mon cœur, vole,
Elle a toujours, aux cartes,
Les mains pleines d'atouts,
Les mains, etc.

Jusqu'à l'heure dernière,
Vole, mon cœur, vole,
Jusqu'à l'heure dernière,
Sa vie est toute à nous,
Sa vie, etc.

Ce n'est qu'au cimetière,
Vole, mon cœur, vole,
Ce n'est qu'au cimetière.
Que ses vœux sont dissous
Que ces vœux, etc.

Allons mettre à sa tombe,
Vole, mon cœur, vole,
Allons mettre à sa tombe,
Gazon, fleurs et cailloux, (1)
Gazon, fleurs, etc.

Que notre pleur y tombe,
Vole, mon cœur, vole,
Que notre pleur y tombe,
Plein de souvenez-vous,
Plein de, etc.



(1) Cailloux blancs disposés, au milieu, en forme de cœur ou de croix, et tout autour en forme de bordure : usage très répandu dans les paroisses de campagnes du Canada, de l'Acadie et du Madawaska

Cette chanson fut publiée, dans le temps, par plusieurs journaux du Canada et des Etats-Unis. Ayant certaines appréhensions, vu d'une part mon caractère de prêtre, et de l'autre le caractère profane de mon œuvre, je crus bon de donner au public de nouvelles explications pour me justifier. J'écrivis donc au " Messager " de Lewiston, Me. :

" Ma chanson, lue sans commentaires, peut provoquer un certain étonnement ; mais si l'on connait bien toutes les circonstances qui ont donné lieu à son apparition sur la scène littéraire, on sera forcé de dire : Honni soit qui mal y pense.

Ma justification est dans le fait que les couplets de l'ancienne chanson " Vive la Canadienne," sauf le premier, sont un fatras d'absurdités et de platitudes. La preuve éclatante de cette assertion n'est-elle pas le fait que ces couplets sont ignorés de tout le monde ? Nul ne les connait, nul ne les chante. Pourquoi ? Parce qu'ils sont indignes de l'être. Mr Ernest Gagnon dit lui-même (*Chansons Populaires*, p. 4) que " le premier couplet est le seul qui soit généralement connu," et que " les autres laissent beaucoup à désirer sous le rapport du sentiment poétique."

Et voilà maintenant une singulière situation ! Il se trouve que le Canada a, pour chant patriotique et national, une chanson que personne ne connait et que personne ne peut chanter, parce qu'aussitôt connu, le thème vulgaire et trivial de cette chanson nous révolte et nous étouffe la voix dans la gorge ; une chanson qui n'a, à vrai dire, qu'un couplet, le premier ; une chanson, enfin, dont l'air est superbe, mais dont les paroles sont une disgrâce.

Certes, il y a longtemps qu'un poète et un de nos meilleurs, aurait dû saisir la plume dans un moment de révolte contre une anomalie aussi étrange, et nous donner, en l'honneur de la Canadienne, une chanson dont les mots fussent à la hauteur de la musique.

Les circonstances ont voulu que je fusse le premier à tenter l'entreprise. Et il faut avouer que l'occasion était excessivement engageante. Je venais justement d'établir une thèse, dans les colonnes du *Monde Illustré*, à l'effet qu'il peut être permis quelquefois, et même bon, et même louable, d'apporter des modifications opportunes à certaines chansons populaires péchant par le fond ou par la forme. Il me fallait donner une preuve, un exemple. Et moi qui savais que la chanson nationale du Canada était si défectueuse; moi qui fredonnais l'air de cette chanson avec tant de délices, et qui gémissais depuis si longtemps de n'avoir pas de paroles à chanter avec cet air; comment aurais-je pu ne pas saisir la balle au bond, et faire un effort vers le double but désiré : une chanson nationale pour ma patrie, et un exemple irrécusable pour la justification de ma thèsee ?

Mais le sujet était mondain, et j'étais prêtre : fallait-il m'arrêter à cette objection ? Je ne l'ai pas cru. C'était, tout au plus, une question de convenance. Or, j'ai eu assez de confiance dans la sagesse et le patriotisme de mes lecteurs pour espérer ceci : qu'ils comprendraient tous que je n'écrivais pas pour moi, mais pour le peuple canadien, et que les raisons sentimentales ne m'inspiraient pas, mais bien les raisons philosophiques et littéraires dont je subissais, en ce moment, l'influence.

J'ai donc cédé à l'entraînement ; et j'ai même cru faire acte de patriotisme, en exposant quelque peu ma dignité cléricale, pour essayer à donner enfin à mon pays, dans une circonstance aussi favorable, une chanson nationale que je croyais sincèrement être le *desiderutum* de tous les vrais Canadiens d'esprit et de cœur, soit du Canada, soit des Etats-Unis.

Que ma composition, au double point de vue moral et littéraire, soit un notable progrès sur les anciens couplets de la chanson, il n'y a que la mauvaise foi qui puisse le contester ; comme aussi la mauvaise foi et la malveillance pourraient seules se récrier à la vue de ma chanson, sous prétexte que c'est l'œuvre d'un prêtre."



Au reste, mes appréhensions furent de courte durée ; car Mr Benjamin Sulte, dans la même correspondance où il approuva ma modification de la chanson du *Canadien errant*, daigna aussi me faire l'honneur et me rendre l'insigne service pour lequel je lui exprime ici toute ma reconnaissance, d'approuver non moins sincèrement et franchement ma récente modification de la chanson de la *Canadienne*. Je fus dès lors pleinement rassuré ; car j'avais la preuve tangible, par un témoignage aussi compétent, que les hommes de lettres et les hommes d'esprit comprenaient parfaitement, sans nul scandale, sans nulle surprise même, les vrais motifs qui m'avaient inspiré, et qui devaient en justice me faire trouver grâce auprès de tout public intelligent et patriote. Que ce fût l'œuvre d'un laïque ou l'œuvre

d'un prêtre, la chose importait peu : on avait enfin des mots propres pour chanter la chanson nationale de la *Canadienne* ; c'était là le point essentiel ; et la seule chose à considérer était que le public en fût satisfait.

Voici le témoignage flatteur de Mr Benjamin Sulte :

" L'idée de Mr l'abbé Burque, de développer le chant de *Vive la Canadienne* a été excellente et tout à fait dans l'ordre. Ce genre de chansons qui consiste à énumérer les qualités ou les défauts d'une personne ou d'un type reconnu, nous autorise à ajouter couplets sur couplets sans que l'on puisse dire que nous allongeons par trop ; car le chanteur est toujours libre de choisir les strophes qui lui conviennent et de laisser les autres de côté. La Canadienne est un type ; plusieurs poètes ne suffiraient pas à la peindre ; on peut toujours dire son mot sur le compte de cette femme admirable sans mériter le blâme. C'est un thème à effet toujours. Vous en avez la preuve dans les santés que l'on boit à nos banquets, alors qu'un orateur se lève pour faire l'éloge des femmes de son pays. Les applaudissements ébranlent la salle et l'on entonne *Vive la Canadienne*. Mais les voix s'arrêtent au deuxième couplet, vu qu'il n'y a pas de suite, et j'avoue que c'est peu galant de notre part. Il était temps qu'un Canadien à l'esprit élevé comme l'est Mr Burque, se déterminât à concéder plus de terrain aux vertus de ce sexe auquel nous devons nos mères et nos sœurs. Dorénavant, on chantera la *Canadienne* plus longtemps et ce sera pour le mieux."



LE CANADIEN, BRAVE HABITANT

CHANSON PATRIOTIQUE DÉDIÉE A
MR ERNEST GAGNON.

(Sur l'air : *En roulant ma boule.*)

Fort de mon succès avec ma chanson en l'honneur de la *Canadienne*, je voulus faire un autre pas en avant et risquer une nouvelle chanson patriotique. Mon intention était de chanter le *Canada* lui-même ; on verra par quel incident remarquable je fus amené à publier, cette fois, de préférence, une chanson à la louange du *Canadien*. Voici quelle fut, au mois de Juin 1892, ma correspondance, à ce sujet, au *Monde Illustré :*

" Je ne crois pas me tromper en disant que la chanson :

Derrière chez nous y a-t-un étang,
En roulant ma boule, etc , etc.,

est, après *Vive la Canadienne*, la chanson la plus populaire du Canada.

Cela s'explique, premièrement, par le charme de l'air qui, par ses notes gaies, par sa cadence vive et harmonieuse, flatte le cœur aussi bien que l'oreille et s'impose à tout le monde.

Cela s'explique, en second lieu, par la nature même des mots qui frappent l'imagination. Un étang, des canards qui s'y baignent, le fils du roi qui y va chasser.... et avec quelle arme ? avec un grand fusil d'argent, pensez-y donc ! En voilà plus qu'il n'en faut pour faire battre le cœur de tout vrai Canadien et lui chauffer le sang dans les veines. Et puis ce nigaud de

fils de roi qui vise le noir et tue le blanc, quel imbécile! Jean-Baptiste se trémousse. Ah! s'il eût été là, lui! Mais ce qui met le comble à son transport, c'est de voir les diamants dans les yeux du canard, l'or et l'argent dans son bec, ses plumes qui s'en vont au vent, et les dames, trois, qui courent après et les ramassent pour en faire un lit de camp! Saperlote! qu'il en avait de la plume ce canard-là! Et puis, qu'il était riche et précieux! Voilà Jean-Baptiste transporté dans les splendeurs et les merveilles des *Mille et une nuits.*

On conçoit qu'une telle chanson, avec un air si bien approprié, se trouve partout dans la bouche du peuple canadien. Elle est digne de sa popularité. Cela est incontestable.

La poésie en est bonne.

La versification laisse à désirer. Mais pour la lecture seulement. Si vous chantez, vous ne vous apercevez guère des rimes au pluriel accolées à des rimes au singulier.

Somme toute, il n'y a pas à retoucher cette chanson. Il faut la laisser intacte. Et on doit s'attendre à ce qu'elle sera toujours chantée par le peuple, en Canada.

Seulement, pour tous les esprits sérieux, on peut oser faire la réflexion que cette histoire du fils du roi qui vise un canard et en tue un autre, et de ces dames qui, d'un seul canard ébouriffé par quelques grains de plomb, ramassent assez de plumes pour faire un lit de camp, est plutôt bizarre que belle, plutôt piètre qu'intéressante.

Et d'un autre côté, l'air est irréprochable. L'air est charmant. Et la confrontation de ces deux pensées fait aussitôt jaillir dans l'esprit une troisième idée, qui est celle-ci : ne serait-il pas à propos d'avoir une autre

chanson, à la fois plus belle, plus sérieuse, plus intéressante et plus instructive, qui puisse se chanter sur le même air ?

Pour ma part, monsieur le rédacteur, il y a longtemps que j'ai résolu cette question dans l'affirmative. Et je pense que plusieurs seront de mon avis.

La difficulté est de trouver un sujet convenable. Eh ! bien, franchement, je crois qu'une chanson patriotique, à la gloire du Canada, ferait justement l'affaire. Personne ne peut récuser un tel sujet, qui prime naturellement tous les sujets et qui rejette dans l'ombre l'histoire du fils du roi, et de son grand fusil d'argent.

Il y a cependant une condition essentielle à remplir, si on veut que la nouvelle chanson remplace l'autre, ou du moins la côtoie : il faut qu'elle soit aussi simple, aussi claire et aussi limpide que l'ancienne : il faut que les mots aient des charmes non moins puissants, quoique d'un autre genre ; il faut que le récit laisse au cœur une vive émotion avec une profonde satisfaction.

Fort de cette pensée, monsieur le rédacteur, je me suis mis à l'œuvre, et j'ai composé une chanson patriotique, adaptée à l'air de *En roulant ma boule*, tout en m'efforçant de la rendre à la fois digne de cet air et digne des suffrages du public.

Ai-je réussi ? Je n'en sais rien. Ce n'est pas à moi de le dire. Dans mon idée, elle est au moins d'un caractère plus noble et plus relevé que l'ancienne ; et à ce titre, j'ose la présenter pour la publication.

C'est une chanson spéciale pour notre grande fête nationale de la Saint-Jean-Baptiste ; quoiqu'elle puisse se chanter en tout temps, si on en retranche seulement le premier couplet.

Le récit est un exposé rapide des principaux sujets d'orgueil et de réjouissance qui font vibrer, ce jour-là toutes les fibres patriotiques de tous les cœurs canadiens. On reconnaîtra facilement les allusions à nos glorieux faits d'armes du passé, à nos martyrs de la liberté comme à nos martyrs de la religion, à nos tribuns politiques, à nos vaillants capitaines, à notre foi, à nos mœurs, à notre langue, à nos lois, à nos institutions, à tout ce que nous avons de plus cher !

Bref, ma chanson est un résumé de tous les discours patriotiques, qui retentissent partout, en cette circonstance, avec grand renfort d'éloquence et de charmes littéraires.

Le discours passionné dans la bouche de l'orateur, voilà sans doute la première manifestation des grandes impressions de tout un peuple ; mais le peuple doit parler lui-même et non pas seulement l'orateur ; car le cœur du peuple a également besoin d'écouler le trop plein de ses émotions et de ses transports ; et comment le peuple parlera-t-il, si ce n'est en faisant éclater une chanson ?

La chanson populaire, voilà donc la voix et l'éloquence du peuple. Or, après *Vive la Canadienne* je ne sache pas qu'il existe aucune chanson de circonstance pour notre grande et glorieuse fête de la Saint-Jean-Baptiste, susceptible d'être aussi populaire et d'être chantée avec autant l'entrain que la chanson : *En roulant ma boule, roulant.*

J'ai donc l'honneur de présenter la mienne, croyant répondre à un besoin, à un sentiment national, et espérant un accueil favorable de mes compatriotes soit du Canada, soit des Etats-Unis."

La chanson parut, en effet, telle qu'annoncée ; une chanson à la gloire du Canada. Malheureusement, par une fausse inspiration, je n'avais employé que des rimes féminines à désinences diverses, pour le simple plaisir de faire de la variété, vu que la chanson modèle n'avait que des rimes masculines. Je reçus tout aussitôt une lettre de Mr Ernest Gagnon, l'historien, le musicien et le poète bien connu de Québec, m'informant de mon erreur et me disant que toutes mes rimes, au contraire auraient dû être masculines et se terminer en *ant* pour accorder avec *roulant*.

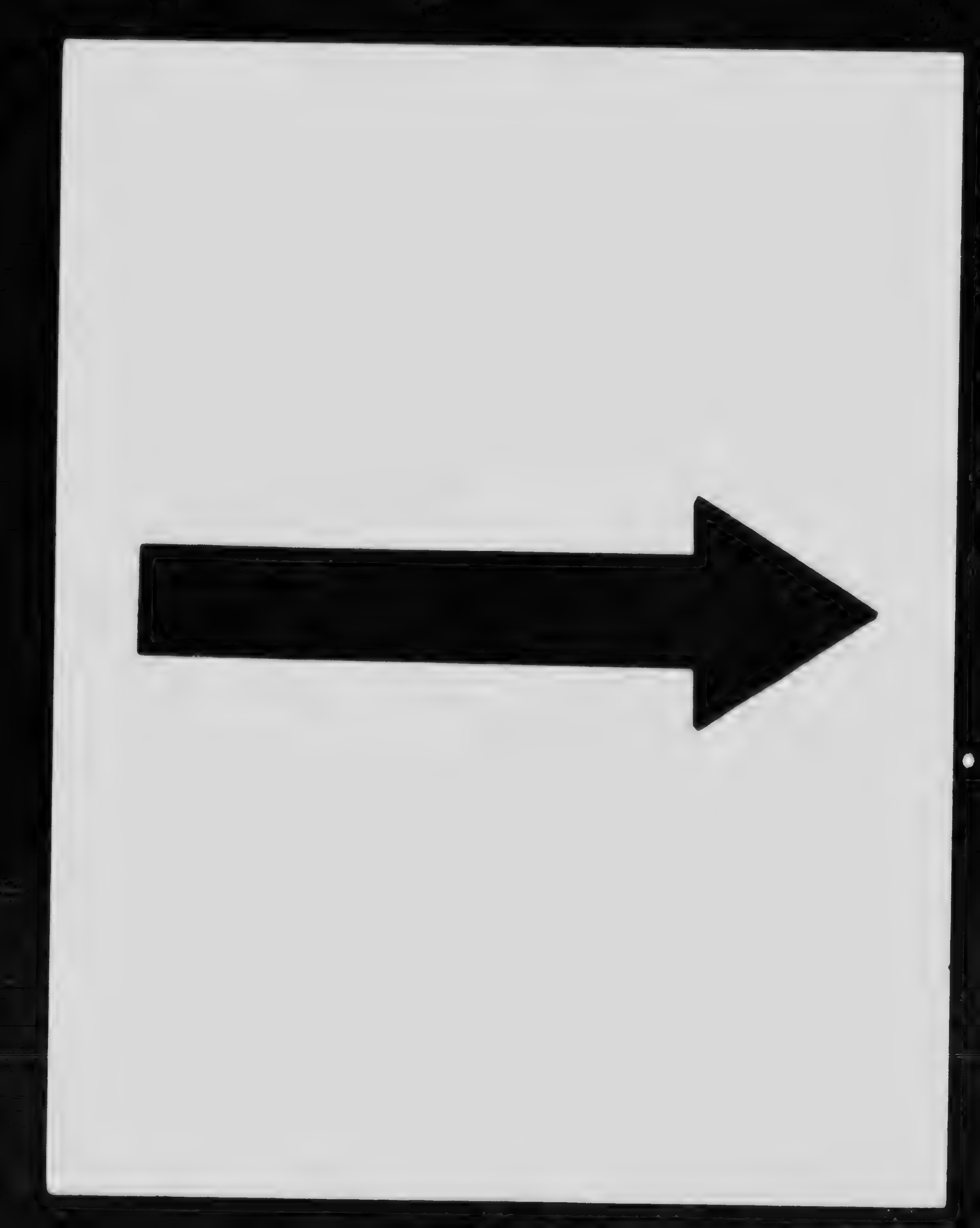
Ce fut le coup de mort de ma chanson. Je la considérai dès lors comme non avenue. C'est pourquoi elle est ici entièrement supprimée.

A quelque temps de là, par exemple, en Janvier 1893, j'envoyais au *Monde Illustré* la correspondance qui suit, avec une chanson nouvelle, répondant aux désirs de Mr Ernest Gagnon. Seulement, ce n'était plus une chanson à la gloire du Canada ; c'était une chanson à la louange du Canadien.

" Mr le rédacteur,

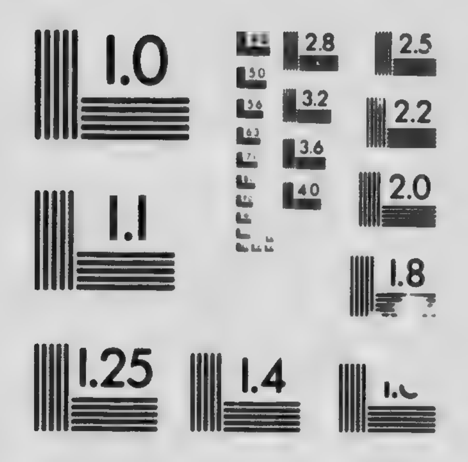
DANS votre numéro du 18 juin dernier, vous avez eu la bienveillance de publier une chanson patriotique, de ma composition, intitulée : *Le Canada*, toute en rimes féminines, de différentes terminaisons, et devant se chanter sur l'air fameux de : *En roulant ma boule roulant.*

A première vue, en s'en tenant aux idées exprimées, cette chanson avait l'air d'être née viable, et digne d'entrer dans les recueils populaires, aussi bien que dans l'estime du public. Je le croyais, du moins ; et certaines



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





appréciations favorables affermissaient encore mon espoir. Hélas ! ce n'était qu'une illusion : illusion chez l'auteur, illusion chez quelques amis trop sympathiques ou trop indulgents.

En toutes choses,.... il faut considérer la fin, que dis-je ? il faut compter avec les experts. Ceci est aussi vrai en littérature qu'en n'importe quelle branche des sciences et des arts ; et les imprudents et les naïfs qui oublient cette vérité s'exposent à être désenchantés, un jour ou l'autre. J'en suis un exemple. *Experto crede Roberto.*

Voici ce qui m'arriva.

J'en étais à me réjouir et à jouir de mon prétendu petit succès littéraire, lorsqu'une lettre de Mr Ernest Gagnon,—un expert, un vrai maître, en fait de chansons populaires,—comme un coup de vent destructeur, vint, tout à coup, souffler sur mon château de cartes et l'éparpiller complètement !

" C'est une hérésie artistique, ni plus ni moins, me disait Mr Gagnon, tous les couplets doivent se terminer en *ant* ou *ent*, pour rimer avec le *roulant* du refrain. Si vous vous reprenez, rimez en *ant, and don't you forget it !* "

Comme de raison, je m'inclinai. Que voulez-vous que je fisse contre trois : un musicien, un poète et un historien ? Il me fallait bien mourir ou m'incliner. Je préférai m'incliner. J'étais tout ahuri. Je voyais mon tort, mais trop tard. Je m'en confessai sur le champ à Mr Gagnon qui eut la bonté de n'en pas divulguer le secret, espérant sans doute que ma conscience m'obligerait tôt ou tard à une confession et à une réparation publique. C'est ce que je fais aujourd'hui. Aux orties ma chanson, puisqu'elle est si défectueuse dans sa forme !

Et maintenant, vous croyez que j'ai gardé rancune à mon savant trouble-fête ? Eh ! bien, oui, je lui ai gardé rancune ; mais pas pour la raison que vous pensez ; pas pour avoir démantibulé mon château de cartes ; c'est pour avoir dit : " si vous vous reprenez ! "

Ces mots-là me faisaient mal au cœur, et me faisaient grogner. " Me reprendre !.... En voilà une idée ! Si on ne dirait pas qu'il pense que c'est une chose facile ! "

Voilà ce que je me disais, et j'enrageais....

Un beau jour, voilà que l'envie de *me reprendre* me prend. Une idée m'avait frappé. J'ai bien chanté la Canadienne, pourquoi ne chanterais-je pas le Canadien ? Celui-là, par exemple, je puis le rimer en *ant*, et Mr Gagnon sera content ! ... et moi je serai vengé d'autant !

Je me mis donc à l'œuvre. Et cette chanson que je vous envoie, *Le Canadien*, voilà ce que je fis dans ma rage ; voilà ce que je présente maintenant au public, en réparation de ma faute.

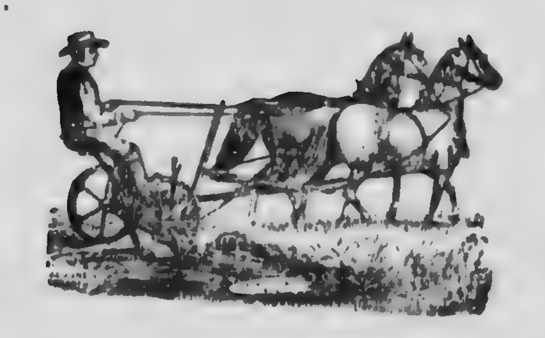
Je la dédie respectueusement, avec beaucoup de reconnaissance, à Mr Ernest Gagnon.

Il l'a bien gagnée !

Puisse-t-il me pardonner les crises de nerfs que je lui ai sans doute causées !

S'il ne m'en veut plus, moi non plus, je ne lui en veux plus. Au surplus, c'est tout au plus, si nous nous sommes tant soit peu déplus ! "

Voici cette chanson à l'honneur du Canadien-Français, considéré surtout comme *habitant*, c'est-à-dire cultivateur.



Le Canadien, brave habitant,
En roulant ma boule,
Est toujours gai, toujours content,
Rouli roulant,
Ma boule roulant ;
En roulant ma boule, roulant,
En roulant ma boule.

De grand matin, part en chantant,
En roulant ma boule,
Revient le soir en "turlutant,"
Rouli roulant, etc.

Bon citoyen et bon vivant,
En roulant ma boule,
Il est heureux en cultivant.
Rouli roulant, etc.

Vive sa femme à chaque enfant,
En roulant ma boule,
Il en est fier et triomphant,
Rouli roulant, etc.

Tout plein de foi le cœur fervent,
En roulant ma boule,
A son Eglise il va souvent,
Rouli roulant, etc.



Il est affable, honnête et franc,
En roulant ma boule,
Hospitalier, poli, galant,
Rouli roulant, etc.

Le plaisir est son élément,
En roulant ma boule,
Il s'amuse gaillardement,
Rouli roulant, etc.

Dans ses projets il est constant,
En roulant ma boule,
Dans ses amours l'est tout autant,
Rouli roulant, etc.

En affaires il est prudent.
En roulant ma boule,
En politique il est ardent,
Rouli roulant, etc.

Rien devant lui qu'il n'aime tant
En roulant ma boule,
Que son cheval vite trottant,
Rouli roulant, etc.



Dans les forêts s'il va chassant,
En roulant ma boule,
Tout vole, poil et plume et sang,
Rouli roulant, etc.



Sur les ondes s'il va voguant,
En roulant ma boule,
Il est superbe en naviguant,
Rouli roulant, etc.

Va-t-il en guerre, il est vaillant.
En roulant ma boule,
Hardi, rusé, vif et bouillant,
Rouli roulant, etc.

Conteur d'histoire, il est charmant,
En roulant ma boule,
Tout en riant, tout en fumant,
Rouli roulant, etc.

Un petit coup de vin brillant,
En roulant ma boule,
Le rend d'esprit tout pétillant,
Rouli roulant, etc.



AMOUR AU CANADA

(SUR L'AIR : *Nous vous invoquons tous*)





Par la chanson précédente sur le *Canadien*, je n'avais racheté qu'à moitié les avances faites au *Monde Illustré* dans ma correspondance du mois de Juin 1892; car je m'étais engagé alors à fournir 1o. une chanson patriotique sur le *Canada*, 2o. une chanson sur l'air de *En roulant ma boule roulant*. Or, ma chanson précédente se chante bien sur l'air indiqué ; mais le *Canadien* n'est pas le *Canada* Pour racheter ma parole complètement, je devais donc fournir enfin une chanson à la gloire de la patrie. C'est ce que je fis en publiant l'hymne suivant qui parut dans plusieurs journaux. Les mots sont adaptés à l'air du cantique *Nous vous invoquons tous*, 1o. à cause de la grande

popularité de cet air, 2o. à cause de son imposante solennité ; 3o. afin que cette chanson, quand on voudra chanter spécialement un hymne national canadien-français, puisse être substituée au *God save the King* des Anglais.

Amour au Canada,
Que la France fonda,
Terre chérie !

Refrain

Toujours nous t'aimerons,
Et nous t'exalterons,
Et nous te chanterons,
Chère patrie !

Amour au Canada,
Où Cartier aborda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où Champlain résida,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que Maisonneuve aida,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que de Laval guida,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où Frontenac gronda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où Montcalm commanda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Qu'Albion posséda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que Sal'berry garda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où Papineau plaida,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où le tyran céda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que le ciel seconda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que Dieu consolida,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où la foi déborda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que le sang féconda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où la gloire abonda,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Où l'honneur présida,
Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que rien n'intimida,
Terre chérie,
Toujours, etc.

Amour au Canada,
Que rien ne dégrada
    Terre chérie !
Toujours, etc.

Amour au Canada
Où la pourpre brilla,
    Terre chérie !
Toujours, etc.



VIVE NOTRE PATRIE

(SUR L'AIR : *Vive la Canadienne*)

Cette chanson a été composée pour la satisfaction de ceux de nos compatriotes qui voudraient bien retenir l'air populaire de *Vive la Canadienne* comme air national canadien-français, mais qui soutiennent avec raison que les paroles chantées sur cet air devraient elles-mêmes être nationales, c'est-à-dire se rapporter à la patrie tout entière, au lieu de se rapporter, comme le thème de la *Canadienne*, à une partie seulement de notre pays. L'auteur concourt absolument dans cette opinion. Rien n'empêche, au reste, de chanter sur le même air la chanson de la *Canadienne* et la chanson de la *Patrie*. Quand on voudra chanter la *Patrie* sur l'air national, on aura dorenavant, des mots pour ce faire, du moins si cette chanson nouvelle trouve grâce auprès du public.



I

Vive notre patrie
Et son joli ciel doux.

Terre aimable et chérie
Attrayante pour tous.

II

Vivent nos bois d'érables
Et leur joli suc doux :

Emblèmes vénérables
Sont leurs feuilles pour nous !



III

Vivent nos champs fertiles
Et leurs jolis blés doux :

Nos citoyens des villes
En sont fiers et jaloux !

IV

Vive notre beau fleuve
Et ses jolis flots doux :

Son commerce à l'épreuve
N'aura pas le dessous !

V

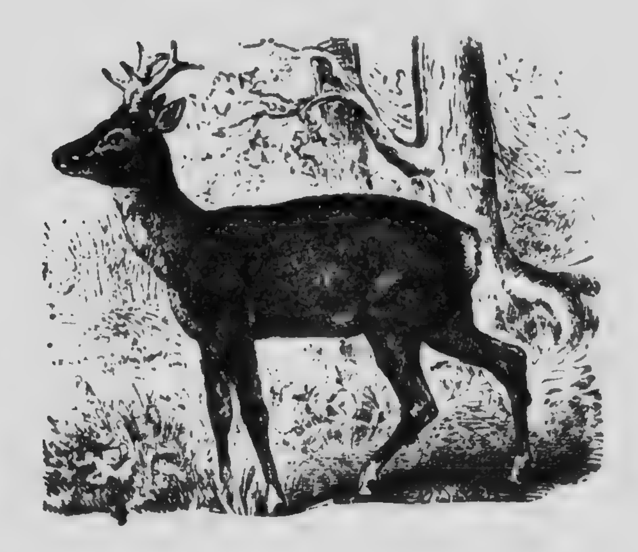
Vivent nos beaux rivages
Et leurs jolis bains doux :

La santé, sur ces plages,
Se promène avec vous !

VI

Vivent nos forêts grandes
Et leurs jolis lacs doux :

On y chasse par bandes
Chevreuils et caribous !



VII

Vivent nos riches pêches
Et leurs jolis fruits doux :

Saumons et truites fraîches
Délectent tous les goûts !



VIII

Vive la Canadienne
Et ses jolis yeux doux :

Femme forte et chétienne,
Bonheur de son époux !

IX

Vivent nos nobles pères
Et leurs jolis faits doux :

Ces prouesses guerrières,
Dont l'écho nous rend fous !

X

Vivent nos patriotes
Et leur joli sort doux :

Combattant les despotes
D'un cœur plein de courroux



XI

Vive notre langage
Et ses jolis mots doux !

Plus charmant héritage
Qu'un trésor de bijoux !

XII

Vivent nos vieux collèges
Et leurs jolis bancs doux :

Les erreurs sacrilèges
Y meurent sous les coups !



XIII

Vivent nos bons hospices
Et leurs jolis toits doux :

Par tant de sacrifices
Les chagrins sont dissous !

XIV

Vive notre foi sainte
Et ses jolis traits doux :

L'Eglise, en son enceinte,
Nous voit tous à genoux !

O Canada Terre Cherie

(AIR A CRÉER.)

Cet hymne a été composé pour entrer dans les vues de ceux qui voudraient laisser exclusivement à la chanson de la "Canadienne" l'air populaire de "Vive la Canadienne," et qui désirent, avec des paroles spéciales, un air nouveau, plus sérieux et plus solennel, pour chanter la "Patrie." Cette idée a du bon certainement. Mais il y a ici double difficulté : la création des mots et la création de la musique. Voici des paroles spéciales que je propose. Le public voudra-t-il bien les accepter ? Et s'il les accepte, où est le musicien qui voudra créer pour elle un air approprié, digne de devenir le vrai air national du peuple canadien-français ? On reconnaîtra dans la première strophe des paroles historiques très célèbres : une de Mercier, une du curé Labelle, une de Lafontaine, et enfin la devise de nos Sociétés Saint-Jean-Baptiste. L'auteur a cru bon et patriotique d'enchâsser de si nobles paroles dans un chant national. Cette première strophe pourrait elle-même servir de refrain.



REFRAIN

O Canada, terre chérie,
O toi, la merveille du jour,
Reste à jamais, belle patrie,
Notre bonheur et notre amour !



I

Cessons nos luttes fratricides ;
Emparons-nous du sol et proclamons nos droits ;
Crions de voix tonnante et de cœurs intrépides ;
Nos institutions, notre langue et nos lois !

II

Chantons notre noble origine :
Le sang le plus choisi des Français nos aïeux :
Jadis, du Canada la mission divine
Attira tant de saints, de héros et de preux !
O Canada, terre chérie, etc.

III

Chantons nos fondateurs sublimes :
Jacques-Cartier plantant sur nos rives la croix,
Champlain fixant Québec sur de célestes cimes,
Maisonneuve donnant au Mont Royal son choix !
O Canada, terre cherie, etc.

IV

Chantons les misères sans nombre
De nos pères traqués au milieu de leurs champs,
Faisant le coup de feu sur l'Iroquois dans l'ombre,
Et dépouillant le sol de ses arbres géants !
O Canada, terre chérie, etc.



V

Chantons notre Eglise naissante :
Nos Laval, nos Plessis : pontifes courageux
Qui surent protéger, de main ferme et puissante,
Les intérêts du Ciel en des temps orageux !
O Canada, terre chèrie, etc.

VI

Chantons nos saintes fondatrices :
Mance, Incarnation, Marguerite Bourgeois :
Héroïnes pour qui les plus grands sacrifices
Ne sont en vérité que les plus grands exploits,
O Canada, terre chérie, etc.

VII

Chantons nos élus du martyre :
Nos Jogues, Lallemand, Brébeuf et Daniel.
Cueillant chez les tribus où la foi les attire,
Un supplice barbare, un triomphe éternel !
O Canada terre chérie, etc.



V II

Chantons nos soldats, nos victoires :
Frontenac et Montcalm, Lévis, Salaberry.
Eclatants souvenirs, impérissables gloires,
Que l'univers entier acclame d'un seul cri !
O Canada, terre chérie, etc.

IX

Chantons nos princes d'éloquence :
Indomptables tribuns sans trêve ni quartier :
Les braves champions de notre indépendance :
Morin et Papineau, Lafontaine et Cartier !
O Canada, terre chérie, etc.

X

Chantons nos braves patriotes,
Aux jours de trente-sept, époque de malheur,
Où pour changer l'esprit de nos maitres despotes,
Ils versèrent leur sang avec tant de valeur !
O Canada, terre chérie, etc.

XI

Chantons nos foyers de lumières :
Notre éducation aux milliers de flambeaux !
Nos universités, collèges, séminaires,
Nos systèmes d'école aux résultats si beaux !
O Canada, terre chérie, etc.

XII

Chantons nos maisons de refuge :
Ces royaumes bénis des Sœurs de charité,
Où l'on voit se combattre en un double déluge,
Des vagues de douleur et des flots de bonté !
O Canada, terre chérie, etc.

XIII

Chantons l'Eglise notre mère
Qui ne cesse jamais de diriger nos pas,
De consoler nos cœurs quand la vie est amère,
De bénir nos efforts, de nous tendre les bras !
O Canada, terre, chérie, etc.

XIV

Chantons nos apôtres célèbres
Qu'en tous ses coins, recoins, l'Amérique aperçut :
Qui firent succéder la lumière aux ténèbres,
D'un océan à l'autre et du Nord jusqu'au Sud !
O Canada, terre chérie, etc.

XV

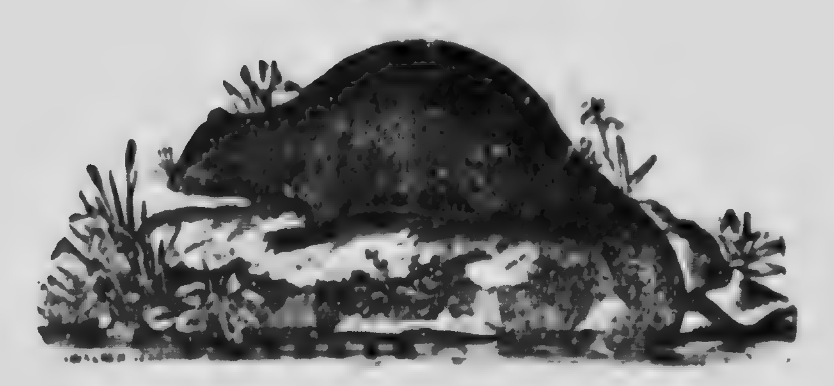
Chantons notre fleuve admirable,
Notre clair Saint-Laurent au cours majestueux,
Nos rivières, nos lacs,—trésor incomparable
De force industrielle et de mets somptueux !
O Canada, terre chérie, etc.

XVI

Chantons nos superbes rivages
Où la grève et la mer unissent leur beauté,
Où tant de voyageurs, amants des douces plages,
Viennent chercher l'air frais, la force et la santé !
O Canada, terre chérie, etc.

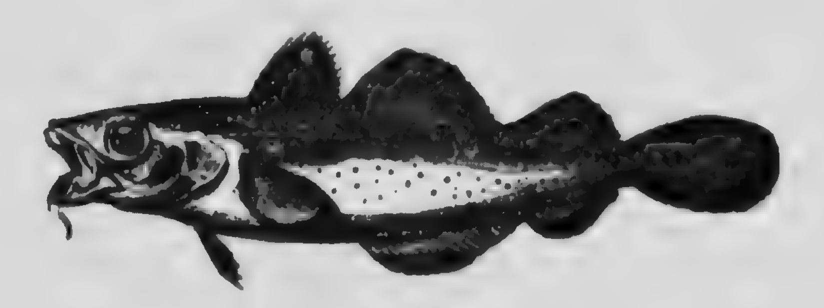
XVII

Chantons nos montagnes altières,
Nos immenses forêts, nos fertiles vallons,
Nos plaines de l'Ouest, inépuisables terres,
Où le beau blé doré déborde les colons !
O Canada, terre chérie, etc.



XVIII

Chantons nos chasses glorieuses :
Originaux et chevreuils, caribous et castors,
De nos bateaux marins les pêches merveilleuses :
Hareng par millions et morue à pleins bords !
O Canada, terre chérie, etc.



XIX

Chantons nos richesses minières :
Nos Cobalts pleins d'argent, nos Klondykes pleins
Les sucs délicieux de nos érablières [d'or ;
Dont la feuille est pour nous un emblème, un décor !
O Canada, terre chérie, etc.

XX

Chantons la belle Canadienne,
Sa figure riante et ses jolis yeux doux :
Vaillante en ses devoirs d'épouse et de chretienne,
Que d'enfants elle apporte à son fidèle époux !
O Canada, terre chérie, etc.

XXI

Chantons nos freres des campagnes,
Leur paisible existence et leur frugalité :
Fortunés habitants qui, près de leurs compagnes,
Trouvent le vrai bonheur et la prospérité !
O Canada, terre chérie, etc.

XXII

Chantons notre vive espérance
Envers un avenir de plus en plus brillant. . . .
Gloire à notre pays pour tant d'exubérance !
Et pour tant de faveurs grâce à Dieu bienveillant !
O Canada, terre chérie, etc.



APPENDICE

SOYONS FIERS DE NOTRE ORIGINE

COURTE CHANSON NATIONALE, AYANT MEME REFRAIN QUE LA PRECEDENTE.

(SUR L'AIR : *Comme le dit un vieil adage*, DE SIR GEORGE ETIENNE CARTIER).

En résumant et en généralisant toutes les chansons patriotiques antérieures, on obtient la suivante qui, avec le refrain de la précédente, peut former un chant national plus dans le genre de celui qui a été demandé par le récent concours de la *Presse* et de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal. Cette forme donnera, sans doute, meilleure satisfaction aux Canadiens qui veulent absolument une chanson courte, limitée, de sa nature, à un petit nombre de couplets. L'auteur, cependant, croit bon de faire observer qu'il n'a pas la stupide ambition de faire adopter une quelconque de ses chansons au détriment des chants patriotiques déjà en existence et en honneur. Il ne fait que répondre à un besoin, plusieurs fois déjà exprimé dans le public, d'un chant national nouveau *avec refrain et à la portée de tout le peuple.* C'est bien simple; les chansons de Mr Burque, les chantera qui voudra, comme toutes les autres. L'auteur n'ambitionne rien de plus. Il ne prétend pas avoir résolu la question du chant national définitif pour tous les Canadiens-Français ; cette question est peut-être, à

l'heure qu'il est, encore moins avancée que celle du drapeau. Puisse-t-il seulement avoir contribué quelque peu à la solution de cet important problème, ne serait-ce que par voie d'élimination, à l'égard de toutes les chansons inférieures, à commencer par les siennes propres. On ne dira pas qu'il est fou de ses œuvres et qu'il veut, coûte que coûte, les imposer au public.



I

Soyons fiers de notre origine,
Et des exploits de nos aïeux :
Nouvelle-France, œuvre divine :
Voilà ce qui brille à nos yeux !

REFRAIN
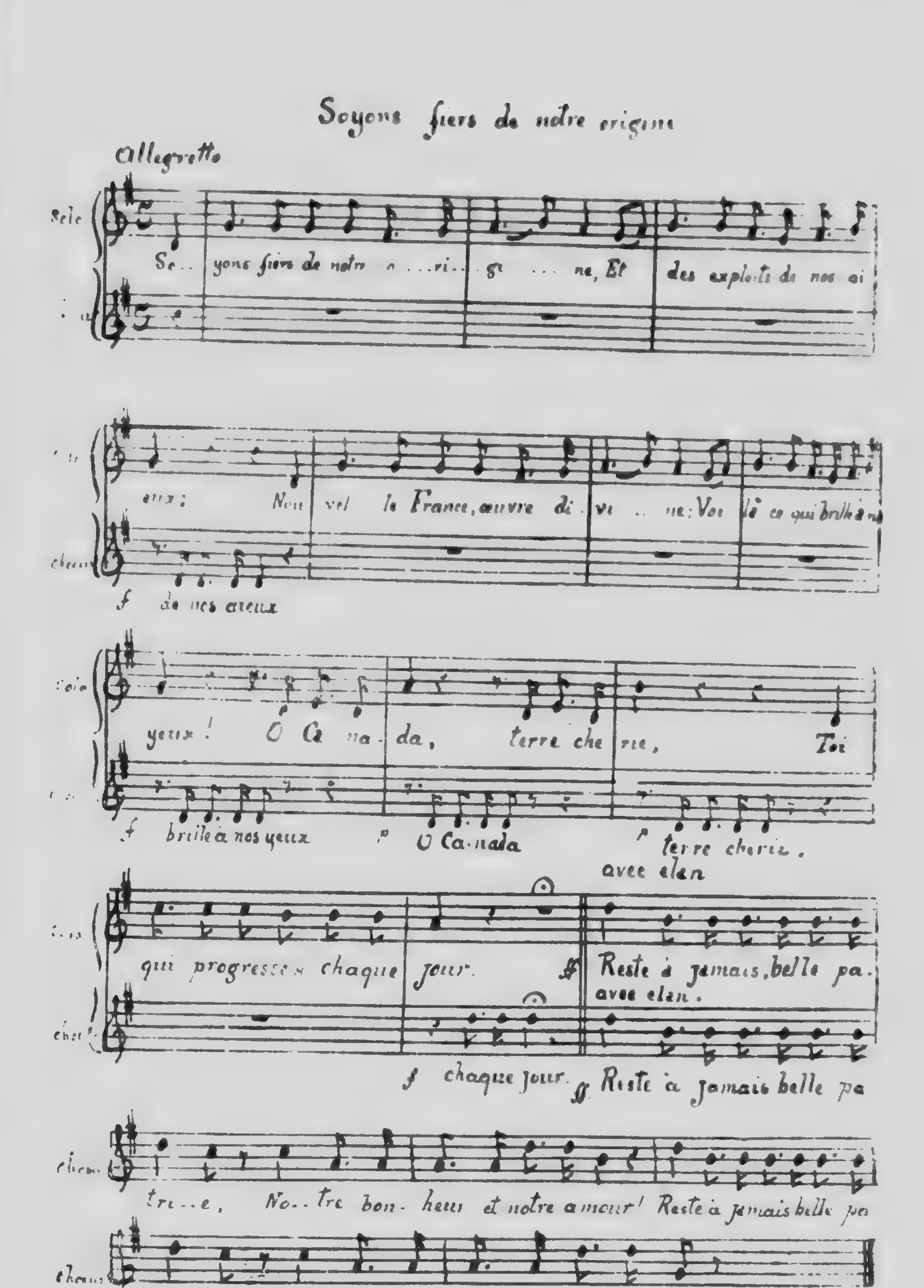
O Canada, terre chérie,
Toi qui progresse chaque jour,
Reste à jamais, belle patrie,
Notre bonheur et notre amour !

II

Notre histoire est une épopée
Pleine de gloire et de leçons :
La croix, la charrue et l'épée :
Voilà ce que nous bénissons !

III

Suivons les traces de nos pères ;
Imitons leurs nobles vertus :
Si nous voulons des jours prospères,
Reprenons leurs travaux ardus.


Soyons fiers de notre origine
Allegretto
Solo
Se.. yons fiers de notre o...ri... gi... ne, Et des exploits de nos ai
eux: Nou vel le France, œuvre di vi .. ne: Voi là ce qui brille à nos
Chœur
de nos aïeux
Solo
yeux! O Ca na da, terre che rie, Toi
brille à nos yeux
O Ca-nada
terre chérie.
avec élan
qui progresse à chaque jour.
Reste à jamais, belle pa.
avec élan.
Chœur
chaque jour.
Reste à jamais belle pa
Chœur
tri...e, No..tre bon- heur et notre amour! Reste à jamais belle pa
Chœur
tri...e. No..tre bon- heur et notre a mour!

EXPLICATION

Pour chanter la chanson nationale

Soyons fiers de notre origine,

SUR L'AIR ANNOTÉ CI-CONTRE.

Une voix seule chante les deux premières lignes de chaque strophe, et le chœur répète les deux derniers mots ou quatre dernières syllabes; même chose pour les deux dernières lignes de chaque strophe qui se chantent comme les deux premières.

Ainsi, dans le premier couplet, les mots répétés par le chœur sont : *de nos aïeux*, et *brille à nos yeux.*

Pour le refrain, le solo chante : *O Canada ;* le chœur répète : *O Canada ;*—le solo chante : *terre chérie ,* le chœur répète : *terre chérie ;* —le solo chante : *Toi qui progresses chaque jour ;* le cœur répète ; *chaque jour ;* —enfin le reste est chanté par le chœur avec ensemble et avec force.

Tel est l'air le plus beau et le plus entraînant sur lequel se chante la chanson *Comme le dit un vieil adage* de Sir George Etienne Cartier, et sur lequel Mr l'abbé Burque désire qu'on essaye à chanter SOYONS FIERS DE NOTRE ORIGINE. Cet air est déjà très populaire en plusieurs endroits de la Province de Québec, et c'est une question de savoir s'il ne mérite pas d'être adopté comme air national des Canadiens-Français.

IV

Ils furent soldats de l'Eglise,
De leur langue et leur liberté :
Même tâche, même devise,
Incombe à leur postérité !

V

Dans nos luttes parlementaires,
Papineau vaut un bataillon ;
Dans nos campagnes militaires,
Marchons au cri de Carillon !

VI

Unissons-nous, comme des frères,
Pour défendre nos lois et droits,
Nos champs, nos lacs et nos rivières,
Notre grand fleuve et nos grands bois !

VII

Chantons notre reconnaissance
Au Seigneur, pour tant de bienfaits !
Rallions-nous, pleins d'espérance,
Au drapeau canadien-français !



GAI LON LA, JOLI ROSIER

Une des plus belles chansons populaires contenues dans le Répertoire de Mr Ernest Gagnon, est sans contredit celle du *Gai lon là, joli rosier du joli mois de Mai.* Comme la versification laisse beaucoup à désirer, et comme le désir doit exister chez plusieurs, ainsi qu'il a existé chez moi, de pouvoir chanter cette belle romance en vers moins défectueux, j'ai composé, dans ce but, la modification que voici :



" Solitude charmante,
Bois où l'amour s'enfuit,
Le rossignol y chante
Et le jour et la nuit,
Gai lon là, joli rosier
Du joli mois de Mai !

Il chante pour ces femmes
Qui n'ont point de mari ;
Non pas pour moi, mesdames :
J'ai le mien, Dieu merci !
Gai lon là, etc.

Il n'est point dans la danse,
Il est bien loin d'ici :
Il n'est pas même en France,
Voilà mon grand souci.
Gai lon là, etc.

Trop vaillant à la guerre,
Les Hollandais l'ont pris :
Sa délivrance chère
Il me faut à tout prix."—
Gai lon là, etc.

—" Que donneriez-vous, belle,
Qu'il fût par nous repris
Et que, toujours fidèle,
Il fût à vous remis ?"—
Gai lon là, etc.

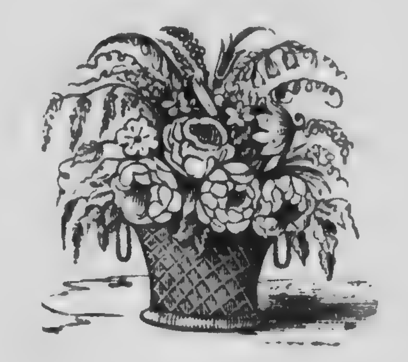
—" Est-il au monde un homme
Pour sauver mon Louis ?
Je lui donnerais Rome,
Paris et Saint-Denis.
Gai lon là, etc.

Il n'est rien sur la terre,
Qui ne serait à lui :
La terre tout entière
Je donnerais aussi !" —
Gai lon là, etc.

—" Venez donc voir, Madame,
Votre galant mari :
Le bonheur de votre âme,
Regardez, le voici !" —
Gai lon là, etc.

— " O jour de douce ivresse !"
Jour mille fois béni !
Avec quelle allégresse
Tu finis mon ennui !" —
Gai lon là, etc.

Aussitôt elle embrasse
Son bel époux chéri :
Et le chagrin s'efface
De son cœur attendri.
Gai lon là, etc.



QUATRIÈME PARTIE

POESIES MORALES

OU

LA MORALE ENSEIGNÉE PAR DES FABLES.

SUJETS TRAITÉS :

Compliments dangereux.—Moquerie injuste.—Vaine gloire.—Sottise imprévoyante.—Folle curiosité.—Jalousie. — Fourberie.—Ruses permises —Ne jamais désespérer.— Hypocrisie. —Charlatans. —Voleurs. — Brigands.—Coquins.—Mauvaise foi.—Fidélité.—Naturel.—Brutalité.—Mérite vrai et faux.—Aliments falsifiés.—Beauté malfaisante.—Socialisme.

Poule Mystifiée

DANGER DES COMPLIMENTS.

(Fable dédiée au poète W. Chapman, en retour d'une lettre de félicitations.)

Un bon jour, les oiseaux, entendant une poule
Caqueter, caqueter,
Crurent qu'elle savait chanter ;
Ils s'en vinrent en foule,
La louer, la complimenter,
Et l'inviter
A se révéler davantage.



Le rossignol lui dit : " Quel superbe ramage !
Des oiseaux chanteurs je suis roi :
Vous viendrez chanter avec moi ! "

L'aigle dit à son tour : « Ma mie,
De grâce, honorez-nous de votre compagnie :
Des oiseaux volants je suis roi :
Vous viendrez voler avec moi."

Un œil sur ses flatteurs et l'autre dans la nue,
La poule, à ce discours, est toute confondue.
Ils étaient sincères vraiment,
Mais ils se trompaient grandement ;
Et la cause de leur bévue,
A tous les deux,
Au sujet de la mère aux œufs,
Est qu'ils ne l'avaient entendue,
Ne l'avaient vue,
Que de fort loin, du haut des airs.

La louange peut tout sur une âme ingénue.
La poule se renfla, déploya de grands airs ;
Puis, de sa voix la plus émue,
Fit entendre ses plus beaux airs,
Et crut donner enfin le plus beau des concerts.
Prenant aussitôt sa volée,
Et s'élevant d'une coudée,
Elle s'abat un peu plus loin,
Au plus grand effort de son aile,
Parmi le foin.
Regardant alors autour d'elle,
Ses yeux, désappointés, ne rencontrent plus rien.
L'aigle et le rossignol, comme on le pense bien,
Dégoûtés de ce voletage,
Ecœurés de ce caquetage,
S'étaient esquivés au plus dru,
Et tous, jusqu'au dernier, tous avaient disparu !

La pauvre volatile, honteuse et déconfite,
Reconnut, d'une âme contrite,
Et sa folie et son erreur,
Et s'écria, dans son malheur :
" Qui me délivrera de ma sottise extrême ?
Je vois bien maintenant, à cette heure suprême,
Qu'il faut être aigle pour voler
Fort haut,—et rossignol, aussi, pour gazouiller."

Cette histoire est un stratagème.
L'auteur, s'appliquant à lui-même
Ce que le contraste a de bon,
Dit à ses flatteurs : " Messieurs, non !
Vous ne me tournez pas la tête
Avec vos jolis compliments.
Je ne suis pas assez poète
Pour vous suivre là-haut dans vos envolements,
Et pour mêler ma voix à votre voix charmante.
Oh ! ne dites pas que je chante.
Hélas ! je ne fais que voleter, caqueter.
Bien sûr, si j'essayais, comme vous, à chanter,
Je remplirais vos cœurs de pitié, de surprise ;
Vous me laisseriez là comme la poule grise
Dont le sort est à méditer.
Je n'attends pas qu'on me le dise :
Il vaut mieux prévenir qu'avoir à regretter
Une sottise.
Je vous admirerai, j'applaudirai de loin ;
Vous ne me verrez pas, soit dit avec franchise,
Hors de mon petit coin."

COQ ET RENARD

INJUSTICE DE LA MOQUERIE

Un coq, perché sur une branche,
A l'abri de toute revanche,
Voyant passer maître renard,
Lui cria d'un ton goguenard :



" Ami, si tu veux qu'on s'embrasse,
Monte ici-haut, viens jusqu'à moi ;
Car j'admire aujourd'hui ta face ;
Je voudrais causer avec toi " !

Le coq, de l'animal perfide
Faisait très bien de se moquer,
Mais peut-on de même attaquer
Un passant honnête et candide ?

Peut-on lui dire : " Monte ici."
Quand on sait bien que la distance
Paralyse la confiance
Des humbles gens au cœur transi !



Dindons en spectacle

STUPIDITÉ DE LA VAINE GLOIRE

Maîtres dindons, un jour, avec force réclame
En gros caractères de flamme,
Annoncèrent partout un spectacle nouveau
Par eux-mêmes donné,—spectacle le plus beau
Qu'on ait jamais vu sur la terre !



Alléchés par un tel mystère,
Les animaux des bois, des airs, des basses-cours,
Vinrent de toutes parts.—Il fallut plusieurs jours
Pour installer en ordre une foule si grande.
Enfin la troupe actrice apparaît et commande
Le silence et l'attention.
Hélas ! quelle exhibition
De sottise, de pédantisme,
De vaine gloire et d'égoisme !

Le projet des dindons était de se montrer,
D'éblouir tous les yeux, de se faire admirer.
Leur corps se dilata, leurs plumes se renflèrent,
Appendices charnus à leur cou se gonflèrent ;
La queue en éventail, la tête sur le dos,
Tournant, pirouettant, se croyant des héros,
Et jusqu'à terre traînant l'aile,
Dans leur posture la plus belle,
Ils éclataient bientôt en glouglous effrayants,
Et, dans leur majesté, dans leurs airs triomphants,
Montraient avec quelle allégresse
Ils opéraient cette prouesse !

Spectacle ridicule.—Au lieu de l'admirer,
L'auditoire, aussitôt, ne put que l'exécrer.
Il s'éleva dans l'air une clameur immense.
Dégoûtés, irrités d'une telle insolence,
Faisant éclater leur dépit,
D'un même cœur, d'un même esprit,
Tous les spectateurs se levèrent,
Contre l'orgueil se récrièrent,
Et sifflèrent enfin les dindons confondus.
Leur indignation grandit de plus en plus.

C'est depuis ce jour-là que la race des dindes,
Sur la terre, partout, jusqu'aux confins des Indes,
Est, pour sa vaine gloire, un objet de mépris.

Voilà l'antique fait.—Maintenant, chers amis,
Savez-vous qui, parmi les hommes,
Nobles animaux que nous sommes,
Imitent les dindons renflés ?....
Tous ceux qui sont d'orgueil gonflés !

L'ANE ET LA GIRAFE

IMPRÉVOYANCE DE LA SOTTISE

Dame Girafe, un jour, d'un long col emmanchée,
Et portant haut sa tête à peine empanachée,
Faisait route avec un grison
Tout fier de ses longues oreilles.

Il fallut peu de temps à maître aliboron
Pour s'enhardir au point de trouver non-pareilles
Les allures de ce grand cou
Qui le firent jaser beaucoup.



" La nature, vraiment, fut pour vous bien injuste :
Pendant que je m'en vais broutant l'herbe et l'ar-
Vous ne pouvez en faire autant [buste,
Qu'en vous fendant, vous arc-boutant,"
Disait avec pitié, le long de la campagne,
L'animal indiscret à sa pauvre compagne.

Mais il en fut tout autrement,
Lorsque vint à manquer l'herbage.

La girafe attendait cet heureux changement,
Pour confondre son âne et son fou babillage,
En lui montrant l'utilité
D'un instrument si maltraité.
Car on ne trouvait plus, pour moyen d'existence,
Que des arbres fort hauts, de distance en distance.

La girafe, élevant son col,
Comme un oiseau qui prend son vol,
Y pouvait bien atteindre et manger à son aise,
Pendant que le grison, de mine la plus niaise,
La regardait brouter, brouter,
Incapable de l'imiter.

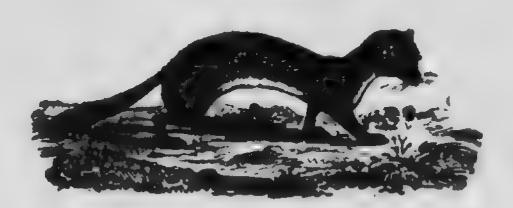
Alors, devenant sage, une fois dans sa vie
Il se dit à lui-même, avec mélancolie :
" J'étais sot de m'énorgueillir :
Je suis en danger de mourir :
A quoi bon, en ce lieu, mes superbes oreilles
Que je croyais pourtant de si grandes merveilles ? "

MORALE

Toujours la sottise et l'orgueil
Vont se briser contre un écueil.

BELETTE PRISE

FOLIE DE LA CURIOSITÉ



Dame belette
Dans les sombres greniers,
Bien en cachette,
Etablit ses quartiers.

A son oreille
Arrive-t-il un bruit,
Elle s'éveille
Et sort de son réduit.

Comme elle écoute
Et regarde partout !
Les murs, la voûte,
Elle examine tout.

Elle s'agit.,
Elle cherche, elle sent,
Trottine vite,
Va, vient, monte, descend.

Trop curieuse,
Trop folle en son transport,
La malheureuse
Trouve bientôt la mort.

Un sortilège
Plane sur son chemin ;
Et c'est le piège
Qui l'attrappe soudain ;

Ou c'est la chatte
Qui s'élance, et d'un bond,
D'un coup de patte,
L'étend tout de son long.

Un tel exemple
Est un enseignement :
On le contemple
Avec étonnement.

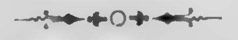
Il nous suggère
L'étourdi, trait pour trait....
Tête légère,
Tiens, voilà ton portrait.

Ton imprudence,
Ta curiosité,
Ta pétulance
Et ta frivolité.

Aussi les pièges,
Les trucs, les vilains tours,
Par leurs manèges,
Te capturent toujours.



OURS DÉSAPPOINTÉ



DÉMENCE DE LA JALOUSIE



Un renard, pieux personnage,
Tout au service du Seigneur,
Faisant ouvrage sur ouvrage
Avec une indicible ardeur,
Un jour, parmi les siens, fut en grande détresse ;
Car il fallait bâtir temple, autel et maison ;
Et lui, voyait avec tristesse
Que les hères de son canton
Ne pouvaient aussitôt lui fournir la richesse,
L'argent indispensable en telle occasion.

Que faire ? se dit-il ; car ma vocation
Me défend toute œuvre servile.
Eh ! bien, j'irai d'un pas agile,
J'irai résolûment parcourir tous ces bois,
Où paysans et villageois,
Connaissant la terre fertile,
Sont venus fixer domicile,
Par centaines, de tous les lieux,
Et s'engraisser à qui mieux mieux.
J'irai leur demander l'obole d'assistance,
Leur ferai mettre dans ma main
La pieuse part de leur gain
Qu'un motif de reconnaissance
Doit réclamer pour Dieu, le maître souverain !

Assitôt fait que dit, et renard en campagne.
Un autre renard l'accompagne :
Tous deux fort adroits et prudents,
Rusés, subtils, insinuants,
Ayant manières engageantes
Et discours des plus éloquents,
Racontant histoires plaisantes,
Chantant des chansons ravissantes,
Bref, ayant toutes qualités
Pour réussir en cette affaire.

Avec un tel talent pour charmer et pour plaire,
Ce fut fête, succès, gloire de tous côtés,
Pour le renard et son compère.
Léopards, éléphants, lions, loups, cerfs et daims,
Emerveillés de tant d'adresse,
Riaient, se pâmaient d'allégresse,
Et venaient à l'envi déposer dans leurs mains
Des offrandes de toute espèce....
Ils remportèrent donc un immense butin !



Or, dans le même temps, on vit maître Martin,
Nécessiteux d'une autre sorte,
Ours des plus mal léchés, comme chacun rapporte,
Se mettre aussi sur le chemin.
Il s'en allait sentir, gratter de porte en porte,
Croyant, dans sa simplicité,
Ou mieux, dans sa stupidité,
Qu'il aurait le même avantage
Que le précédent personnage,
Sans en avoir, hélas ! la moindre qualité.
Il était lourd, badaud, sans esprit, sans ressource,
Allait tête basse en sa course,
Ne savait rime pour chanter,
Aucune histoire à raconter,
Bref, rien pour amuser et plaire
Et que dire de son compère ?
Un autre ours était avec lui,
Pareille horreur, pareil ennui.
Il arriva ce qu'on en pense :
Le couple hargneux fut éconduit.
" Arrière cette affreuse engeance !
Haro sur les oursons ! " fut le cri général.
On se crut en plein carnaval !

Nos deux penauds, alors, d'une allure comique,
Saisis d'une frayeur panique,
Plus vite qu'ils n'étaient venus,
Se sauvèrent, tout dépourvus ;
Et, pour exercer sa vengeance,
Maître Martin, fort irrité
De cette impardonnable offense
Faite à l'oursonne majesté,
Tint ce discours : " Non pas si bête !
On ne me verra plus en telle mission....
Mourir plutôt que je ne quête
En si détestable canton !
Ils veulent histoire et chanson,
Que ce soit jour de grande fête,
Eh ! bien, j'en jure par ma tête,—
Ce serait trop indigne,—non,
Je ne veux pas, je le répète,
M'abaisser de telle façon.
Moi donc ! entreprendre de plaire !
Quelle besogne ! quelle affaire !
C'est une abomination.
Il faut vraiment être sordide,
Comme cette indigne renard,
Flatteur, filou, traître, bavard,
Pour remplir escarcelle vide
A force d'esprit et d'égard.
Poli, dit-on.... Quelledisgrâce !
C'est bien plutôt se dégrader.
Aller, traînant une besace,
Au milieu de la populace,
Et rire, chanter, gambader,
Quelle épouvantable bassesse ! "

L'ours, en besoin de s'excuser
Sur son manque de gentillesse,
Préférait blâmer la sagesse
Dont il ne pouvait point user,
N'en ayant pas à proposer.

C'est ainsi qu'à travers le monde,
Les jaloux et les malotrus,
Dans leur ignorance profonde
Et leur malice furibonde,
Maudissent l'esprit, les vertus,
Dont ils se savent dépourvus.

Tortue et sa complice

BASSESSE DE LA FOURBERIE



Au siècle du bon Lafontaine,
Bêtes et gens montraient, certes, beaucoup d'esprit ;
Mais ce temps-là paraît petit,
Près du règne actuel, tout à l'américaine,
Et dont l'ingéniosité
Eclipse de l'antiquité
Les plus fameux exploits, les plus belles victoires,
Que chanta le poète en savantes histoires.



Jean le lièvre, autrefois, s'engageant à courir
Avec Dame Tortue, y trouva sa défaite.
On n'en est pas surpris : l'on voit souvent périr
Un sot dans sa sottise ; et nul ne le regrette.
Mais pour gagner la course, il fallut bel et bien,
Suivant l'honnêteté de ce temps très chrétien,
Que la Dame courût vraiment dans la carrière,
Et mît dans cet effort son âme tout entière.
Aujourd'hui, point de tout ; c'est siècle de progrès,
Et sans la moindre peine arrivent les succès.
Il n'y faut que du truc ! — Madame la Tortue
Ne court plus à bride abattue,
Pour confondre son lièvre et gagner son pari.

Elle prend pour adjoint son frère ou son mari,
Et lui dit : " Comprends bien : là, dans ces deux
[tranchées,
Jean et moi nous courrons. — Les deux bornes
L'exercice continuera [touchées,
Tant que l'idiot soufflera.
Je reste ici ; j'attends le lièvre :
Toi, va te cacher près du but.
Sitôt que le coureur arrive tout en fièvre,
Tu te montres criant, lui faisant le salut,

Et ma victoire est assurée
Il croira que c'est moi !—Jamais couple ne fut
Plus semblable que nous, en grosseur, en livrée —
Propose, par revanche, à la bête effarée,
De courir par ici.—Ne cours point ; reste-là ;
Et moi je me charge du reste."

Or, le lièvre bondit, de son pied le plus leste....
Il se pense vainqueur.... Mais le cri : " Me voilà ! "
L'accueille au bout de la carrière.
" Je suis battu," dit-il.—" Encor ! " dit la commère.

A l'autre bout, le même cri
Accueille encor le pauvre hère

Tout confus, tout absourdi,
Il court ainsi la prétentaine
Tant qu'il lui reste un brin d'haleine....
Il fait des efforts inouïs....
Chaque fois son ardeur est vaine....
La gueuse est toujours là qui redouble ses cris !
A la fin, il succombe ; il en meurt à la peine !
Les honneurs du triomphe et l'enjeu du vaincu,
Tout revint aux traîtres reptiles.

O siècle, te voilà !—Pour toi, les imbéciles
Sont ceux qui croient à la vertu,
A l'honneur, à la conscience,
Et par honnêteté veulent gagner leur pain.
On les trompe, on les vole, au nom de la science.
Et ce qui vaut le mieux, parmi le genre humain,
C'est la ruse et la perfidie,
C'est l'audace et la fourberie....
Tout s'arrange avec un copain !



RENARD BIEN INSPIRÉ

RUSES PERMISES

Par finesse et ruse innocente
Il est toujours permis de conserver sa peau :
Leçon de la fable suivante,
Où l'ours par le renard fut mis dans le panneau.

Un renard affamé, ne sachant plus que faire,
Tant il avait maigre destin,
Aperçut un pêcheur, au bord d'une rivière,
Occupé d'un riche butin.

L'homme chargeait dans sa voiture,
Au moment de partir, tout son beau poisson frais.
" Oh ! voilà de la nourriture ! "
Dit le hère aussitôt, plus madré que jamais.

Un plan, comme un éclair, traverse à l'instant même
Son fertile et sublime esprit....
Il fait le mort.. Notre homme, objet du stratagème,
Arrive, s'arrête et sourit.

Il reconnait près de la route
Un renard magnifique, inerte, inanimé....
A sa cargaison il l'ajoute
Et reprend son chemin, tout joyeux, tout charmé

L'autre, près des poissons, l'était bien davantage !
Tantôt vivant, et tantôt mort
Il en faisait, de patte aussi prompte que sage
Tomber plusieurs par dessus bord

Bientôt, il s'esquive lui-même
Et, tout en se cachant dévore son régal...
Un ours,—ô terrible dilemme —
Le surprend au milieu de ce festin royal.

" Bonjour, grogne l'intrus, ne t'enfuis pas compère,
C'est ta carcasse qu'il me faut : "—
" Nenni, tu feras mieux, reprend le pauvre hère,
Car ma carcasse rien ne vaut.

Tu vois le poisson que je mange :
Approche, goûte, il est vraiment délicieux "....
Or, l'ours en fait grande louange,
Et demande au compère : " Est-ce un présent des
[dieux ? "

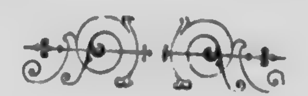
Le renard aussitôt d'expliquer l'artifice
Qui lui procura ce festin
" Fais comme moi, dit-il, car cette heure est
Va, cours, et le truc est certain." [propice ;

L'ours alléché se précipite,
Par un léger détour, à travers la forêt,
Et vient s'exposer au plus vite,
Comme un animal mort, au pêcheur en trajet.

Le pêcheur, irrité d'avoir été victime
De l'artifice du renard,
Dit en lui-même : " Encore un tour, encore un crime :
Et ! bien, malheur à toi, gaillard ! "

Il descend, regarde et fait mine
De ramasser mon ours qui jubile en son cœur :
Et vlan ! sur la bête coquine
Il décharge un bâton formidable et vengeur.

L'animal aveuglé, la tête en marmelade,
Avec le museau tout sanglant,
S'arrache, presque mort, à cette bastonnade,
Et file sous bois en hurlant.



LIEVRE CHANCEUX

NE JAMAIS DÉSESPÉRER

D'un dilemme effrayant qui semble inextricable,
On peut sortir avec succès :
Témoin ce lièvre des forêts
Traqué par une meute haletante, implacable.

Il allait succomber, lorsqu'il vit tout à coup
Une charette sur la route....
Pour mettre les chiens en déroute,
Il y saute aussitôt sans regarder beaucoup.



Or, c'était un chasseur portant dans sa voiture
Une montagne de gibiers :
Lapins, ratons, cailles, pluviers,
Qu'il avait abattus en villégiature.

Sans bruit, Jeannot se glisse au plus profond du tas ;
Puis il attend la destirée....
Voilà que la meute, entraînée
Par la piste dans l'herbe, arrive avec fracas,

Et se met à fouiller dans fourrure et plumage
Qui volent prestement dans l'air ;
Mais l'homme, prompt comme l'éclair,
Frappe à grands coups de fouet les auteurs du [pillage.

Il est aidé bientôt par le maître des chiens....
La meute abandonne sa proie....
On devine aisément la joie
Du lièvre quand il put rejoindre enfin les siens.

Car le danger passé, revenant à la vie,
Cet animal qu'on croyait mort
Avait sauté pardessus bord,
Laissant l'homme étonné d'un tel trait de génie.

L'homme n'avait pas vu l'animal arriver
Et se blottir dans sa charette ;
Son âme resta stupéfaite,
Lorsqu'il le vit soudain bondir et s'esquiver.

Est-ce un coup de génie ou de bonne fortune ?
Coup de hasard assurément :
Mais avouons-le franchement,
La chance parmi nous est aussi fort commune.

On lui doit la vapeur, la gravitation
Un si grand nombre de merveilles,
Qu'en des circonstances pareilles,
Jeannot mérite bien notre admiration.



Renard Penitent



HIDEUR DE L'HYPOCRISIE



" Je m'en vais en pélerinage,"
Disait le renard, d'un air bon ;
Pour mieux jouer son personnage,
Il avait pris sac et bâton.



"Ce sont mes péchés que j'expie,
J'ai le cœur plein de repentir ;
Hélas ! j'ai honte de ma vie,
Je veux enfin me convertir.

Je me donne la discipline
Et je jeûne tous les matins ;
Pour apaiser l'ire divine,
Je vais chez les Bénédictins."

Par aussi perfide manière,
Il trompait les plus fins limiers,
Et faisait, hors de sa tanière,
Bombance aux dépens des fermiers.

A la fin, son hypocrisie
Fut chose claire à tous les yeux ;
Et partout, avec frénésie,
On se rua contre le gueux.

Connu, traqué, le misérable
Se cache depuis ce temps là ;
Montre-t-il sa face exécrable,
On crie aussitôt : le voilà !

C'est fini.—Mais les hypocrites
Se voient toujours sur les chemins,
Exerçant leurs ruses maudites
Parmi les crédules humains.

Non plus des renards, mais des hommes
Avec leurs visages masqués ;
Et, trop souvent, dupes nous sommes
De tous ces pèlerins manqués.

Etre malfaiteur et perfide,
C'est être méchant doublement ;
Cœur noir et visage candide,
Quel infernal accouplement !

A l'œuvre donc ! Sachons combattre
La perfidie autour de nous ;
C'est un monstre qu'il faut abattre ·
Ne lui ménageons pas nos coups.

Tout menteur est un hypocrite :
Si c'est un enfant qui grandit,
Il faut le reprendre au plus vite,
Au moindre mensonge qu'il dit.

S'il ment encore après l'enfance,
Qu'on le regarde, avec horreur,
Comme un renard en pénitence,
Un incorrigible trompeur !



Renard Médecin



VILENIE DES CHARLATANS



Un renard, à bout de ressource,
Voyant tous ses plans échouer,
Imagina que le gibier
Vers lui se rendrait à la course,
S'il pouvait seulement se faire médecin.
La bagatelle d'un diplôme
Fut l'affaire, pour lui, d'un faux et d'un larcin.
Il s'annonce aussitôt comme l'auteur d'un baume
Qui guérissait de tous les maux.

Il n'en fallut pas plus. On vit les animaux,
D'au loin, de toutes parts, venir en nombre immense,
Pour en faire l'expérience.
Le renard, du haut d'un tréteau,
Les haranguait. Rien de plus beau !
" Messieurs, leur disait-il, de sa voix qui fascine,
Sachez que je jouis du don de médecine :
Je guéris infailliblement,
Et soigne gratuitement !
Les pauvres, les petits, voilà ma clientèle.
Quant aux gros animaux, j'ai la peine mortelle
De refuser de les soigner ;
Car, ayant de l'or pour payer,
Ils peuvent s'adresser aux docteurs ordinaires
Qui travaillent pour honoraires."

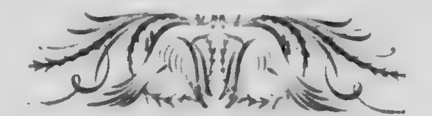
Ecartant ainsi le danger
Que les gros et les forts vinssent le déranger,
Le bandit, à cœur joie, exploitait ses victimes :
Les dindonneaux, les agnelets,
Les poules, les coqs, les poulets,
Bêtes faibles, pusillanimes,
Qui ne comprenaient point les trucs de ce brigand.

Il les introduisait dans des chambres secrètes,
Et les croquait le plus souvent,
Allant dire à la foule, en paroles discrètes,
Qu'il les gardait à l'hôpital,
Pour guérir tout à fait leur mal !
Mais pour entretenir courage et confiance,
Pour empêcher la méfiance,
Il en laissait sortir quelqu'un, de temps en temps,
Trop maigre et trop dur pour ses dents !

Humains, n'est-ce pas là l'image
Des faux médecins, parmi vous,
Qui font un si cruel ravage
De votre vie et de vos sous ?
Quel est donc ce penchant d'éternelle sottise
Qui vous fait vous jeter dans la gueule des loups ?



Ces vilains charlatans, faut-il qu'on vous le dise ?
Ne connaissent rien, moins que rien !
Vous guérir, ils s'en moquent bien !
Ils vous dupent toujours, et souvent ils vous tuent !
Quand des guérisons s'effectuent,
C'est l'affaire d'un pur hasard
Où le baume n'a point de part.
Ces coquins-là s'en attribuent
Avec aplomb, d'un air vantard,
Tout le mérite et l'avantage.
On vous embête davantage :
De plus en plus sots vous voilà !
Et c'est toujours, toujours, votre argent qui s'en va !



Renards fouettés non humiliés

EFFRONTERIE DES VOLEURS

Deux renards ayant fait bombance,
Une nuit, dans un poulailler,
Dansèrent, le matin, une terrible danse,
En se faisant battre et fouailler.

Car ils furent surpris au milieu de leur crime,
Puis enfermés comme en prison ;
Et tous les gens de la maison
Voulurent se donner le plaisir légitime
D'exterminer les deux brigands.



On s'en vint, armé jusqu'aux dents
De fouets, de bâtons et de pierres.
" Vous allez donc payer vos larcins, mes compères,"
Leur criait le fermier, pendant qu'on les frappait.
Ils s'élançaient partout : partout le coup tombait

On élevait contre eux une telle huée,
On leur administrait une telle raclée,
Qu'il ne savaient par où bondir....
Dans un suprême effort sur des planches mal jointes,
Ils firent un trou pour sortir.

Tout en se déchirant sur des clous, sur des pointes,—
Ils pouvaient aussi bien dans le feu s'engloutir.
Tout en laissant leur poil, en écorchant leur queue,
Affolés par une peur bleue,
Ils passèrent enfin et rentrèrent sous bois.

Malgré leur état pitoyable,
Avec une audace incroyable,
Ils s'en furent tout fiers de leurs tristes exploits,
Se flattant qu'après telle épreuve
Ils n'en auraient que plus d'honneur.

" En vain de ses affronts le fermier nous abreuve,
Nous revenons toujours avec gloire et bonheur,"
Disaient-ils, remplis d'allégresse.
Le peuple renard en liesse,
Animé sur ce point des mêmes sentiments,
Les reçut en triomphe.... On vanta leur adresse,
On les gonfla de compliments ;
Bien loin de regarder comme chose blâmable,
Et comme le dernier des avilissements,
L'acte honteux, abominable,
De se glisser, pour meurtre et vol, dans une étable,
Et d'y recevoir, aux abois,
Sinon la mort, au moins parfois,
Une bastonnade effroyable
Du fermier vengeur de ses droits.

MORALE

Qu'on apprenne, par cette histoire,
Combien sont effrontés, privés de sens moral,
Tous les héros du vice et du crime et du mal
Qui s'en font des titres de gloire !

Se moquer des honnêtes gens,
Echapper à toute vengeance,
Eviter la prison, le bagne et la potence,
Voilà, pardessus tout, le bonheur des méchants !



Loups devenus Agneaux

ROUERIE DES BRIGANDS



Les loups, depuis longtemps, dans leur malice extrême,
Rôdaient autour du clos, cherchaient un stratagème
Pour dévorer d'un coup, le troupeau tout entier :
Carcasse de mouton est si tendre à croquer !



Un bon jour, l'un d'entre eux harangua ses confrères :
" Accourez tous ici, venez, mes chers compères,
Je viens de découvrir une brebis galeuse !
Déposons maintenant notre humeur belliqueuse ;
Usons de ruse enfin, c'est la ruse qu'il faut ;
Nous allons dénoncer, en bloc, tout le troupeau,
Et gagner le pasteur à faire notre affaire !

Vous demandez comment ? La chose est toute claire :
Qu'il chasse les brebis dans les champs, dans les bois,
Soudain, nous voilà tous à des noces de rois !
Affublons-nous d'abord, pour tromper davantage,
Des toisons des agneaux dont nous fîmes carnage,
Et crions au pasteur contre l'infection !
Pour sauver les petits de la contagion,
Ne chassera-t-il pas ces brebis gangrenées ? "

A ce discours, voilà les bêtes forcenées
Au comble de la joie : on gambade et l'on rit ;
D'un triomphe certain chacun se réjouit !

Bientôt, les voilà tous, en phalanges serrées,
Peaux d'agneaux sur le dos, et les griffes rentrées,
Tête basse et dolente, avec pieurs dans les yeux,
Les voilà gémissant, criant à qui mieux mieux
Que la peste, la gale a gangrené leurs mères,
Que les pauvres agneaux ont horreur des ulcères,
Et que, pour les sauver, le pasteur aussitôt
Doit chasser les brebis, bien loin, sans dire mot !

" Holà ! dit le pasteur, satanés escogriffes,
Je vois vos yeux brûlants et vos dents et vos griffes !
Votre voix vous trahit, car au lieu de bêler,
Vous ne faites toujours que gronder, que hurler !
Votre allure, vos traits me révèlent vos crimes,
Et vous cherchez encor de nouvelles victimes !
Vous avez mal posé la laine sur vos dos !
Vous êtes loups ! Je vois vos atroces complots !
C'est vous qu'il faut chasser : décampez au plus vite,
Ou gare le fusil et mon chien qui s'irrite ! "

Les loups, désappointés, regagnèrent le bois,
Honteux d'avoir encore été si maladroits !

Le pasteur supprima la bête malheureuse.
Le troupeau fut sauvé par sa main courageuse,
Les agneaux, rassurés, suivirent les brebis,
Et l'on chanta bientôt : Paix dans tous les esprits !

Mal d'un particulier n'est pas mal de tout homme,
Et quel zèle effrayant de vouloir qu'on assomme,
Pour les fautes d'un seul, un état tout entier !
Chrétiens laissez aux loups cet ignoble métier !

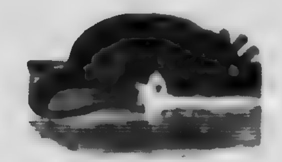


Loups avec loups

IMPUDENCE DES COQUINS

Un loup parmi les loups est toujours en famille,
Efflanqué, dévorant, comme eux,
Traitant comme eux de peccadille
Le massacre le plus affreux.

Un rat parmi les rats trouve toujours sa place :
Il partage si bien leurs goûts,
S'engraissant comme eux de la crasse
Et de l'ordure des égoûts.



Toute société montre son caractère
Par les membres qu'elle s'adjoint :
On voit ainsi plus d'un mystère
Se dissiper sur plus d'un point.

Voleur avec voleur, ivrogne avec ivrogne ;
Libertin avec libertin :
Car tous les méchants, sans vergogne,
Ont même mœurs et même instinct

Voyez ce criminel rempli de pourriture,
Objet d'horreur parmi les siens :
Vous le croyez une souillure,
Un rebut pour tous les chrétiens :

Hélas ! c'est une erreur :—lui seront favorables
Grand nombre de sociétés
Pour lesquelles ces misérables
N'ont jamais trop d'iniquités

On lui pardonnera toutes ses forfaitures,
Les blasphèmes qu'il a vomis,
Ses scandales, ses flétrissures,
Tous les crimes qu'il a commis.

On le regardera comme un grand personnage ;
On célébrera ses exploits ;
On l'élèvera comme un sage,
Dans les faveurs et les emplois.

Quand même on sentirait, dans le fin fond de l'âme,—
Pour un tel monstre,—du mépris,
On chérirait toujours l'infâme,
Affectant des airs attendris.

Même on affectera de pleurer sur sa tombe
Quand la mort l'aura terrassé :
" Faut-il qu'un tel homme succombe ! "—
Diront-ils d'un ton convulsé.

La raison d'un tel fait se devine sans peine :
Le point commun est évident :
C'est la méchanceté, la haine,
Ou le déshonneur impudent.

Plus un but est mauvais, plus on affectionne
Avec soi des gens dépravés :
On prendrait le diable en personne,
L'Enfer avec ses réprouvés !

Voulons-nous exprimer tout ce dévergondage
Par un seul terme clair et net ?
Ce terme est dans le vieil adage :
Similis simili gaudet.



Chiens et Loups en société

INFAMIE DE LA MAUVAISE FOI

Trois loups avec dix chiens, un jour, se rencontrèrent.
Les loups, plus effrontés, aussitôt proposèrent
Une société pour en chasser en commun,
" Et surtout, disait-il, rien de plus opportun
Que de nous garantir une justice égale....
En toutes nos difficultés,
Il faut que les majorités,
Avec une âme impartiale,
Et par une entente loyale,
Respectent les minorités."



A ce noble contrat les nobles chiens promirent
Le plus complet assentiment....
Avec un tel engagement
Tous les confédérés en campagne se mirent.
Tout alla bien, fort bien, dans les occasions
Où les chiens généreux, tenaient les rations
Par la force du nombre et le nombre des dents;
Car s'en tenant à leur promesse,
Ils accordaient avec largesse
La part des amis dépendants.

Revirement complet quand les loups hypocrites,
Deux ou trois contre un seul, disposaient des marmites.
Car, oublieux de ses mérites,
Ils repoussaient le pauvre chien,
Qui, pour sa part, n'avait plus rien....
En vain leur montrait-il combien
Cette injustice de corsaire
Etait odieuse et contraire
A l'honneur, aux serments, à la foi des contrats....
Les loups, plus acharnés, en riaient aux éclats,
Faisant fi de toute justice
Et ne cachant plus leur malice
De menteurs et de scélérats.

MORALE

Or, nous n'avons qu'à voir l'humaine politique,
Pour être convaincus que cet art satanique
De trahir la faiblesse et les minorités,
Est aussi bien le fait de nos majorités
Que le fait de celles des bêtes.

Ces majorités malhonnêtes,
Usant de leur droit du plus fort,
Oubliant le noble support
Que nous donnons à leurs confrères,
Nous font les plus stupides guerres
Et nous accablent de misères!

Au dire de ce monde étroit,
Nous n'avons pas l'ombre d'un droit....
L'unique moyen de leur plaire
Est de sacrifier nos plus chers intérêts :
Langue, religion, écoles.... vains hochets....
Et même, pour les satisfaire,
Nous faudrait-il mourir comme indignes sujets !



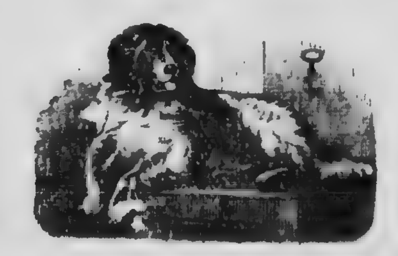
Chiens se moquant des loups



GRANDEUR DE LA FIDÉLITÉ



Les loups, en cherchant à s'instruire
Dans les gros livres des savants,
Un jour, arrivèrent à lire
Que les chiens étaient leurs parents.



Flairant aussitôt leur affaire,
Ils dirent : Voici du renfort !
Et s'avançant vers la clairière,
Ils sortent d'un commun accord.

Que cherchent-ils ? Une entrevue
Avec messieurs les nobles chiens.
Que veulent-ils ? Ils ont en vue
De les gagner comme soutiens.

" Bonjour, amis, grande nouvelle !
On dit que nous sommes cousins :
Donc notre existence mortelle
Doit couler par mêmes chemins.

Pour vous, hélas ! quel esclavage
Est le vôtre, en captivité !
Oh ! si vous saviez l'avantage
De notre chère liberté !

Unissons-nous par alliance,
Nous aurons les mêmes bienfaits ;
Oublions rancune et vengeance,
Et signons un traité de paix.

Votre appui nous est nécessaire
Autant que le nôtre à vous tous.
En quête de la bonne chère,
Unis, qui tiendra contre nous ?

Auprès des brebis grassouillettes
Vous nous introduirez d'abord ;
Agneaux, dindons, poules replètes
Nous mangerons avec transport !

Nous vous régalerons ensuite
Des friandises de nos bois,
Où nous tenons toujours marmite
Abondante et douce à la fois.

Car là, les plaisirs de la chasse,
Nous les goûtons incessamment :
Est-il un emploi qui surpasse
Un exercice aussi charmant ?

Et sous le rapport militaire,
Songez que nous sommes puissants :
Nous sommes rompus à la guerre,
Nous avons de terribles dents ! "

Les nobles chiens, à ce langage,
Se sentirent tout irrités :
" Assez, loups, de ce bavardage,
Vraiment, nous sommes insultés.

Si nous avons même origine,
Aujourd'hui, c'est tout différent :
Parmi vous, la race canine
Ne connaît plus aucun parent.

Ayant forfait à la nature,
Vous avez forfait à l'honneur :
Monstres, brigands, vile roture,
Vous êtes des objets d'horreur !

Maudits soient vos conseils de traîtres !
Jamais nous n'irons avec vous.
Abandonner, trahir nos maîtres !
Non ! Nous ne sommes pas si fous.

On nous choye dans la famille ;
Nous aimons, nous sommes aimés !
Qu'importe à nous la pacotille
Des biens dont vous êtes charmés ?

Notre maison, notre apanage,
Vaut mieux que votre liberté :
Vous ne vivez que de carnage,
Nous ne vivons que de bonté !

Et la chasse, quoi qu'on en dise,
Paraît bien rare dans vos bois :
Vos maigres flancs, avec franchise,
Admettent qu'ils sont aux abois !

Vous n'aurez pas notre volaille,
Ni nos agneaux, ni nos brebis :
S'il le faut, nous sommes de taille
A combattre pour nos amis !

Nous faire peur n'est pas facile :
Nous avons des dents, nous aussi !
Race non moins lâche que vile,
Allez, retirez-vous d'ici !

Il vous appartient de séduire,
Car c'est là l'œuvre des démons !
Mais jamais vous ne pourrez dire
Que le stigmate est sur nos fronts !

Ni stigmate d'apostasie,
Ni stigmate de lâcheté,
Arrière votre hypocrisie !
Vive notre fidélité !"

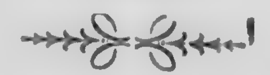


MORALE

C'est ainsi que les chiens eux-mêmes
Donnent à l'homme des leçons :
Leurs discours sont des anathèmes
Contre renégats et poltrons.

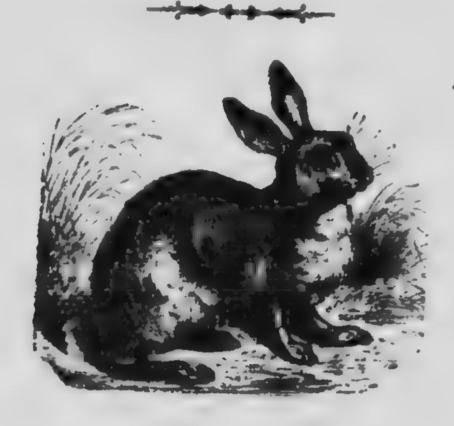
Comme les chiens, la race humaine
Est en butte aux séductions ;
L'orgueil, la colère, la haine
Causent mille défections.

Honte aux séducteurs qui concertent
La bassesse et la trahison !
Honte aux malheureux qui désertent
Et patrie et Religion !



LE CHIEN ET LE LIEVRE

FORCE DU NATUREL



Un lièvre, un jour, fit la folie
De voyager en compagnie
De maître chien qui le pria.

De part et d'autre, on se jura
Une amitié forte et sincère.
Le chien disait : " Mon chère confrère,
Ne craignez rien,
Je saurai bien
Vous protéger et vous défendre."—
Et l'autre disait, d'un cœur tendre :
" Moi si peureux,
Je suis heureux
De voyager enfin sans crainte
Qu'on me poursuive et qu'on m'éreinte....
Du bruit ! Qu'est-ce ?" Un autre mâtin,
Sortant du bois, parut soudain....
Se croyant perdu sans ressource,
Le lièvre, aussitôt prend sa course,
Les deux chiens courant après lui !....
Il n'existe plus aujourd'hui,
Car il fut pris et mis en pièces.

Vaines promesses !
Qui l'attrappa ?
Qui l'étrangla ?
Le même chien qui, tout à l'heure,
Disait : " A peine que j'en meure,
Je vous défendrai contre tous."

Mes chers amis, que pensez-vous
De l'occurrence ?

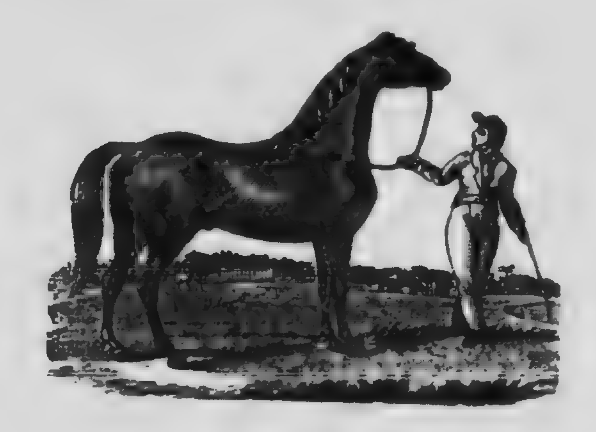
Pour moi, je pense
Que le penchant, le naturel,
Est un tyran universel
Dont il faut redouter sans cesse
L'empire et la scélératesse.
Le poète l'a dit :—on ne le sait que trop—
"Chassez le naturel, il revient au galop."



Cheval qui change de caractère

BÊTISE DE LA BRUTALITÉ

Un homme intelligent, patient, méthodique,
Avait un cheval magnifique
Dont il savait tirer un labeur précieux,
Par des moyens judicieux.



La bête, entre ses mains, était irréprochable
Et d'un caractère admirable.
Un homme différent en fit un jour l'achat.
Avant que son maître approchât,
Le cheval, par instinct, fut pris d'inquiétude.
Il eut un sort beaucoup plus rude.
Nul soin, brutalité, cris, colères, jurons,
Et des grêles de horions !
A quelque temps de là, notre propriétaire
Honteux, ne sachant plus que faire,
S'en vint trouver l'ancien possesseur du cheval.
" Venez donc voir cet animal,
Dit-il ; il ne m'est plus, vraiment, d'aucun service ;
Est-ce le mal ? Est.ce le vice ?"—
" Le mal assurément, lui dit l'autre aussitôt,
Car vous le chargez beaucoup trop ;
Vous ne lui donnez pas assez de nourriture,
Et votre manière est trop dure ;
Puis son harnais le blesse, et ses pieds déchirés
Sont à peine à moitié ferrés "!
Un quidam écoutait. Il se mit à sourire,
Et ne put s'empêcher de dire :
" Vous avez bien touché ce bourreau que voilà :
Rien de plus vrai que tout cela ! "

Un parfait serviteur, il faut le reconnaître,
Est souvent gâté par son maître.
Aussi bien l'on dira : tel maître, tel servant,
Qu'on dit : tel père, tel enfant.



Le Coq et l'Oie

VRAI ET FAUX MERITE





Le coq, un jour, disait à l'oie :
' Cher compagnon, que je te plains !
Pendant que je chante avec joie,
J'entends toujours tes cris vilains.

Que ta démarche est donc pesante,
Et ton grand cou démesuré !
Et quelle façon déplaisante
De siffler d'un air effaré !"

L'autre reprit : "Coq, jamais l'homme
Tes prouesses ne redira ;
Tandis que, moi, j'ai sauvé Rome :
Mon nom dans l'histoire vivra !"

" Je comprends ton impertinence,
Dit le coq non déconcerté,
Tu fis un acte de vaillance,
Fort douteux, dans l'antiquité ;

Et tu crois que cet héritage
A ta gloire suffit toujours :
Allons donc ! n'est-il pas plus sage
De se distinguer tous les jours ?

Mon ardeur, mon courage extrême,
Ma voix sonore et ma beauté
Ont toujours fait de moi l'emblème
De l'honneur et de la fierté.

Sur les clochers on me vénère ;
On m'admire sur les remparts ;
Et mes images, dans la guerre,
On les porte comme étendards !

Mais toi, lourdaud, de la sottise
N'es-tu pas l'emblème vivant ?
Ton image sur une église
Ferait rire, même le vent !"

MORALE

Combien d'hommes, dont le nom brille,
N'ont d'autres gages de valeur
Que des souvenirs de famille
Plus ou moins entachés d'erreur !

Combien plus noble est le mérite
Des hommes vraiment glorieux
Dont le cœur sans cesse palpite
De transports fiers et généreux !



Mouches mourant de dégout



HORREUR DES ALIMENTS FALSIFIÉS



Deux vieilles mouches, tout en larmes,
Se communiquaient leurs alarmes
En voyant tout dans la maison
Se tourner en contre-façon.



" Plus de ce bon sirop d'érable,
De ce bon sucre du pays,
Si doux, si fin, si délectable....
Ce n'est plus qu'un salmigondis !
On boit du lait, c'est de l'eau pure ;
On goûte à la crème, elle est sûre ;
Le thé, c'est de l'herbe des bois ;
Le café n'est plus que des pois !....
Pour nous dégoûter de la vie
En voilà donc plus qu'il n'en faut !
Ma sœur, n'avez-vous pas envie
De vous laisser tomber d'en haut
Dans cette coupe empoisonnée
Qui finira tous nos ennuis ?"....

L'autre commère est entraînée
Par tant de motifs inouïs ;
Et les deux mouches dans la coupe
Tête première vont tomber,
Croyant à l'instant succomber
En touchant la maudite soupe....

O surprise !.... O fatalité !....
Le poison était frelaté,
Sans vertu comme tout le reste !....

Avec le plus superbe geste
D'écœurement qui fut jamais,
Les pauvres vieilles, en colère,
Sortent du vase en criant : "Ouais !"

Pour mettre un terme à leur misère,
Elles se privèrent de tout,
Préférant mourir de dégoût !

Hommes, voyez-vous la bassesse
De toutes vos contre-façons,
Lorsque la mouche vous adresse
De si remarquables leçons ?



Jardinier, Chenilles et Crapauds

LAIDEUR UTILE VAUT MIEUX QUE BEAUTÉ MALFAISANTE



Un jardinier prenait un soin extrême
A conserver l'engeance des crapauds ;
Tandis que, pris d'une rage suprême,
Il détruisait papillons les plus beaux,
En tuant vers de fleurs et de légumes.

Ces vers, un jour, avec grande amertume,
Au jardinier se plaignirent ainsi :
« Pourquoi, choyant les monstres que voici,
Nous tuer, nous qu'on aperçoit à peine ?

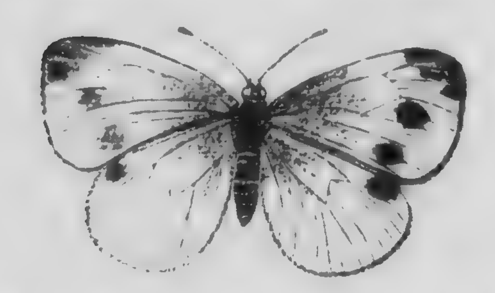
Notre laideur n'est pas la plus vilaine ;
Et puis, bientôt, nous voilà papillons !
Vous connaissez notre métamorphose
Par quoi, sortant de nos cocons,
Nous sommes la plus belle chose
Des airs, des jardins, des vallons ! "

L'homme reprit : " Votre discours perfide
Pourra tromper de plus simples que moi.
Des papillons l'apparence candide
N'en impose pas à ma foi ;
Car ils vivent un jour, une heure,
Pour former quoi ?— ceci m'écœure,—
Des chenilles, des vers mauvais,
En plus grand nombre que jamais !

Et vous ensuite, abominable peste,
Vous dévorez mes vergers, mes jardins !
Votre nuisance est plus que manifeste ;
Je vous assomme à grands coups de gourdins ;
Et mon travail n'allant pas assez vite,
Je fais agir les aides que voilà.

C'est juste. A chacun son mérite !
Si je le peux, race maudite,
Nulle aux crapauds ne survivra.
En vain leur nombre vous irrite :
Plus il en est, plus j'en profite :
Leur gueule vous engloutira ;
C'est le gouffre qui vous consomme ! "

Il était sage, ce bonhomme !
Périsse, en effet, la beauté
Qui, traître à son dehors aimable,
N'engendre que l'iniquité.
N'est-il pas cent fois préférable
De conserver des êtres laids
Qui nous rendent, chose admirable,
Modestement leurs doux bienfaits !



LOUP REVOLUTIONNAIRE

ABOMINATIONS DU SOCIALISME

Un loup socialiste et gonflé de science,
Aussi riche en orgueil que pauvre en conscience,
Etait un grand objet de curiosité.



Il avait en captivité,
En écoutant parler ses maîtres
Contre les tyrans et les traîtres,
Acquis son trésor de savoir.
On venait de loin pour le voir,
Et l'entendre exposer les nouvelles doctrines.
Un jour, devant les siens, et les tribus voisines,
(Une immense assemblée était là, sur le lieu),
Maître loup prêchait avec feu
La révolution, en exaltait la gloire,
La proposait à suivre à son vaste auditoire.
Son discours était : Liberté !
Egalité, Fraternité !

" La Liberté, messieurs, c'est de faire à sa guise,
De tout dire et de tout penser !
Et tout homme a ce droit, sans qu'aucune maîtrise
Ne puisse nous en imposer.
Mais si votre voisin vous déplaît et vous gêne,
Si vous convoitez son domaine,
Et si vous êtes le plus fort,
Votre pouvoir sur lui s'étend jusqu'à la mort !
Ne vous en mettez pas en peine :
La Liberté, messieurs, sera toujours du bord
Où la force est la plus certaine !

L'Egalité, messieurs, c'est passer le niveau
Sur les têtes supérieures :
Le même rang partout ! Point de nobles en haut !
Point de castes inférieures !
Avec cette réserve,—il faut en convenir,—
Que la place d'en haut pour vous sera fort bonne,
Si vous pouvez y parvenir ;

Et là, que vous devez ne tolérer personne
Qui se dise de votre rang!
L'Egalité, messieurs, quand ce mot-là résonne,
Que chacun s'estime plus grand!

Et la Fraternité, messieurs, j'ose le dire,
Est la plus aimable des trois :
Il faut aimer jusqu'au délire
Les instruments de nos exploits,
Tout le temps qu'ils sont nécessaires;
Mais au terme de vos affaires,
Brisez ces rivaux ennuyeux,
Ne partagez pas avec eux,
Reprenez votre indépendance;
Car la Fraternité, messieurs, dans son essence,
Consiste à supprimer les frères dangereux!"

L'orateur essuya sa face
Toute couverte de sueur.



Un vieux singe aussitôt, faisant une grimace,
Lui demande, d'un ton moqueur,
D'ou vient une telle doctrine,
Pleine d'absurdité, de contradiction !

" Mais elle est noble, elle est divine,
Dit le loup vivement, avec émotion,
C'est la doctrine de la France,
Le pays de l'intelligence !
Depuis plus de cent ans, messieurs, ce peuple altier
Prêche ces trois grands mots à l'univers entier !
On les met partout en pratique,
Au sein de chaque République.
Je vous propose donc messieurs les Animaux,
De suivre, à notre tour, des exemples si beaux ! "

Le vieux singe, animé d'une ardeur sans pareille,
N'entendit point de cette oreille :

" Imbécile, ne vois-tu pas
Que les hommes, seuls, ici-bas,
Sont assez fous et misérables
Pour s'entre-dévorer ainsi ?
Vous n'introduirez pas ici
Vos maximes abominables.
Messieurs, pensez-y donc . . Dévorer nos semblables ! ..
Le loup même épargne le loup !
Il faut combattre jusqu'au bout
Des doctrines si sanguinaires ;
Laissons à leurs tristes affaires
Les humains plus bêtes que nous !
Dites, messieurs, qu'en pensez-vous ?
On dévore déjà les races étrangères :
Faudra-t-il donc encor s'égorger entre frères ? "

L'assemblée à ces mots, s'écria : " Non jamais !
Parmi nous tous, tant que nous sommes,
On ne verra de tels forfaits !
Que ces lois-là restent aux hommes
Plus baudets que les vrais baudets,
Plus menteurs et plus hypocrites
Que renards se faisant ermites,
Plus féroces que loups et tigres des forêts ! "



Vaincu, déconcerté par ces cris d'anathème,
L'orateur s'esquiva, se disant en lui-même :
" Me serais-je trompé ? N'ai-je pas bien compris
Mes savants maîtres de Paris ? "

Que de sottises ridicules
Nous font tous ces blancs-becs, les stupides émules
Des monstrueux libres-penseurs !
Si l'on voit parmi nous, chavirer tant de têtes,
Il est fort consolant qu'au moins parmi les Bêtes
On se moque à grands cris de ces tristes farceurs !

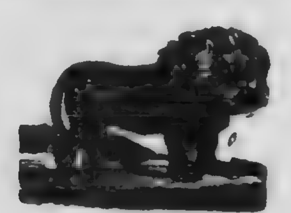


TABLE DES MATIERES

TROISIÈME PARTIE

Poésies patriotiques

QUATRIEME PARTIE

Poésies morales

ERRATA

Page 27.—Avant-dernier paragraphe, lisez :
A la page 190......

Page 80.—Quatrième vers, lisez :
Et de son père les pitiés......

Page 212.—
Deuxième vers du refrain, lisez :
Toi qui progresses chaque jour......

Page 253.—
Quatrième vers, lisez :
Et surtout, disaient-ils......